

# Pierre-Antoine de LA PLACE

SA VIE ET SON ŒUVRE

(1707-1793)

---

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

*Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

Lillian COBB

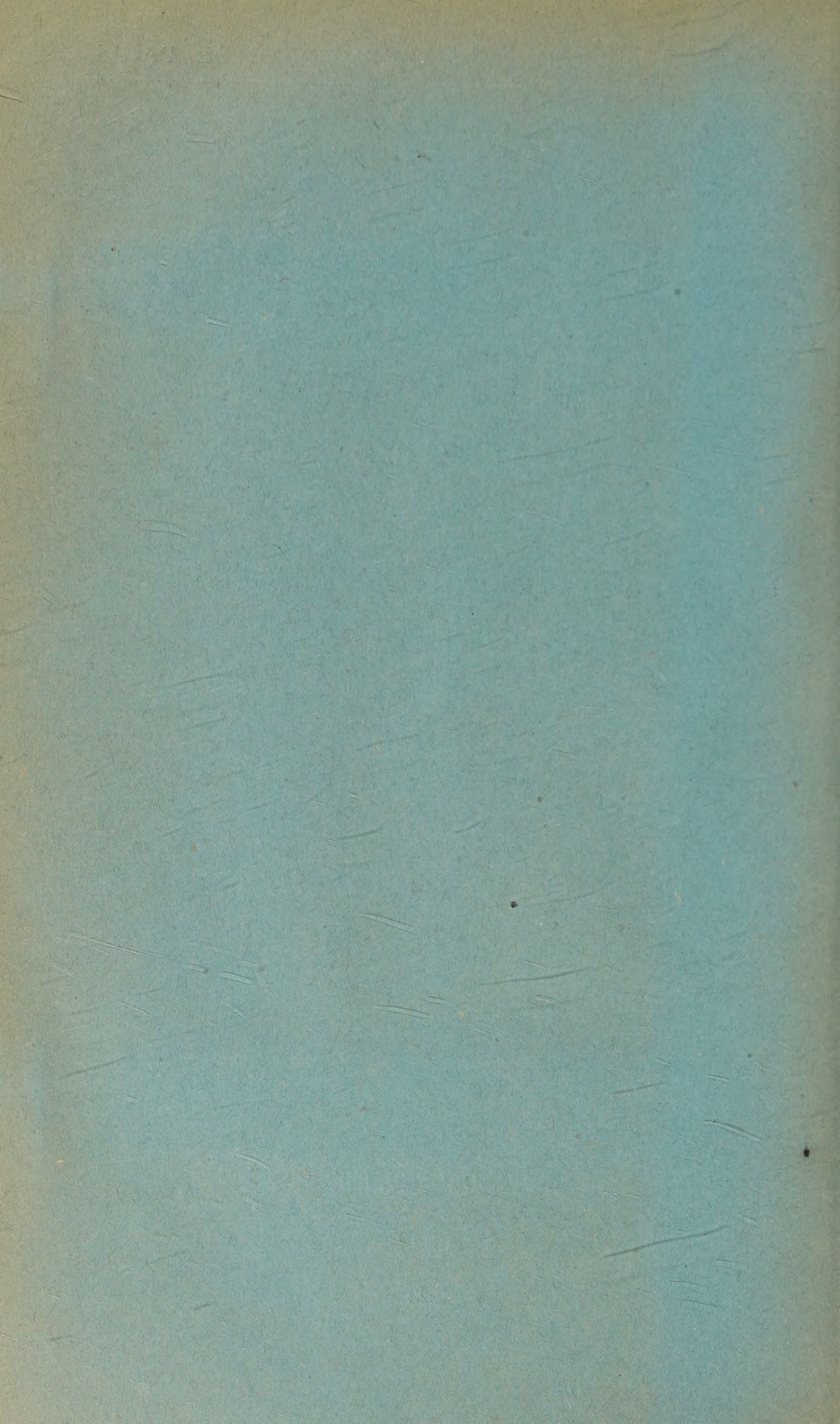
M. A. (ALBERTA)



E. DE BOCCARD, Editeur  
1, Rue de Médicis, 1  
PARIS (VI<sup>e</sup>)

---

1928



Pierre-Antoine de La Place

Sa Vie et son Œuvre

(1707-1793)





Digitized by the Internet Archive  
in 2026



P. A. DE LAPLACE.

Né à Calais le 1<sup>er</sup> Mars 1707.

Libre et sans envie l'honneur d'être cité,

Simon par un trait remarquable:

Quoique né tendre, honnête, à l'Amour indomptable,

L'Amitié seule l'a dompté.

FACULTE DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

---

# Pierre-Antoine de LA PLACE

SA VIE ET SON ŒUVRE

(1707-1793)

---

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

*Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

Lillian COBB

M. A. (ALBERTA)



E. DE BOCCARD, Editeur  
1, Rue de Médicis, 1  
PARIS (VI<sup>e</sup>)

---

1928



## PRÉFACE

Je voudrais exprimer ici ma profonde et vive reconnaissance envers Monsieur Paul Hazard, professeur au Collège de France, pour la bonté avec laquelle il a dirigé ce travail, que j'aurais voulu plus digne de lui.

Je remercie également Monsieur F. Baldensperger, professeur à la Sorbonne, de ses excellents conseils, si aimablement donnés; M. G. Tison, Conservateur des Archives à Calais, qui avec la plus bienveillante courtoisie a mis à ma disposition tous les matériaux sur La Place qui se trouvent à Calais; Monsieur Clouet, Conservateur des Archives de la Comédie-Française; Messieurs les Archivistes d'Arras et de Saint-Omer; Messieurs les Conservateurs de la Bibliothèque Rondel à Paris, et de la Bibliothèque Nationale.

A mon amie, Madame Jacques Longepierre, à Monsieur Albert Bédé, et à Miss Olive Hitchcock, de Londres, j'offre mes remerciements sincères pour l'aide qu'ils ont bien voulu m'apporter au cours de mon travail.

---



## INTRODUCTION

Joseph Texte a montré dans une étude magistrale<sup>1</sup> comment se développa en France au dix-huitième siècle la connaissance de la littérature anglaise. Quelques auteurs avant lui<sup>2</sup>, et d'autres depuis<sup>3</sup>, ont signalé l'ignorance profonde du grand siècle au sujet de l'Angleterre, et surtout de sa littérature; ils citent, à titre de raretés, la présence du nom de Shakespeare dans les catalogues des bibliothèques de Louis XIV et de Fouquet, et le rapport fait au roi par son ambassadeur à Londres, où les seuls auteurs anglais mentionnés sont ceux qui avaient écrit en latin : Bacon et More, Bucanan et « un nommé Miltonius, qui s'est rendu plus infâme par ses dangereux écrits que les bourreaux et les assassins de leur roi<sup>4</sup>. »

1. Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire, Paris, 1895.

2. Albert Lacroix, Histoire de l'influence de Shakespeare sur la littérature française. Bruxelles, 1856, in-8.

J.-J. Jusserand, A French Ambassador at the court of Charles II : le comte de Comminges... London, 1892.

Georges Pellissier, Essais de littérature contemporaine, Le Drame shakespeareien en France. Paris, 1893, in-8.

3. Fernand Baldensperger, Etudes d'histoire littéraire : Esquisse d'une étude de Shakespeare en France. Paris, 1910, in-16.

Charles Bastide, Anglais et Français du dix-septième siècle, Paris, 1912.

J. J. Jusserand, Shakespeare en France sous l'ancien régime. Paris, 1898, in-18.

Yvon, Traits d'union normands avec l'Angleterre avant, pendant et après la Révolution, Caen, 1919, in-8.

4. Texte, p. 16 (d'après Jusserand).

La révocation de l'Edit de Nantes amena une révolution littéraire. Les réfugiés protestants accueillis en Angleterre se rallièrent à leur nouvelle patrie, lurent sa littérature, et devinrent des vulgarisateurs et des traducteurs infatigables. Ils s'intéressèrent surtout, il est vrai, à la science, à la philosophie, et à la politique; cependant, les nombreux journaux qu'ils fondèrent firent une part abondante à la littérature anglaise, surtout contemporaine. Le succès rencontré fut si vif que bientôt on créa des recueils consacrés spécialement à l'Angleterre : la *Bibliothèque anglaise*, la *Bibliothèque britannique*, la *Nouvelle Bibliothèque anglaise*, le *Journal britannique*. En même temps, on traduisait les auteurs contemporains : le *Spectator* et le *Calon* d'Addison dès 1714; le *Guardian* dès 1725, le *Freeholder* dès 1727, le *Tatler* en 1734. *Robinson Crusoé*, paru en 1719, fut traduit l'année suivante.

D'autres vulgarisateurs continuèrent le mouvement. L'abbé Desfontaines traduisit *Gulliver* un an après sa publication<sup>1</sup>. Puis les écrivains de talent vinrentensemencer le terrain désormais labouré. Les *Lettres sur les Anglais et les Français* de Béal de Muralt, écrites en 1694, livrées au public en 1725, marquaient un intérêt pour la littérature anglaise; les romans de l'Abbé Prévost, *Les Mémoires d'un homme de qualité*, et le *Philosophe anglais, ou Cleveland, fils naturel de Cromwell*, chantaient les vertus de ce peuple, tandis que son journal le *Pour et Contre* devenait une source d'infor-

1. 1727.

mation sur le pays et sur sa littérature. Les *Lettres philosophiques* de Voltaire, en 1734, résumèrent avec infiniment d'esprit ce qu'on avait déjà dit sur le caractère, les institutions, et la science anglaise; leur manque d'exactitude fut compensé par l'intérêt qu'elles éveillèrent; elles couronnèrent l'œuvre de préparation qui était en cours.

Tout ce travail préliminaire se fit à une époque relativement stérile pour la littérature française, et qui coïncidait avec une phase florissante de la littérature d'Outre-Manche. Un essaim de traducteurs et de journalistes, et même des écrivains de marque, s'emparèrent donc tout naturellement des œuvres anglaises. L'abbé Prévost quitta ses propres fictions pour traduire Richardson<sup>1</sup>; Diderot<sup>2</sup>, d'Holbach<sup>3</sup> et Suard<sup>4</sup> se firent traducteurs; le critique Desfontaines suivit la même voie et donna au public français le premier roman de Fielding<sup>5</sup>; La Place, qui allait devenir poète tragique, romancier, journaliste, compilateur, débutait par une traduction de Shakespeare<sup>6</sup>; enfin Le Tourneur, un peu plus tard, traduisit à son tour Young et Hervey, Ossian et Shakespeare.

En isolant La Place de ce groupe, nous ne cherchons pas à présenter un traducteur plus original ou mieux doué qu'un autre. Il était dans le courant, il partageait

1. *Paméla*, 1742; *Clarisse Harlowe*, 1751; *Grandison*, 1755-1758.

2. Traductions de Stanyan (1743); de Shaftesbury, 1745 et 1751; de Robert James (*Dictionnaire universel de médecine, de chirurgie, d'anatomie...*, 1746-1748).

3. Annet, Akenside, Anthony Collins, Hobbes (1768-1772).

4. Fragments des traductions de Macpherson, 1761; etc..

5. *Joseph Andrews*, 1743.

6. 1745-6.

les enthousiasmes, les préjugés et les succès de ses confrères. Moins artiste que l'Abbé Prévost, il eut néanmoins le bonheur d'être le premier à donner en français quelques-unes des œuvres capitales de la littérature anglaise; grâce à son initiative et à sa grande fécondité, il mérite d'être étudié comme un représentant des traducteurs de son époque. Même les défauts, même les insuffisances, qui excitèrent la colère des premiers historiens des rapports franco-anglais, deviennent aujourd'hui des documents.

Ses propres compositions ont toutes sombré depuis; même de son temps, Grimm et La Harpe, dans leur Correspondance littéraire avec les têtes couronnées de l'Europe, Voltaire en écrivant à ses amis, Collé dans son Journal historique, les critiquèrent avec mépris, mais ils furent obligés de parler de lui et de constater son succès. Composant dans tous les genres, de 1745 jusqu'à la période révolutionnaire, rédacteur du *Mercure* pendant plus de huit ans, lié avec la plupart des gens de lettres de son temps, par sa versatilité, par son esprit léger et curieux, La Place fut « l'écrivain moyen », si l'on peut dire, du siècle de Voltaire. C'est à ce titre que nous voudrions l'étudier.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### Les Débuts de Pierre-Antoine de La Place

---

Pierre Antoine de La Place naquit à Calais, le 1<sup>er</sup> mars 1707, et fut baptisé le lendemain. Sa famille était de souche protestante, mais son père avait sans doute abjuré lors de la révocation de l'Edit de Nantes.

Dans sa vieillesse, notre auteur publia sa généalogie<sup>1</sup>. Il prétend remonter à une famille seigneuriale d'Angoulême, dont un cadet, ayant subi l'influence personnelle de Calvin, devint huguenot et mourut victime de la Saint-Barthélemy. Sa veuve se réfugia en Artois avec son jeune fils Pierre, qui plus tard s'établit à Calais<sup>2</sup>; et notre La Place descend de lui en ligne directe. — Cette généalogie fut reconnue véritable par le marquis de La Place-Torsac, chef de la famille, qui, en 1743, lui en fit un certificat dûment signé, « avec offre de le réitérer par devant notaire<sup>3</sup> ».

1. *Anecdote moderne, française, et relative aux circonstances présentes*, Paris 1789.

2. Après la reprise de Calais par les Français et la dispersion des habitants anglais, le Vidame de Chartres, gouverneur des Pays Reconquis, qui appartenait lui-même au parti protestant, favorisa l'établissement des Huguenots dans ces régions. C. Landrin, *Tablettes historiques du Calaisis*, Calais, 1888.

3. *Anecdote moderne, et Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire et à la littérature*. Bruxelles et Maestricht, 1781-1790. tome III, pp. 447-473.

La branche calaisienne s'engagea dans le commerce maritime, et « vécut toujours dans la plus honnête aisance ». Le père de La Place paraît avoir joui de beaucoup de considération dans sa ville de Calais. Il fut juge-consul et directeur de la Chapelle de Notre-Dame<sup>1</sup>; il avait pour amis des gens de bonne société, des lettrés comme Fontenelle, qui plus tard eurent des bontés pour son fils<sup>2</sup>; il eut assez d'influence pour rendre un jour service au duc de Richelieu<sup>3</sup>, et son fils devait bénéficier de la reconnaissance du duc, devenu premier gentilhomme de la Chambre.

A l'âge de sept ans, La Place fut envoyé faire ses études au Collège des Jésuites anglais, à Saint-Omer, « conformément aux Edits de Louis XIV concernant les Réformés<sup>4</sup> » : il y resta dix ans. Ce collège, fondé

1. Archives communales de Calais, G. G. 43.

2. *Pièces intéressantes*, t. II, p. 304-7, et t. VII, p. 263.

3. Pendant un court séjour que Richelieu avait fait à Calais en 1723.

« Dans une nuit d'ivresse le duc avait, en compagnie de quelques jeunes officiers, dansé une ronde folle autour du crucifix qui se dressait alors sur la Grand'Place. Le procureur du roi, nommé Longueville, voulut ouvrir une information, et l'affaire du chevalier de La Barre révéla quelques années plus tard le sort réservé aux étourdis coupables de telles escapades. Le père de M. de La Place réussit, par ses démarches auprès du procureur, à modérer son zèle. Richelieu lui en garda une réelle gratitude, et devenu surintendant des Beaux-Arts, il obligea les comédiens à jouer la comédie détestable de La Puce » — F. Lennel. *Calais par l'Image*, Album II, fascicule II, p 200. (Il ne s'agit pas d'une comédie, mais de la tragédie d'*Adèle de Ponthieu*, jouée en 1757).

4 Déclaration du roi, du 17 juin 1683 :

« Portant que les enfants de ceux de la R. P. R qui auront fait abjuration, seront instruits en la Religion Catholique.

... « Voulons et nous plaît que les enfants âgés de quatorze ans et au-dessous dont les pères auront fait abjuration de la Religion prétendue-Réformée, seront instruits et élevés par leurs soins en la Religion Catholique »

Du 13 décembre 1698 :

« Enjoignons à tous les pères, mères, tuteurs, et autres personnes qui sont chargés de l'éducation des enfants, et nommément de ceux dont les pères et mères ont fait profession de ladite R. P. R. de les envoyer aux dites Ecoles et aux catéchismes jusqu'à l'âge de quatorze ans, si ce n'est que ce soient des personnes de telle condition qu'elles puissent et qu'elles doivent les faire instruire chez eux par des précepteurs bien instruits de la Religion et de bonnes mœurs, ou de les envoyer aux Collèges. En-

en 1592 pour la conservation et la propagation de la foi catholique en Angleterre, cherchait à garder son caractère national aussi bien que religieux. C'était une école anglaise que la persécution d'Elisabeth avait obligée à s'établir à l'étranger. Professeurs et élèves étaient anglais<sup>1</sup>; on n'y parlait que l'anglais. Cette circonstance détermina la carrière de La Place. Sans avoir jamais traversé la Manche, il se trouva en état de devenir un des principaux traducteurs des ouvrages anglais, quand, vers le milieu du siècle, naquit l'engouement français pour l'Angleterre, et la curiosité de connaître sa littérature.

La Place n'envisageait pas ce rôle de traducteur quand il quitta St-Omer. Il sortit du collège avec l'ambition de devenir auteur, il est vrai, mais auteur original, poète tragique. Il se conduisit donc comme l'ont toujours fait les adolescents ambitieux de gloire littéraire, et s'enferma pour lire et pour écrivainier. Son père s'en inquiéta, comme s'inquiètent tous les pères en pareil cas. Au cours de sa vieillesse, il conta plaisamment l'his-

joignons aux curés de veiller avec une attention particulière sur l'instruction desdits enfants... »

*Edits, déclarations et arrêts, concernant la Religion prétendue réformée*, 1662-1751. Réédition de Pilatte, Paris, 1885.

1. Calais ne possédait pas de collège à cette date; il y en avait deux à St-Omer, celui des Jésuites wallons, et celui des Jésuites anglais. Les maigres informations qu'on trouve sur ce dernier ne disent pas si ce fut à titre d'exception qu'on admit La Place dans cette école anglaise, ou s'il y recevait normalement des élèves français. Peut-être y fut-il envoyé grâce à l'intervention de l'évêque du diocèse. L'instruction religieuse donnée pour affermir la foi de jeunes gens destinés à vivre dans un milieu hostile aurait été jugée précieuse pour un fils de nouveaux convertis.

Je dois cette indication à M. l'Abbé de Becdelièvre, que je voudrais remercier ici, ainsi que M. l'Abbé de Mondadon, à qui je me suis adressée.

La Place fait deux allusions à son séjour à Saint-Omer : *Pièces intéressantes*, t. VII, 74, en passant, et t. III, p. 169-179.

toire de son premier essai dans le genre tragique<sup>1</sup>. Il se peut bien qu'à soixante ans de distance sa mémoire n'en eût pas gardé un souvenir tout à fait précis, et que quelque fatuité s'y mêlât. Parlant à la troisième personne, il nous dit que « de retour à Calais, dans la maison paternelle, âgé d'environ dix-sept ans, son goût pour la lecture, et surtout pour la poésie, quoique peu familiarisé avec la langue française et ses bons auteurs, occupait presque tous ses loisirs; lorsqu'un petit roman intitulé *Philadelphie, nouvelle Egyptienne*, lui étant tombé dans les mains, et ayant cru y trouver le germe d'une tragédie intéressante, il n'eut rien de si pressé que de s'en occuper dans tous les moments qu'il pouvait dérober à sa famille, ainsi qu'à ses amis.

« Il était d'autant plus enchanté de sa découverte, que les progrès rapides de son entreprise lui en faisaient entrevoir le succès aussi certain qu'heureux; et d'autant plus encore que la source où il avait puisé son sujet, étant passablement ancienne, pouvait n'être qu'assez peu connue. Et quel secret plaisir pour un ardent et jeune débutant dans cette brillante carrière !

« Aussi en avoit-il franchi plus que la moitié, lorsqu'un ancien ami de son père, nommé *Danjan*, garde des archives de la Maison d'*Orléans*, et né à Calais, vint y faire un petit voyage; pendant lequel s'étant, un jour, informé des occupations de l'Editeur, que l'on ne voyait guère dans sa famille qu'aux heures du repas : Je ne sais trop ce qu'il fait (lui dit son père), car il est presque

1. *Pièces intéressantes*, t. III, p. 169-179.

toujours rêveur et renfermé dans son cabinet, sans m'en donner d'autre raison que le prétendu plaisir de s'instruire, mais j'ai grand peur, mon cher *Danjan*, qu'il ne s'occupe que de vers; et que cette manie, qu'un de ses amis n'a pu me dissimuler, ne soit le vrai motif d'une retraite, qui me tracasse plus que je ne voudrois !

« Il est aisé, lui dit *Danjan*, de vous tranquilliser sur ce sujet. Envoyez votre fils, sous quelque prétexte, ne fusse (*sic*) que pour un jour, à votre maison de campagne. Vous serez alors maître de faire ouvrir son cabinet, et de savoir à quoi vous en tenir sur vos soupçons.

« Le cabinet ayant été ouvert, en conséquence, on y trouva les trois premiers actes de la Tragédie de l'Éditeur : ce qui fâcha beaucoup son père, qui les remit à son ami *Danjan*, en le priant de les lire et de lui dire franchement ce qu'il pourroit en penser.

« Le lendemain, le jeune auteur, à son retour de la campagne, ayant trouvé son cabinet ouvert, et ses trois actes enlevés, en ressentait la plus vive douleur; lorsque appelé dans l'appartement de son père, avec lequel étoit le vieux *Danjan*... Mon cher ami (lui dit ce dernier) rassurez-vous sur le sort de votre ouvrage, et pardonnez à votre père ainsi qu'à moi-même, un mouvement de curiosité d'autant plus légitime chez les personnes qui vous aiment, que les travaux aussi secrets qu'assidus, qu'il vous coûtait, avoient droit à leur causer la plus vive inquiétude. Il nous paraît pourtant fort étonnant (continua-t-il), qu'un jeune homme aussi sensé que vous, s'obstine à perdre un temps,

(qu'il pourrait plus utilement et plus agréablement employer), à copier, presque servilement, l'un de nos meilleurs auteurs tragiques, il est vrai, mais dont les ouvrages imprimés se trouvent partout, et qu'on peut se procurer pour moins de deux écus !

« On ne peindra ni la surprise, ni l'espèce d'indignation dont le jeune auteur se trouva saisi à ce propos, qu'il ne croyait pouvoir qualifier de moins que de très mauvaise plaisanterie. Et son ressentiment, quoiqu'à certain point retenu par la présence de son père, n'en était pas moins visible ; lorsque *Danjan*, très fâché de l'avoir fait naître, se hâta de lui dire : Eh ! quoi, mon jeune ami, ce que j'ai dit doit-il tant vous fâcher ? *Racine*, je le sais, ne sauroit être ni trop relu, ni trop médité, surtout par ceux qui, comme vous, ainsi que je le vois, se trouvent avoir quelque goût pour le théâtre : mais je n'imaginois pas, le j'avoue, que l'on pût pousser la passion pour cet auteur, quelque supérieur qu'il soit, jusqu'au point de le copier avec autant de patience que de zèle !

« — Qu'appellez-vous copier, Monsieur (interrompt brusquement l'Editeur) ? que me dites-vous de ce *Racine*, dont mes Régents anglais m'ont paru faire quelque cas, mais que je ne lus de ma vie ?

« — Prenez garde, Monsieur ! (reprit alors *Danjan* d'un ton sévère) et brisons là-dessus. — Non, Monsieur ! vous me prouverez, s'il vous plaît, que j'ai connu, que j'ai copié ce *Racine* ! sans quoi vous me ferez penser... — Jeune homme, c'en est trop !... Et puisque vous m'y forcez, osez me dire que sa tragédie n'est pas la

vôtre, et dont les noms seuls sont changés? — Je vous le dis, Monsieur... Et qui plus est, j'offre de l'affirmer!

« — Monsieur (s'écria avec une émotion marquée le vieux *Danjan*, en s'adressant au père de l'Editeur), permettez-vous qu'on aille chercher chez un libraire quel qu'il soit, les œuvres de Racine? — Nenni, Monsieur! Nenni! (reprit vivement le jeune homme). J'y cours moi-même, et reviens à l'instant! »

« Sûr de son fait, et jouissant déjà de sa victoire sur son contradicteur, ainsi que du ridicule dont il l'alloit couvrir, l'Editeur part comme un éclair, et revient de même en s'écriant : « Tenez, Monsieur, voilà *Racine* !... Ouvrez, cherchez cette tragédie, que vous citez; et voyons si c'est mon ouvrage !

« — La voici, Monsieur, (lui dit froidement le vieillard, en lui rendant le livre) Lisez vous-même, ... et jugez-vous... »

« Il est des situations que le peintre ne peut rendre, et moins encore la plume, quelque exercée qu'elle puisse être; et telle est celle où se trouva l'Editeur, à la vue des vers de Racine, qu'il avait cru les siens, tandis que les siens n'étaient autre chose que la prose du Roman de *Philadelphe*, qu'il n'avait eu que la peine de remettre en vers! Que ce *Philadelphe*, en un mot, n'était, en effet, que la tragédie de *Bajazel*, très fidèlement mis en prose par un auteur effronté, nommé *Giraud de Sainville*, qui même avait eu l'impudence de le dédier, comme une production de sa façon, à *Madame la Dauphine* !

« Revenu de son trouble, et trop convaincu de son erreur, le jeune auteur n'eut besoin, pour se justifier,

que de courir chercher son très maudit roman, et de le remettre à l'examen de l'ami de son père. »

Quoique volontiers bavard, et aimant à raconter des anecdotes où il figurait, La Place n'en dit pas plus long sur cette période de sa jeunesse. Les registres de paroisse indiquent quelques événements familiaux : la mort de son père en 1724; le mariage de sa sœur avec Mallet, seigneur de Brêmes, plus tard lieutenant civil et criminel du siège présidial de Calais, dont il honora toujours la mémoire; enfin, son propre mariage en juillet 1733, avec Jeanne-Thérèse Martin, de la paroisse de Notre-Dame à Aire.

C'est en cette année 1733<sup>1</sup> qu'il fit son droit à Paris, sans doute pendant le semestre qui précéda son mariage. On ne saurait préciser combien de temps il vécut avec sa femme<sup>2</sup>, ni à quelle date il alla s'établir

1. *Ibid.*, t. VII, p. 240, et p. 272-282.

2. Son acte de mariage existe dans les registres de la communauté d'Aire, près de Calais. Il ne parle jamais de sa femme dans ses souvenirs, et semble avoir passé pour célibataire à Paris. Collé, qui dans son *Journal historique*, sous la date du 2 avril 1757, avait fait l'éloge du caractère de La Place, revint sur son jugement en 1780 en ajoutant cette note médisante :

« Les mœurs et l'honnêteté que montrait avec affectation ce Monsieur n'étaient que dans ses propos. Ses actions ont prouvé le contraire. Marié, et passant ici pour garçon, La Place avait mangé le bien de sa femme et de sa fille; il avait abandonné la première qu'il laissa dans la misère. Pour toute raison, il a cédé à la seconde mille livres sur les cinq mille livres de pension qu'il a sur le *Mercur*. »

« Banqueroutier frauduleux, il a vendu une partie de sa bibliothèque et de ses effets avant sa fuite à Bruxelles. Arrangé probablement avec ses créanciers, il est revenu depuis quelques années à Paris, où il vit dans la crapule, et valétudinaire. Belle jouissance de la vie, quand on y joint le déshonneur ! » (Ed. 1807, t. II, p. 180).

En 1780, la plume de Collé paraît avoir trempé dans le fiel. Fréron (p. 241), Marmontel (p. 240), Favart (p. 268), et les autres contemporains eurent leur part aussi bien que La Place. L'attitude de Collé offre un contraste singulier avec celle de notre auteur, toujours généreux dans ses appréciations (Voir chapitre VIII).

Sans doute La Place ne connut-il pas cette attaque venimeuse, car en 1790 il raconta une anecdote plaisante sur Collé et Monticourt, « deux de ses meilleurs amis ». Lui aussi ajouta des notes explicatives. Les voici :

avocat<sup>1</sup> à Arras. En tout cas, c'est à Arras que nous le retrouvons, citoyen estimé. En 1737, cette ville fonda sa société littéraire, et La Place en fut élu premier secrétaire perpétuel<sup>2</sup>. Peu après, il fut nommé député des Etats d'Artois à la Cour, honneur qu'il se remémora toute sa vie avec plaisir<sup>3</sup>.

Chez La Place, la dignité ne s'accompagne pas d'une sobre gravité. A travers les anecdotes qu'il a laissées, nous le voyons toujours gai, vif et curieux, très friand de toutes sortes de plaisanteries. Ce goût l'entraîne parfois fort loin. C'est ainsi que sa première publication vit le jour à la suite d'une bouffonnerie.

Il envoya la nouvelle de sa mort à une feuille parisienne<sup>4</sup>. Une lettre soi-disant écrite par un de ses amis déplora la perte de ce jeune talent, si plein de promesses. Le même ami s'était fait un devoir, disait-il, de réunir tous les papiers qu'il avait pu trouver dans le cabinet du défunt. Malheureusement, celui-ci avait encore plus de paresse que de vivacité d'esprit; il avait coutume de griffonner sur des morceaux de papier toute idée qui lui venait, et de jeter ces papiers dans un vieux bahut, sans se donner la peine de perfectionner son travail; ceci expliquait l'état imparfait des frag-

Pour Collé — « Auteur de la *Partie de chasse d'Henri IV*, de..., et de nombre de chansons aussi gaies qu'originales.

« *Monticourt* — Capitaine du sceaue, homme aussi lettré qu'aimable, et de très bonne compagnie... »

*Pièces intéressantes*, t. VIII, p. 44.

1. Desfontaines, *Observations sur les écrits modernes*, Paris, 1739, (t. XVII, p. 360) dit qu'il était avocat à Arras.

2. Van Drival, *Histoire de l'Académie d'Arras*, Arras, 1872, p. 12.

3. Cf. *Pièces intéressantes*, tomes V, p. 69, t. VI, p. 26, VI, p. 405; VII, p. 71.

4. Voir *Lettre à M. de B.* 1738; *Lettres à Milady*, 1773, t. III, p. 19; Desfontaines, op. cit. p. 360.

ments littéraires que l'ami du disparu publiait comme un monument à la mémoire du pauvre La Place.

Cette lettre sert d'introduction à un mince volume qui parut en 1738 : *Lettre à M. de B., ou Essais sur le Goût de la Tragédie, contenant plusieurs pièces tant en prose qu'en vers. Par le Sr D...*<sup>1</sup>. La première pièce qui s'y trouve est une *Epître à Voltaire*, en vers. Quelques années avant de la livrer au public, La Place l'avait envoyée au grand homme lui-même; celui-ci lui avait répondu très gracieusement, comme il le faisait toujours aux jeunes auteurs qui le flattaient par une admiration, voire même par une adulation qu'il considérait comme son dû. *L'Epître* de La Place montre l'état d'esprit d'un aspirant à la gloire pendant le règne de Voltaire :

Digne chantre d'un Roi, que la France révère,  
Vol... c'est pour toi qu'un enfant d'Apollon,  
Jusqu'à présent timide, aujourd'hui téméraire,  
Pour la première fois paraît sur l'Helicon.

Le poète continue en se vantant d'être le disciple de Voltaire, quoique ignoré de lui. Avant de le connaître, il avait cru se faire un nom en rimant; quelques faibles succès, en flattant sa manie, l'avaient persuadé qu'il était doué du génie dont le ciel avait favorisé le maître; mais qu'est le génie sans le goût? Le goût ne naît qu'à Paris; là est son temple, et Voltaire en est le prêtre.

Longtemps, le jeune homme en avait cherché le chemin, mais la route lui était barrée par « un tas d'au-

1. Avant de revendiquer sa noblesse en 1743, La Place paraît avoir écrit son nom *Delaplace*. Voir les actes de paroisse dans l'Appendice IV.

teurs subalternes », qui voulaient le forcer d'entendre leurs idées creuses sur tous les genres de poésie, et notamment sur la tragédie. L'un d'eux maintenait qu'il fallait plus de liberté dans la tragédie, et qu'on devait abandonner les règles. Corneille, Racine et Crébillon avaient réussi en respectant ces dernières, mais le genre était épuisé, et rien ne restait pour les auteurs nouveaux s'ils ne se frayaient point un autre chemin. Alors s'éleva un homme pour répondre, qui s'écria :

Insensés ! un enfant détruit votre système,  
Et le jeune Arouët, encor au Rudiment,  
Allait mettre le comble à votre étonnement.  
Dès le premier essai que son goût vous destine  
Il unit son *brillant*, au *tendre* de Racine;  
Aux beautés de Corneille, il joint le naturel;  
Crébillon vit en lui, sans être trop cruel;  
Et les suivant tous trois il embellit leurs traces,  
Et l'art, en ses écrits, est caché par les grâces.

Je suivis le conseil de cet homme éclairé, dit La Place à Voltaire, et

Enfin, par le conseil de cet ami fidèle,  
J'osai te prendre pour modèle.  
Si j'en eusse connu de plus digne que toi,  
Tu ne te verrais pas importuné par moi.  
Je suis ton écolier, et fais gloire de l'être;  
Si j'ai quelque talent, tes écrits l'ont formé,  
Trop heureux de n'avoir rimé,  
Qu'après avoir su te connaître !  
Sur la foi d'un si faible écrit,  
Tu rougirais pourtant de t'avouer mon maître;  
Mais le cœur l'a dicté beaucoup plus que l'esprit,  
Qui de tout ce qu'il sent n'est qu'un faible interprète.  
Daigne suspendre donc un arrêt rigoureux,  
Et lorsqu'il t'offrira l'hommage qu'il t'apprête,  
Tu pourras les juger tous deux.

A cette effusion Voltaire répondit comme il suit :

A Cirey en Champagne, ce 14 novembre 1735.

J'ai reçu, Monsieur, à la campagne où je suis depuis quelques mois, et où je compte rester encore du temps, la lettre dont vous m'avez honoré, et les vers aimables qui l'accompagnent. De quelque main qu'ils soient, ils annoncent beaucoup de goût et de génie, deux choses rares même séparément, et encore plus rares à trouver ensemble. Ma passion pour les Belles-Lettres me rend ami de quiconque les cultive : personne ne me paraît avoir plus de droit à mon amitié et à mon estime que vous, Monsieur, dont la jeunesse et les talents donnent tant d'espérance. Vous n'avez pas besoin qu'on vous exhorte à les cultiver. Je n'ai que des louanges à vous faire. Je suis avec ces sentiments, Monsieur, etc. »<sup>1</sup>

Comme on le pense, La Place ne manqua pas de faire suivre son épître de cette lettre, lors de sa publication. Près de quarante ans plus tard, il publia de nouveau ces deux pièces parmi d'autres compositions<sup>2</sup>.

Dans la *Lettre à M. de B.*, l'*Epître* fut suivie de deux essais en prose, sous la forme de lettres adressées à l'auteur par un ami qui fait la critique du poème. C'est toujours une dissertation sur le style, où tous les exemples sont pris dans Voltaire. Le disciple fait écho aux théories du maître, disons plutôt aux théories du siècle; mais l'élégance d'expression, et même la clarté lui font défaut.

1. Cette lettre se trouve dans l'Édition complète des œuvres de Voltaire, Ed. Beuchot, 1883, t. XXXIII, p. 5.

2. *Lettres à Milady*, 1773, t. III, p. 38.

Des louanges ferventes à Voltaire au sujet de son *Alzire*, des bribes d'une tragédie (fatras pseudo-classique dont heureusement il n'existe que deux scènes) — voilà, pour revenir à la fiction primitive, ce que l'ami de La Place trouva dans son cabinet.

Un dernier morceau qui n'a rien à faire avec la tragédie termine le volume, et nous montre La Place champion des prétentions du beau sexe. En réponse à la question proposée à l'Association Littéraire d'Arras, à savoir si on devait y admettre les femmes de talent et de goût, notre auteur répondit en leur faveur, par des vers qui terminent sur cet argument triomphal :

On voit neuf Muses au Parnasse :

On n'y compte qu'un Apollon.

. . . . .

Sa qualité officielle de Député des Etats d'Artois à la Cour, ne changea rien au caractère folâtre de notre mort ressuscité. Dans les souvenirs qu'il a laissés sur ce moment de sa vie, maintes histoires le montrent curieux et impulsif, toujours prêt à agir d'abord pour réfléchir ensuite. Il se mettait étourdiment dans des situations qui pouvaient devenir embarrassantes, mais d'où naissaient quelquefois d'heureux résultats.

Dans le temps où il logeait avec ses confrères à l'hôtel d'Anjou, rue Dauphine, il eut une longue et dangereuse maladie. Convalescent, il se promenait tous les matins dans le jardin de l'hôtel. Il lui semblait alors entendre danser quelqu'un dans la maison. Or, La Place était abondamment doué de cette curiosité qui, selon certains philosophes, est plutôt le partage des filles

d'Eve que des fils d'Adam. Il apprit de son hôtesse qu'il ne se trompait pas, et que les sons qu'il entendait venaient de la chambre du docteur Mead, le célèbre médecin anglais, qui, tous les jours, prenait des leçons de danse.

A ce nom, notre curieux fut bien mystifié. Il monta à la chambre indiquée : la porte en était ouverte. Il put voir un vieillard faisant des pas sous la direction de Dupré, maître de danse à l'Opéra. Comme il restait là, à se demander si c'était bien le docteur Mead qu'il voyait, un domestique arriva tout à coup et, le surprenant à *écouter aux portes*, lui fit les reproches les moins mesurés. Le maître fut attiré par le bruit, et La Place dut s'excuser de son mieux. Mais le Docteur, car c'était bien lui, ne se fâcha pas ; au contraire, il invita l'indiscret à entrer, et la leçon achevée, lui expliqua qu'il en prenait une tous les jours, étant de l'opinion des Grecs, qui disent que la danse est le meilleur des exercices et donne la santé au corps.

Ravi de cette explication, La Place remercia le Docteur en anglais. — « Comment, vous êtes Anglais ! s'écria celui-ci. Dans ce cas il faut absolument que vous restiez à dîner avec moi. » — L'autre lui raconte alors qu'il était Calaisien, mais qu'il avait été élevé chez des Jésuites anglais à St-Omer. Justement il se trouva que le Docteur avait un ami parmi les professeurs de ce collège. Sa cordialité envers l'étranger n'en fut qu'augmentée, et tant que le grand médecin resta à Paris, La Place, selon ses propres paroles, « se fit un devoir de cultiver soigneusement son amitié. »

De retour en Angleterre, le Docteur envoya un autre élève à Dupré : son client, l'archevêque de Cantorbéry, qui apporta une lettre pour La Place, et lui fit « mille politesses<sup>1</sup> ».

Mais notre Député suivait aussi bien la pente de sa sympathie que de sa curiosité. Par exemple, ayant été frappé de la vue d'un gentilhomme qu'il rencontrait tous les jours à la Cour, il trouva sa figure aussi triste qu'intéressante, et lia connaissance avec lui. Il apprit que c'était un officier qui, depuis des années, cherchait en vain la solution d'une affaire qu'il avait avec le Régent, et d'où dépendait toute sa fortune. La Place s'instruisit de son procès, s'y intéressa, et lui fit un *Placet* dans lequel le Comte (car telle était la qualité de son protégé) s'adressait directement au Régent, le priant d'être lui-même juge de l'affaire. L'officier se laissa persuader, le copia, et le donna à La Place, qui se chargea de le faire parvenir. Il résulta de cette démarche tout ce que son avocat en avait espéré. Ce dernier célébra le bonheur du Comte par des vers où il en reporte tout le mérite sur « Patience, bon droit et Bourbon<sup>2</sup>. »

Il ne manqua pas de zèle pour remplir ses devoirs de représentant des Etats d'Artois. A un certain moment l'Evêque d'Arras, contre l'usage immémorial de la Province, en réclama la présidence. Les Etats eurent peur, et nommèrent un Comité, chargé de les tirer du danger. La Place en fit partie, et suggéra de s'adresser à l'Abbé de Boismorand, lequel, par l'ha-

1. *Pièces intéressantes*, t. VI, p. 71-80.

2. *Ibid.* t. V, p. 69.

bileté de sa plume, avait déjà remporté des succès dans des affaires douteuses. Le Comité, après quelques objections, se rendit à ses instances. La Place partit aussitôt pour Paris à la recherche de son homme, qu'il trouva au jeu dans un cabaret. Il lui offrit cent louis, et l'emmena avec lui dans sa chaise, déguisé en marchand hollandais, car le bon abbé avait raison de craindre une lettre de cachet s'il était reconnu. Enfermé dans une chambre à Arras, il rédigea en quelques jours le mémoire dont les Etats eurent besoin, et qui réussit à leur plein gré<sup>1</sup>.

Ses voyages officiels à la capitale donnèrent à La Place l'occasion de se mettre au courant du mouvement des esprits vers la littérature anglaise. L'œuvre de vulgarisation commencée à la fin du siècle précédent par les huguenots réfugiés en Angleterre, aboutissait alors.

Grâce à son éducation anglaise, La Place se trouva apte à suivre le courant. Il n'avait jamais abandonné ses ambitions littéraires, et dut voir dans les traductions de l'anglais un moyen honorable de gagner sa vie et de se faire connaître dans le monde des lettres. Sans doute se mit-il aussitôt à la tâche, car, au jour où il envoya sa démission de secrétaire de la société littéraire d'Arras (en 1745), il avait depuis longtemps cessé d'en remplir les fonctions, et s'était établi à Paris<sup>2</sup>. La même année, il donna trois volumes traduits de sa main

1. *Ibid.* t. VI, p. 26.

2. Van Drival (*op. cit.*), p. 30.

« Le 6 février, la Compagnie reçut de Paris une lettre très belle de son secrétaire perpétuel, M. de La Place, donnant sa démission, motivée sur son éloignement continu d'Arras. »

— les deux premiers tomes du *Théâtre anglais* et un roman, l'*Oronoko* de Mrs. Behn. Pendant les dix années qui suivirent — décade par excellence des traductions — il en fournit abondamment, sans relâche, et jusqu'à la fin de sa carrière, il y devait revenir.

---

## CHAPITRE II.

### La Place, traducteur du Théâtre anglais Shakespeare

---

Les difficultés ne rebutaient pas La Place. Optimiste et confiant de sa nature, il ne les voyait même pas. Lorsqu'il se lança dans la voie des traductions, il eut l'ambition de faire connaître aux Français le Théâtre anglais, qu'ils ignoraient presque totalement. Il se rendit compte, cependant, que de traduire Shakespeare, travail par lequel il voulait commencer, n'était pas tâche facile. Non qu'il doutât de lui-même. Il croyait, au contraire, pouvoir saisir aussi bien les subtilités de la langue anglaise que la pensée des auteurs, et ne se rendait pas très bien compte de ce que perd la conception d'un poète si l'on veut la séparer de sa forme intraduisible. La seule chose qui le troublât était cette terrible considération — le goût français.

Qu'il nous soit permis de le rappeler : le goût français en matière de littérature était à cette époque chose très délimitée. Il était extrêmement policé, raffiné et étroit. Le genre tragique tenait la première place, et l'on n'y admettait pas de fantaisie. Le respect des

règles en était une condition essentielle. On exigeait également le sentiment et le langage « nobles » ; on ne tolérait aucun mélange de comique ni de vulgaire, et on bannissait de la scène toute bataille et tout événement sanglant. Il est vrai que quelquefois on permettait au héros de se suicider en public, et que Voltaire allait chercher ses sujets ailleurs que chez les Grecs et les Romains, mais qu'étaient ces innovations à côté de celles qu'apportait le théâtre anglais ? — Et ce n'était pas là une discussion purement académique. Le public aussi bien que les lettrés prenait parti sur ces questions, avec la même passion que les Anglais en matière de gouvernement et de religion, choses qui en France ne se discutaient point. Grâce en partie, peut-être, à la force de cette tradition, les Français se passionnent encore aujourd'hui pour les questions littéraires avec une âpreté incompréhensible pour un Anglais.

C'est dans un tel milieu que La Place voulait présenter Shakespeare. Même s'il eût été capable de le rendre avec fidélité, il n'aurait eu garde de le faire, car son public en aurait été indigné. La littérature anglaise commençait sans doute à éveiller de la curiosité, mais elle ne pouvait plaire que dans la mesure où elle se montrerait universelle. Les Français ne voulaient rien de « national », de « barbare », de « gothique ». La confiance inébranlable de ses compatriotes dans la supériorité de leur tragédie et de leur goût s'imposa à La Place. Il n'avoua pas son penchant secret pour un genre moins sévère ; comme il rêvait des succès d'auteur dramatique, il se plia, dans ses tragédies, aux règles admi-

ses. Quant à ses traductions, tout ce qu'il put faire pour les justifier fut de plaider la cause d'un goût plus large et plus tolérant, et de franciser, autant que possible, les auteurs anglais. Il développa ses théories dans le *Discours* qu'il mit en tête du premier tome de son *Théâtre anglais*.

Le traducteur, dit-il, diminuera peut-être la réputation de Shakespeare en le faisant connaître, s'il est vrai qu'un Français croit devoir regarder avec mépris « tout ce qui n'est pas frappé au coin de la politesse et du goût épuré de ce siècle ». Shakespeare est l'inventeur de l'art dramatique en Angleterre. Ses efforts ne furent pas toujours heureux, mais ses défauts sont plutôt ceux de son siècle que les siens propres, et n'apparaissent que si l'on compare ses moins bonnes pièces avec ses chefs-d'œuvre. Sa réputation durait depuis cent cinquante ans, et La Place constate que les Anglais du xviii<sup>e</sup> siècle couraient toujours en foule à ses spectacles. Iraient-ils ainsi à ses pièces si l'admiration et le plaisir ne les attiraient pas ? Un peuple entier ne saurait être la dupe d'un faux mérite ; il faut donc convenir que Shakespeare a dû avoir des talents supérieurs.

Il est vrai qu'il n'a pas travaillé selon les règles. Etant philosophe et comédien, il a étudié le caractère, le génie et le goût de sa nation, et il a écrit en conséquence. « Dès qu'il est parvenu à plaire, il a atteint son but ; il ne mérite que des éloges. » Ce n'est pas son goût qu'il faut condamner, mais celui de toute la nation. Ne devrait-on pas convenir, au contraire, que chaque nation peut avoir son goût particulier ?

Un Anglais éclairé fait comprendre au traducteur le goût de ses compatriotes. Les tragédies françaises, lui dit-il, sont comme les jardins des Tuileries. Rien n'est plus simple, plus régulier, plus noble, plus majestueux que l'un et l'autre, mais tous deux sont d'une ennuyeuse symétrie. Un Anglais va au théâtre pour être remué, surpris, amusé, attendri, comme les Français d'ailleurs vont à la Comédie italienne pour être amusés, sans demander davantage. Dans les tragédies françaises rien ne frappe, rien ne surprend. Un Anglais regrette de ne voir qu'en conversation ou en récit ce qu'il aurait vu en action sur le Théâtre de Londres. Les Français prétendent-ils que les autres nations de l'Europe ne s'amuse point, ou qu'elles ont tort de s'amuser à leurs tragédies, par la raison que celles-ci ne sont pas dans les règles d'Aristote ?

« Pourquoi aurions-nous la présomption ou la douleur de croire que nos connaissances sont arrivées au dernier degré de perfection dans le genre dramatique, quand, tous les jours, nous voyons des découvertes dans une infinité d'autres genres ? Nous ne sommes pas plus autorisés à le croire que les sages de l'Egypte, les philosophes de la Grèce, et les génies brillants du siècle d'Auguste, ne l'étaient de leur temps. Qui sait si nos neveux ne verront pas éclore, du travail fait dans les replis du cœur humain pour créer un nouveau genre de romans, de nouvelles découvertes et de nouvelles propriétés, qui, formant pour eux de nouveaux plaisirs, prescriront aux auteurs de nouvelles règles pour le dramatique ? »

La Place concède, pourtant, que le mélange des genres est choquant, et il n'approuve pas les plaisanteries des assassins de Clarence dans la tragédie de *Richard III*, ni la conversation des fossoyeurs dans *Hamlet*. Pour

faire valoir son auteur, il se croit donc obligé d'écarter dans sa traduction ce qui est indigne de Shakespeare ou ce qui paraîtrait indécent aux Français.

Il est certain que je mériterais ces reproches (d'imprudence, d'infidélité, de négligence) de la part des Anglais en donnant une traduction littérale et complète des cinq pièces de Shakespeare qui composeront ces deux premiers volumes. J'avoue même qu'il m'a paru impossible de les traduire littéralement. La différence du génie de la langue anglaise et de la langue française était un obstacle moins difficile à surmonter que la différence de goût des deux nations. Ce qui ne paraît que noble, simple, naturel aux Anglais, sera aux yeux des Français dur, plat, indécent.

J'ai donc cru que l'unique moyen de me mettre à l'abri des reproches des deux nations et de donner à Shakspeare tout ce qu'il est possible qu'il puisse attendre d'un traducteur français, (du moins quant à la forme) était de crayonner, par analyse, tout ce qui ne tend pas directement à l'action et à l'intérêt dans ses tragédies; de m'arrêter sur toutes les scènes et sur toutes les situations susceptibles d'une traduction tolérable, pour ceux qui ne sont pas à portée de connaître par eux-mêmes les vraies beautés de l'original.

Par ce moyen, la *marque* des pièces ne sera pas moins marquée, scène par scène; les longueurs et les autres défauts de style de son siècle, seront moins sensibles; l'intérêt en sera plus vif et le rapprochement des morceaux brillants de cet auteur les fera lire avec plus de plaisir par les Français.

Si Shakespeare perd considérablement, dans ma traduction, sur les morceaux sublimes auxquels je ne pourrai atteindre, n'est-il pas juste que je cherche à l'indemniser autant qu'il m'est possible, en lui épargnant la critique de mes compatriotes sur les endroits qu'ils pourraient regarder comme faibles, ridicules ou déplacés?

Mais je déclare encore un coup, que malgré mes efforts pour rendre en Français le sublime, le naïf, l'enthousiasme et le naturel qui contrastent alternativement l'un avec l'autre dans l'original, je suis toujours demeuré infiniment au-dessous de lui !

La méthode de La Place réussit auprès du public. L'intérêt évoqué par les cinq pièces qu'il donna d'abord l'engagea même à élargir son plan, et à consacrer à Shakespeare quatre volumes<sup>1</sup> au lieu de deux, soit la traduction de dix pièces : *Othello* et *Henri VI* dans le premier tome; *Richard III*, *Hamlet*, et *Macbeth*, dans le second; *Cymbeline*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*, dans le troisième; et dans le quatrième, *Timon*, et les *Femmes de Bonne Humeur de Windsor* (telle est sa traduction de « Merry wives of Windsor ».) A la fin des tomes III et IV se trouve l'analyse des vingt-six pièces non traduites<sup>2</sup>.

Il est difficile, avouons-le tout de suite, de reconnaître Shakespeare dans cette première version étrangère. A côté des déformations que La Place lui a fait subir à bon escient, (résumant tout ce qui lui semblait ennuyeux ou indécent, pour accommoder son auteur selon le goût français), il en est d'autres dont il n'a pas conscience.

Tout d'abord se pose la question de sa connaissance de l'anglais. Elle était très suffisante, tant qu'il s'agissait de la langue ordinaire, et de l'expression claire et directe. Mais les inversions de la forme poétique le déroutaient le plus souvent. Il commettait les mêmes erreurs que les premiers correcteurs de Shakespeare et les écoliers : c'est-à-dire qu'il ne se tirait pas toujours de la confusion qui naît d'une virgule, ou d'un mot dé-

1. A Londres, tomes I-II, 1745, tomes III-IV, 1746.

2. Soit toutes les pièces qui figurent dans les éditions modernes, à part *Pericles*, *Prince of Tyre*.

placé. ou d'un mot à double entente. En voici quelques exemples :

(a) *Jules César*. (Sh. acte IV, 3 <sup>(1)</sup>) :

CASSIUS :

*I am a soldier, I,  
Older in practice, abler than yourself  
To make conditions.*

(Je suis un soldat, plus expérimenté, plus habile  
que vous à faire des lois de guerre).

BRUTUS.

*Go to, you are not Cassius.*

(Allons, tu ne l'es pas, Cassius).

(La Place, IV, 3) :

CASSIUS :

*Vous oubliez que je suis un soldat, que je connais la guerre  
et que j'en sais les lois.*

BRUTUS :

*Je n'oublie rien... Va, pars; tu n'es plus Cassius.*

(b) *Antoine et Cléopâtre*. (Sh. I, 5) :

LE MESSAGER :

*He is belov'd of those  
that only have fear'd Caesar.*

(Il est aimé de ceux qui n'ont fait que crain-  
dre César).

(La Place, I, 10) :

*Quoiqu'il ne soit aimé que de ceux qui crai-  
gnaient César.*

1. Le numérotage des scènes dans le texte anglais est celui de l'édition de Pope de 1723-5.

(c) *Idem* (Sh. III, 5) :

CÉSAR :

*;then does he say, he lent mè  
Some shipping un restor'd;*

(Ensuite il dit qu'il m'a prêté des vaisseaux  
que je n'ai pas rendus).

(La Place, (III, 7) :

*Tandis qu'il m'avait prêté quelques vaisseaux  
délabrés.*

(d) *Cymbéline* (Sh. III, 7) :

IMOGEN :

*Good troth,  
I have stol'n nought, nor would not, though I had found  
Gold strew'd i'th' floor.*

(En vérité, je n'ai rien volé, et je ne l'aurais pas fait  
même si j'avais trouvé de l'or dispersé sur le sol).

(La Place, III, 7) :

*Je ne suis point voleur; j'en atteste votre or; il est encore  
dispersé sur la terre.*

Dans ce dernier exemple, c'est l'absence du mot  
« even » avant le « though » qui égare La Place, et lui  
fait rendre la condition négative du verbe anglais par  
une certitude affirmative. De même le subjonctif op-  
tatif lui échappe, et il le rend par un indicatif :

*Jules César* (Sh. V, 3) :

CASSIUS :

*Now most noble Brutus,  
The Gods today stand friendly, that me may,  
Lovers in peace, lead on our days to age.*

(Puissent les dieux nous regarder aujourd'hui  
d'un œil favorable, O noble Brutus, afin qu'amis

dans la paix nous atteignons ensemble la vieillesse).

(La Place, V, 3) :

*Je crois cher Brutus, que les dieux nous regardent  
aujourd'hui d'un œil favorable.*

On ne s'explique pas toujours les contre-sens de La Place. Voici un passage assez facile, mais où il trébuche, probablement par hâte et négligence :

*Hamlet*, (Sh. V, 1).

Hamlet, s'adressant au crâne d'Yorrick le bouffon, qu'il a retrouvé parmi les ossements du cimetière :

|                                                                                                                                                |                                                                                                                                                                      |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Now get you to my lady's<br>chamber, and tell her, let<br>her paint an inch thick, to<br>this favour she must come;<br>make her laugh at that. | Va maintenant dans la<br>chambre d'une dame; et dis-<br>lui que bien qu'elle se mette<br>un pouce de fard, voilà ce<br>qu'elle deviendra; fais-la ri-<br>re de cela. |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

(La Place, V, 2) :

*Va, va, cours aujourd'hui dans la chambre d'une dame,  
et prie-la, comme autrefois, de te mettre un pouce de  
fard; nous verrons si elle en rira encore.*

Ces contre-sens littéraux sont assez communs. Ce n'est pas tout. Le langage de Shakespeare est aussi bien trahi dans sa couleur et son pittoresque. Par la nécessité où il se trouve de toujours parler dans le style noble autant que par son incapacité naturelle, La Place rend très rarement les images poétiques. Jamais il ne traduit les grossièretés d'expression. Macduff appelle Macbeth « hell-hound »; La Place écrit : « monstre. » Shakespeare dit « a gypsy's lust » (*Ant. et Cléop.* I, 1); La Place en fait « les feux d'une maîtresse »; dans

la même pièce « my nightingale » devient « charmante reine ». Souvent, les épithètes sont entièrement passées sous silence. Par exemple, dans *Othello*, Rodrigo voulant exprimer son dédain pour le Maure, l'appelle en anglais « thick-lips »; Desdemona ne veut pas que son mari la laisse seule à Venise « a moth of peace »; Othello part pour la guerre avec « loud reason »; Iago dit de la jalousie : « It is a green-eyed monster that doth mock the meat it feeds on. » La Place ne traduit rien de tout cela.

Non seulement il réduit les métaphores trop riches, qui heurtent la sobriété française, mais il convertit sur le mode noble, autant qu'il peut, les mots de la vie ordinaire. Le père de Hamlet, au lieu d'avoir été empoisonné dans son verger, trouva la mort, selon La Place, dans « une grotte obscure. » Les emplois domestiques n'ont pas de place dans la tragédie; si bien que La Place refuse de louer Imogen (*Cymbeline*) pour sa cuisine exquise, comme Shakespeare le fait. Tout au plus peut-on être bergère, et Cléopâtre (*Ant. et Cléop. IV. 10*), qui dans Shakespeare, s'écrie qu'elle n'est plus qu'une simple femme, commandée par la même passion que la fille qui traite les vaches, dit dans La Place (IV, 18) : « Tous ces titres me sont maintenant odieux. La condition d'une simple bergère assujettie aux plus rudes travaux est tout ce que mon cœur envie. » Le cri exaspéré de Cassius (*Jules César, I, 3*) :

|                            |                              |
|----------------------------|------------------------------|
| Upon what meat doth this   | Quel est donc l'aliment dont |
| our Caesar feed,           | se nourrit César pour qu'il  |
| That he is grown so great? | soit devenu si grand?        |

devient dans La Place :

« *Quel est donc le fatal caractère qui rend César si grand à nos yeux?* »

La Place refuse, dans sa version, de manquer de respect envers les grands de la terre, même quand les héros de Shakespeare le font à dessein et avec dédain. César, au lieu de dire (*Jules César*, II, 5) :

|                                 |                               |
|---------------------------------|-------------------------------|
| Have I in conquest stretched    | Ai-je donc étendu si loin     |
| mine arm so far                 | mes conquêtes pour avoir peur |
| To be afraid to tell greybeards | de dire la vérité à de vieux  |
| the truth?                      | barbons?                      |

demande :

*Craindrai-je de dire la vérité à de vieux sénateurs?*

Cléopâtre se donnant la mort pour échapper au triomphe d'Octave, se réjouit de le tromper, et l'appelle en anglais un « ass unpolicied ». Dans le texte français, elle ne le qualifie pas d'âne bafoué, ni même d'âne tout court; elle se contente de « tromper l'espoir de l'orgueilleux César<sup>1</sup> ».

Presque toujours La Place fait appel au ciel pour rendre à Shakespeare la vigueur qu'il lui a enlevée. Doit-il exprimer le regret, l'admiration, la peur, l'indignation, l'horreur? L'exclamation « Ciel ! » sert à tout. « Is it come to this ! » s'écrie Cassius douloureusement quand il se querelle avec Brutus (*Jules César*, IV, 3). Ce n'est pas assez pour La Place, qui lui fait dire : « Quoi ! tu vas jusque-là ? — Ciel ! » — Dans *Cymbeline*, Jachimo, saisi d'admiration devant la beauté d'Imogen, s'exclame (I, 7) :

1. Sh. acte V, sc. 6 — La. V, 9.



la marche de l'action n'est pas interrompue. Quand il regrette que la délicatesse des lecteurs français ne lui permette pas d'en traduire telle ou telle scène, c'est en général à cause de l'effet théâtral qu'il supprime<sup>1</sup>; il reste indifférent en matière de psychologie. Dans l'*Othello* de Shakespeare, on a l'impression d'assister à un drame de la fatalité; on est aussi ému de pitié que s'il s'agissait d'une tragédie grecque. Mais cette impression est perdue en lisant *La Place*. Othello y paraît trop crédule, trop facilement jaloux, et trop cruel.

La différence réside dans la présentation d'Iago, le traître qui provoque toute la catastrophe. Iago veut se venger d'Othello; il en cherche les moyens, et il n'en trouve pas de meilleur que d'éveiller sa jalousie. Dès lors, il met tout en œuvre pour l'exécution de son projet. Il tourne en suscipion l'événement le plus ordinaire, la parole la plus innocente; sur des riens, des « trifles thin as air », il fonde une accusation monstrueuse, qui a toutes apparences de l'absolue vérité. Son habileté vient de sa connaissance de la nature humaine; il s'en sert pour travailler un autre esprit et en faire ce qu'il veut, comme un musicien joue sur l'instrument dont il est maître. Devant l'admiration qu'on est forcé de lui accorder, on comprend l'égarement d'Othello.

*La Place* ne fait pas comprendre l'empire d'Iago sur les esprits. Toutes ses victimes ont une confiance aveugle dans sa probité, et cette estime générale, que

1. *La Place*, acte IV, scènes 1, 4 et 20.

La Place ne montre pas, est la condition première de son succès. « This fellow's of exceeding hone sy: » dit Othello (Sh. III, 3). La Place traduit, « cet homme a de l'esprit ». Il supprime tous les monologues révélateurs par lesquels Shakespeare nous permet de suivre les calculs de cet artiste du mal. De plus, il n'ose pas traduire les images qu'Iago suscite devant Othello pour torturer sa raison. Dans Shakespeare (III, 4) Iago dit :

|                                 |                               |
|---------------------------------|-------------------------------|
| ... but such a handkerchief,    | Avec un tel mouchoir, — je    |
| I am sure it was your wife's,   | suis sûr qu'il était à votre  |
| did I today                     | femme — j'ai aujourd'hui      |
| See Cassio wipe his beard with. | vu Cassio s'essuyer la barbe. |

La Place lui fait dire :

« Eh bien, ce mouchoir est entre les mains de Cassio »

Iago évoque devant son général l'image de Desdemona dans les bras d'un rival, et la renforce par les détails les plus obscènes, La Place ne pouvait évidemment pas traduire; mais dans Shakespeare, le dégoût même qu'on en éprouve contribue à faire comprendre tout l'art diabolique d'Iago.

C'est dans *Hamlet Prince de Danemark*, étude psychologique par-dessus tout, que La Place se montre le plus faible. Les hésitations et les réflexions de Hamlet lui donnent une personnalité insaisissable, qui a tourmenté tous les critiques. C'est un être instable qui ressent tantôt une lassitude philosophique et profonde de la vie, tantôt une agitation fébrile. Parfois il se montre gamin, et sous le couvert de sa prétendue folie, il prend plaisir à dire des choses désagréables

à tout le monde. Surexcité par la réussite du piège qu'il a tendu au roi son oncle, il se laisse aller à une gaité folle. Rien de ces extravagances dans La Place. Son Hamlet n'oublie jamais sa dignité de prince. Le caractère qui est infiniment nuancé et indécis, devient, dans la traduction, trop simple et trop net.

La comparaison des deux textes d'un des fameux monologues le démontre. Après une rencontre avec le prince de Norvège, soldat qui va droit à son but. Hamlet est saisi par la différence entre la nature de cet homme d'action et sa propre irrésolution. Il se dit (Sh. IV. 4) :

Tout conspire pour me pousser à la vengeance ! Qu'est-ce qu'un homme, si tout son bien-être est de dormir et de manger ? Nous avons le pouvoir de raisonner. Sûrement ce n'est pas pour rien, pour ne pas l'employer.

Pourquoi est-ce que je vis pour dire que cette chose est à faire, quand j'ai raison, désir et pouvoir de la faire ?

Est-ce que j'oublie, ou est-ce que je suis rendu incapable d'action par des scrupules qui viennent de réflexions trop minutieuses sur l'affaire, réflexions qui ont une part de sagesse pour trois de lâcheté ?

Tout me pousse à agir. Voici l'exemple de ce jeune prince qui néglige le danger pour l'ambition.

Ce n'est pas être grand que de ne jamais agir sans réflexion ; pour être grand, il faut agir pour un rien, quand l'honneur est en cause.

Et moi, avec des mobiles si importants, où en suis-je ? C'est une honte pour moi que de voir tous ces hommes prêts à se battre pour une fantaisie !

De ce jour, que mes pensées soient sanguinaires !

Le Hamlet que nous présente La Place (Hamlet, IV, 8) se dit<sup>1</sup> :



Ici, sans nous astreindre à suivre le texte de La Place, nous n'indiquons que sa pensée.

Tout me condamne et semble m'exciter à la vengeance.

Un jeune prince quitte tout pour chercher la gloire. Et moi, avec tant de causes, je ne fais rien !

N'ai-je reçu du Ciel que la faculté de résoudre ? Celle d'exécuter m'est-elle donc interdite ?

Une armée entière vole au combat sans se demander pourquoi ! Et moi, lâche, je dors tranquille.

Péris ! ou venge-toi !

Dans Shakespeare, le raisonnement de Hamlet, une fois dénué de son expression poétique, paraît décousu ; Hamlet part d'une idée et y revient sans cesse, comme un égaré qui ne saurait plus s'orienter. Toujours porté à l'analyse, il veut examiner ses raisons avant d'agir, et il est tourmenté par l'indécision qui en résulte. Le Hamlet de La Place est autrement décidé. Il s'étonne de son hésitation ; il oppose l'action à la lâcheté. La note sur laquelle il finit n'est plus « Que mes pensées se tournent à la vengeance », mais « Venge-toi ! »

Les héros de Shakespeare n'ont pas tous la subtilité de Hamlet. Dans *Henri VI*, pièce de jeunesse, où les personnages sont peints avec vigueur, mais sans finesse, le traducteur est à la hauteur de sa tâche, même en ce qui concerne le style. Voici sa version des dernières paroles de Warwick (V, 2) :

Ainsi tombe le Cèdre ! En vain sous son feuillage,  
Le Roi des animaux allait chercher l'ombrage ;  
Sur ses branches en vain l'aigle se reposait ;  
Vainement à le voir, l'œil humain se plaisait :  
La hache frappe, creuse, il tombe, on l'abandonne !  
Regarde-moi ! mortel que le faste environne !  
Vois Warwick expirant ! En vain autour de moi  
Je jette un œil mourant, insensible à l'effroi ;  
Cet œil qui pénétrait l'âme la plus obscure,  
En sondait les replis, y lisait l'imposture,

Ne distingue plus rien que l'ombre de la mort !  
Ces rides de mon front, ces arbitres du sort,  
Du triomphe des rois, ou de leurs funérailles,  
Sont couvertes du sang, tari dans mes entrailles !...  
York, après ce coup, tu peux te reposer !  
Tyrans ! Warwick n'est plus ! Vous pouvez tout oser !  
De sa vaste puissance, en ce moment funeste,  
L'espace qu'il occupe, est tout ce qui lui reste !  
Vaine pompe des grands, aliment de l'orgueil !  
Vous montez jusqu'aux cieux pour tomber au cercueil !

La traduction est presque aussi émouvante que  
l'original (Shakespeare V, 2) :

Thus yields the Cedar to the axe's edge,  
Whose arms gave shelter to the princely eagle,  
Under whose shade the ramping lion slept,  
Whose top branch over-peer'd Jove's spreading tree,  
And kept low shrubs from winter's pow'rful wind.  
These eyes that now are dimm'd with death's black veil,  
Have been as piercing as the midday sun  
To search the secret treasons of the world.  
The wrinkles in my brow, now fill'd with blood,  
Were lik' ned oft to kingly sepulchres;  
For who liv'd King, bud could dig his grave?  
And who durst smile, when Warwick bent his brow?  
Lo, now my glory smear'd in dust and blood;  
My parks, my walks, my manors that I had,  
Ev'n now forsake me; and of all my lands  
Is nothing left me, but my body's length.  
Why, what is pomp, rule, reign, but earth and dust?  
And live we how we can, yet die we must.

*Richard III* est encore une pièce dont la traduction  
est très passable, réserve faite de la poésie qu'un tra-  
ducteur est incapable de rendre. Elle a l'avantage de  
n'être ni raccourcie par des résumés, ni resserrée en  
alexandrins. Le caractère de Richard dans Shakespeare

a la simplicité qu'on retrouve dans la tragédie française. Plus à son aise, La Place le comprend et ne le dénature pas. Il a voulu donner la traduction entière d'une pièce pour satisfaire des lecteurs qui réclamaient un Shakespeare plus complet, et en prenant *Richard III*, il a su faire le choix qui convenait le mieux à ses talents.

Il donne *Timon* comme une tragédie de Shakespeare, mais c'est le *Timon* qui a été entièrement remanié par Shadwell en 1706. Evidemment, une version anglaise du dix-huitième siècle était plus facile à rendre que l'original.

Voltaire n'avait parlé que des tragédies de Shakespeare. Voulant offrir des échantillons de ses comédies, La Place donna *Cymbeline* et la pièce qu'il appelle *Les Femmes de Bonne Humeur de Windsor*, celle, dit-il, qu'on estime le plus en ce genre. Son choix peut étonner, vu le caractère essentiellement anglais des *Merry Wives* mais il s'en tire mieux qu'on aurait pu le croire. L'humour qui consiste dans la déformation de l'anglais par des personnages français et gallois, les particularités propres aux types subalternes qui sont délicieusement comiques dans Shakespeare, échappent au traducteur. Beaucoup des traits de ce Falstaff, si spirituel, si plaisant, mais si grossier, ne peuvent être rendus. Ce qui reste, c'est l'intrigue et quelque chose, tout de même, de ce chevalier qui n'est pas seulement spirituel par lui-même, mais qui fait naître l'esprit chez les autres.

Pour avoir lu ces dix pièces, pense La Place; le lec-

teur intelligent, « déjà au fait du style de Shakespeare et de sa manière de peindre les objets, soit dans le grand, soit dans le simple, le pathétique ou le ridicule », sera en état de juger du mérite des vingt-six autres pièces et de les apprécier, même à travers les analyses qui se trouvent à la fin des tomes III et IV du *Théâtre Anglais*<sup>1</sup>. Après en avoir raconté l'intrigue, La Place indique les scènes qui lui semblent dignes d'éloges. Les réflexions qui suivent son résumé du *Roi Lear*, montrent sa méthode générale :

« Cette pièce, dit La Place, est peut-être à la fois le chef-d'œuvre du génie et de l'extravagance. C'est un contraste perpétuel de grandeur et de bassesses, de pathétique et de frivolités, de sublime et de ridicule. Le caractère du Roi Lear, à n'en juger que par ses actions telles qu'on vient de les rapporter, doit paraître peu intéressant : un vieillard entêté, injuste envers sa fille, ingrat envers le plus zélé de ses sujets, victime d'une prédilection stupide pour deux enfants indignes de sa tendresse, et rassemblant tous les défauts de l'enfance avec ceux de la vieillesse la plus décrépite, semble devoir être un objet plus digne de mépris que de pitié fondée. Cependant, ce même personnage n'arrive presque jamais sur la scène sans arracher des larmes au spectateur le moins sensible. L'excès de son malheur, l'amertume de son repentir, ses transports partant du sein de la nature, tout enfin, jusqu'à sa démence, remue, intéresse, attendrit. Le

1. Tome III, Préface.

mépris, l'indignation même qu'on avait d'abord conçus pour lui, se dissipent par degrés en proportion que sa misère augmente : on se souvient qu'il est homme et malheureux ! Les vertus de Cordelia opposées aux vices de ses sœurs, l'innocente candeur d'Edgar vis-à-vis des noirceurs d'Edmond, le noble désintéressement du duc d'Albanie relevé par l'avidité féroce de son beau-frère, les infortunes méritées de Glocestre, et la vérité injustement persécutée du Comte de Kent, font autant de tableaux qui semblent peints par la nature même, et dont la réflexion seule peut dévoiler tout l'art. Mais si cette vive peinture des vertus et des vices de l'humanité a attiré à Shakespeare les éloges de son siècle, la juste délicatesse du nôtre ne peut lui pardonner les indécences dont ces mêmes tableaux se trouvent souvent surchargés, ni la fidélité servile avec laquelle il s'attache à peindre également ce qui peut plaire et ce qui doit révolter. Le goût n'est pas de tous les siècles...plaignons Shakespeare de n'avoir pas vécu dans le nôtre<sup>1</sup> »

Malgré ses insuffisances comme traducteur, et si l'on juge selon la règle moderne, La Place montre ici une justesse d'appréciation que les critiques d'il y a cinquante ans, tels Jules Lemaître, Francisque Sarcey, ou Emile Faguet, n'ont pas su retrouver.

Les contemporains surent gré au traducteur de son effort. Les *Mémoires de Trévoux* consacrèrent plusieurs études au *Théâtre Anglais*. La première est d'août 1745, et on y lit : « Jusqu'ici ce personnage (Sha-

1. Tome III, p. 517 et suivantes.

kespeare) si célèbre chez nos voisins, n'était guère connu en France que par les esquisses qu'on en avait tracées dans les essais de Littérature; aujourd'hui il se présente en entier dans le Livre que nous annonçons; l'Auteur ne se nomme pas; ses talents et son goût le rendent digne néanmoins de paraître au plus grand jour. Il a fallu un Auteur très intelligent dans la Langue Anglaise pour nous développer Schakespeare (sic), qui joint au génie profond de sa nation un langage souvent inintelligible aux Anglais mêmes; mais ce n'est encore là, pour ainsi dire, que le mécanisme de l'Ouvrage. L'auteur du *Théâtre Anglais* a suivi ... les Ouvrages dont il voulait faire part à la France. Sous sa main, Shakespeare est analysé, décomposé, mis au point précis d'estime qui lui convient, et tout cela s'exécute ici dans un discours préliminaire qui peut passer pour un chef-d'œuvre de goût, de discernement et d'intelligence; sans compter la manière d'écrire qui a tous les agréments capables de satisfaire un Lecteur délicat ».

Le *Mercure de France*<sup>1</sup> n'est pas moins flatteur. Le traducteur, selon lui, est un homme d'esprit et de goût; son discours préliminaire est plein de jugement, de vues fines. « On peut flatter l'auteur que, dès que les Anglais connaîtront son livre, ils feront à son discours le même honneur qu'il a fait aux six pièces de Shakespeare qui composent ce volume ». Le critique continue en assurant ses lecteurs que La Place connaît à fond la langue anglaise, et qu'il sauvegarde dans sa traduction le caractère de son auteur; mais on peut douter

1. Nov. 1745.

qu'il ait été plus loin que le *Théâtre Anglais* pour en juger. Desfontaines<sup>1</sup>, de son côté, après une critique de Shakespeare qui manque de bienveillance, remercie « le savant et ingénieux traducteur du présent agréable et utile qu'il a fait à notre nation ».

Fiquet de Bocage<sup>2</sup> rend également hommage à la méthode de son devancier. La Place, dit-il, n'a point cherché à donner une idée du théâtre anglais tel qu'il est effectivement; mais tandis qu'un Anglais crierait à l'imposture, lui, au contraire, sait gré au traducteur de son bon goût, et du discernement avec lequel il a choisi ce qu'il y avait de présentable dans un théâtre qui aurait rebuté si on l'avait montré au naturel. Les scènes choquantes du théâtre anglais, la licence des discours ou la bassesse des interlocuteurs et des propos, ces longs dialogues froids, plats, ou déplacés, les morceaux pompeux qui tiennent de l'enthousiasme et du galimatias, tout cela, si le traducteur l'avait fait venir à la connaissance du public, aurait suffi, comme il le dit lui-même, à renverser l'autel où il sacrifiait : il fallait, au contraire, tout son art pour dresser cet autel et y attirer le culte dont il avait besoin. En somme, dit notre critique, « il n'a rien négligé de ce qui pouvait faire valoir un ouvrage qui sans lui n'eût rien valu...; le traducteur du théâtre anglais s'est sûrement excepté de cette règle générale et M. de Voltaire : Qu'on doit faire grâce à la copie en faveur de l'original. C'est ici,

11. *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*, Avignon, 1745, tome IX.

2. Lettre sur le Théâtre Anglais, dans la Préface à sa traduction de *l'Avare* de Shadwell et de *la Femme de Campagne* de Wycherley, 1752.

je crois, tout au contraire, la traduction qui fait passer le texte ».

Décidément, dans l'opinion des lecteurs français, il fallait que Shakespeare fût corrigé pour leur plaisir; il ne laissait pas, néanmoins, de les intéresser, et Fréron put écrire dans l'avertissement à son *Journal Etranger* de septembre 1755 : « Depuis que Voltaire et La Place ont fait connaître le théâtre anglais, nous avons vu avec assez de surprise que cette nation égalait la nôtre en génie, la surpassait en force et ne lui cédaît que la délicatesse et le goût ».

Assez longtemps après, quand cette première traduction eut fait son œuvre, La Harpe, dans sa Correspondance littéraire avec le Grand-Duc de Russie, la qualifie de mauvaise<sup>1</sup>. Obligé, dans une autre occasion, d'en constater le succès, il déclare : « Comme c'était le premier ouvrage qui fit connaître bien ou mal un théâtre fort différent du nôtre, cette compilation se débilita<sup>2</sup> ».

Voltaire trouva la traduction de La Place « détestable », mais c'était en 1776, alors qu'il combattait frénétiquement l'influence de Shakespeare en France, à propos de la nouvelle traduction de Letourneur. Jadis il avait traduit un monologue de Hamlet<sup>3</sup>, ce dont il se vantait, mais pour ce qui est de l'exactitude

1. *Correspondance littéraire*, 1774-1789. Paris 1801, tome II, Lettre LVII.

2. Notice nécrologique dans le *Mercure de France* du 20 juillet 1793.

3. *Lettres Philosophiques* (1734) Lettre XVIII. Œuvres complètes Beuchot, Paris, 1883, tome XX, p. 150.

et même du style, La Place pouvait aller de pair avec lui<sup>1</sup>.

Notre traducteur ne prit nulle part à la guerre qui s'était déclarée autour de la nouvelle version de Shakespeare par Letourneur. Il était à l'étranger, souffrant, et d'ailleurs, n'aimait point les disputes. Il se contenta de republier dans une collection de ses pièces critiques<sup>2</sup>, en même temps que quelques citations en faveur des traductions libres, son *Discours préliminaire sur le Théâtre Anglais*, pour rappeler la justification de sa méthode<sup>3</sup>. Il avait écrit en 1745 qu'une traduction littérale de Shakespeare ne pouvait que jeter du ridicule sur cet auteur. En 1773, il se rend à l'évidence, et ajoute : « J'apprends cependant de l'auteur de l'*Année Littéraire* que MM. le Comte de... et L. T. ont surmonté toutes ces difficultés. C'est une grande obligation que

1. Dans le *Mercur*e du 6 juin 1789, parurent ces vers du Marquis de Ximènes :

**Vers au bas du portrait de M. de La Place.**

*Citoyen de Calais, j'ai servi mon pays;  
Les trésors d'Albion pour lui furent conquis.  
Je levai le premier le masque de Zaire.  
Du cerveau de Chespir (sic), comme une autre Pallas,  
Des Démona (sic) sortit et reprit son empire.  
Voltaire dépouillé ne lui pardonna pas.*

La Place remercie le marquis de ses vers sans relever le gant.

2. *Lettres à Milady*, Bruxelles, 1773, tome III.

3. Idem. p. 125. Avant-Propos de l'Editeur :

« Ce discours, quoique déjà imprimé à la tête du *Théâtre anglais* de M. de La Place, a été trop bien accueilli du Public, pour que nous ayons pu nous dispenser de l'insérer dans les *Œuvres* mêlées de cet auteur;...

« Ajoutons à ceci que MM. le Comte de (Catélan) et le T. (ourneur) se disposant, dit-on, à donner bientôt au public une traduction purement littérale des trente-six pièces de Shakespeare, on pourrait avoir oublié les motifs qui ont déterminé M. D. L. P. à ne point trop scrupuleusement s'asservir au texte de son original dans les huit pièces qu'il a données de ce fameux créateur de la scène anglaise. »

La Place met en note (p. 288) :

« Une main habile en fait de traduction, dit cependant M. l'Abbé Prévost, peut lever cette écorce étrangère, c'est-à-dire établir l'ordre, retrancher les superfluités, corriger les traits, et ne laisser voir enfin que

leur aura la République des Lettres. et je me ferai gloire d'applaudir à leur succès<sup>1</sup> ».

La traduction de Letourneur supplanta celle de La Place. Il continua de garder un fidèle, en la personne de Ducis. Celui-ci avait commencé de connaître Shakespeare à travers La Place, et fit cinq tragédies tirées soi-disant de son « divin William », — en réalité sans connaître même la langue anglaise. Elles aussi sont bien mortes, après le premier moment de succès. Toujours est-il que La Place traducteur est bien oublié aujourd'hui. L'Encyclopédie britannique ne lui fait pas l'honneur de le nommer. Mais les historiens qui cherchent à tracer le développement de l'influence shakespeareienne en France sont d'accord avec le jugement qu'Albert Lacroix a formulé le premier :

Somme toute, la traduction de La Place fut un bien, une œuvre utile; elle popularisait Shakespeare et familiarisait avec des libertés heureuses d'une scène étrangère; elle préparait le goût public de la France à des nouveautés prochaines, que la connaissance de Shakespeare viendrait inspirer. Cette traduction obtint un succès considérable, parce qu'elle répondait à un besoin des esprits (\*).

ce qui mérite effectivement de l'admiration. Quelques-uns de nos traducteurs ont rendu ce service à des livres importants... (Préface de Grandison).

« Quelqu'un a dit, continue La Place, qu'un traducteur est un copiste habile, qui sait rectifier à propos les défauts de son modèle. Et je dirai, ainsi que La Fontaine :

« Mon imitation n'est point un esclavage », comme je l'ai nettement annoncé dans l'épigraphe de mon livre, *Præcipitandus est liber spiritus...* »

1. *Ibid.*

2. *Op. cit.*

---

## CHAPITRE III

### Le Théâtre anglais. De Ben Jonson à Addison

---

Après la traduction de Shakespeare, le reste du théâtre anglais offrait une matière relativement facile<sup>1</sup>. La Place choisit tous ses auteurs, sauf deux, parmi ceux qui vinrent après la Restauration<sup>2</sup>. Ceux-ci avaient été soumis à l'influence de l'école française durant les années du Protectorat, quand Charles II et sa cour étaient en exil, et ils avaient continué à subir son prestige, au point de dédaigner leurs anciens maîtres, et de chercher leurs modèles dans la tragédie française. Tous, ils respectaient des Règles, écrivaient en vers<sup>3</sup>, employaient un ton élevé, et admettaient rarement le mélange du comique et du tragique.

Tel est aussi le caractère des deux pièces de l'époque antérieure que La Place fit entrer dans sa collection.

1. *Le Théâtre anglais*, tome V, 1747 — *Catalinade* Ben Jonson, *La Belle Pénitente* de Rowe, *Venise sauvée* d'Otway. tome VI, 1747 — *Aurengzeb* de Dryden, *l'Epouse en deuil* de Congreve, *Tamerlan* de Rowe. Tome VII, 1749 — *Le siège de Damas* de Hughes, *Busiris, roi d'Egypte* de Young, *Amour pour amour*, comédie de Congreve. Tome VIII, 1749, — *L'adultère innocent* de Southerne, *Caton* d'Addison, les *Funérailles*, comédie de Steele.

2. 1660.

3. Mais en vers libres aussi bien qu'en vers rimés.

L'une d'elles, qu'il appelle *la Pucelle* de Beaumont et Fletcher, n'est que le dernier acte de la *Maid's Tragedy*, complètement refondu par Waller. Comme dans le cas du *Timon* de Shakespeare, refait par Shadwell, La Place donne pour auteurs de cette pièce deux éli-zabéthains, Beaumont et Fletcher, qui n'en ont fourni que l'inspiration. Sous cette forme, *la Pucelle* est une tragédie du dix-huitième siècle.

Il ne reste donc que le *Calilina* de Ben Jonson pour marquer une transition entre Shakespeare et les auteurs de la nouvelle école. La Place n'avait pas à faire son apologie. Nourri de la littérature grecque et latine, Ben Jonson, au beau milieu de la floraison nationale, avait voulu revenir à la formule classique. Il a laissé deux tragédies, qui sont assez méthodiques et assez exemptes d'écarts et d'indécences, pour satisfaire aux exigences du critique français le plus sévère. La Place dut accepter respectueusement Ben Jonson, mais il n'en fut pas séduit. Après avoir parlé des sources romaines de *Calilina*, il dit :

« Guidé par de pareils modèles, il n'est pas étonnant que l'intrigue soit ici mieux conduite et le style plus soutenu que dans les pièces de Shakespeare. Mais aussi ne verra-t-on pas de ces coups de théâtre, de ces scènes de force et de génie, qui, quoique presque isolées dans les tragédies de ce dernier, y produisent toujours de si grands effets. L'un devait tout à l'art; l'autre ne connaissait que la nature, et ne cédait qu'à ses inspirations. On loue, on applaudit Benjohnson (sic), on admire Shakespeare. Qu'on ne s'étonne donc pas si, à la ré-

serve du monologue de l'Ombre de Sylla je n'ai rien versifié de cette pièce.

*Pour faire de bons vers, il faut être échauffé » (1).*

Bien qu'on entende ici l'écho de Dryden<sup>2</sup>, qui fut le premier critique de sa génération à mettre Shakspeare au-dessus de Ben Jonson, telle est bien l'opinion personnelle de La Place. Il ignorait le fort de Ben Jonson, ses puissantes comédies satiriques. Les contemporains anglais étaient d'ailleurs aussi aveugles, qui n'estimaient cet auteur que pour son côté classique.

Comment La Place, manquant de toute anthologie, arriva-t-il à faire une sélection conforme à l'opinion anglaise? Il est peu probable qu'il ait étudié les auteurs dramatiques anglais à Saint-Omer. Etait-il en relations avec des Anglais ou des Français capables de diriger son choix, ou se fia-t-il simplement à son libraire? Sa première idée, nous dit-il, avait été de donner toutes les meilleures pièces du théâtre anglais, mais, voyant leur nombre plus grand qu'il n'avait pensé tout d'abord, il n'en donnait que les meilleures selon l'opinion des Anglais eux-mêmes, promettant de parler des autres dans une histoire de la littérature anglaise<sup>3</sup>, projet qui ne fut jamais réalisé.

Ayant à traiter de pièces écrites d'après des modèles acceptés, La Place céda à la demande qu'on lui faisait d'en donner une traduction plus complète, et dans les quatre derniers tomes on ne trouve presque

1. Préface, tome V, p. IX.

2. An Essay of Dramatick Poesy, 1668.

3. Préface, tome V, page VI

plus d'extraits, mais des pièces entières. A ceci près qu'il ne pouvait rendre le souffle poétique d'Otway, de Congreve ou de Hughes, il donna des versions relativement fidèles.

Il se montra plus sévère pour les licences qu'il y trouvait que dans ses traductions de Shakespeare. Comme il ne se faisait plus l'apologiste d'un génie barbare, il ne se sentait plus le même besoin d'indulgence; peut-être aussi l'attitude des critiques qui le louaient de leur avoir épargné les indécences des originaux, l'encourageait-elle à faire mieux encore. Il n'opposait plus le goût anglais au goût français; il condamnait tous les écarts du premier, et disait qu'en France le peuple même est moins peuple qu'en Angleterre<sup>1</sup>. Dans l'*Aurengzeb* de Dryden, se trouve un rôle de marâtre passionnée pour son beau-fils. — « Rien de plus emporté que cette femme, dit La place, que l'auteur, qui connaissait la *Phèdre* de M. de Racine, (sic) n'aurait pu rendre intéressante qu'en lui donnant les mêmes remords ». Et encore : « L'Impératrice achève de perdre toute retenue. L'impudence de ses propos est un exemple frappant de la licence des Tragiques anglais, et de l'indolence de l'ancien gouvernement d'Angleterre par rapport aux mœurs de la Nation<sup>2</sup>. »

Mais quand il veut châtier Addison, le chaste Addison, dont le *Caton* froid et correct fut la première pièce raisonnable du théâtre anglais, selon Voltaire<sup>3</sup>,

1. *L'adultère innocent*, acte III, sc. 6 — *Théâtre Anglais*, t. VIII, p. 71.

2. *Théâtre anglais*, t. VI, p. 113.

3. Lettres philosophiques, XVIII, op. cit.

au point qu'elle fut tout de suite traduite en français<sup>1</sup>, et même en latin, par les Jésuites de Saint-Omer, on a le droit de s'étonner de sa délicatesse. — Un traître voulant corrompre un jeune prince lui tient ce langage (Acte II, sc. 5) :

|                                                                                                                                                                                              |                                                                                                                                                                                            |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Gods, I could tear my beard<br>to hear you talk !<br>Honour's a fine imaginary<br>notion,<br>That draws in young and<br>inexperienced men<br>To real mischiefs, while<br>They hunt a shadow. | Dieux ! je m'arracherais volontiers la barbe à vous entendre ! L'honneur est une idée imaginaire qui fait commettre aux jeunes gens de vrais malheurs, pendant qu'ils cherchent une ombre. |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

« *Dieux ! que je suis oultré de vous entendre parler ainsi !* » traduit La Place, et en bas de la page : « Le texte porte, *Ciel, je m'arracherais volontiers la barbe*, etc. J'ai changé et abrégé ce couplet, où Syphax fait une définition d'honneur qui aurait pu déplaire. Je me réserve toujours cette liberté, et surtout quand le dialogue n'a point à en souffrir<sup>2</sup> ». — Une autre fois, quand l'officier Sempronius se peint les délices d'enlever la fille de Caton, La Place a l'air de le trouver trop lascif (Acte III, sc. 7) :

|                                                                                                                                                                                                                                                             |                                                                                                                                                                                                                                                     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Heav'ns, what a thought is<br>there ! Marcia's my own !<br>When I behold her struggling<br>in my arms,<br>With glowing beauty, and<br>disorder'd charms ;<br>hile fear and anger, with<br>alternate grace,<br>Pant in her breast, and vary<br>in her face ! | Ciel, quelle pensée ! Marcia est à moi ! Quand je la vois qui se débat dans mes bras, sa beauté ardente, ses charmes en désordre, tandis que la peur et la colère, tour à tour soulèvent avec grâce sa poitrine et se montrent dans son visage !... |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

1. Boyer, 1714.

2. *Théâtre anglais*, t. VIII, p. 209.

La Place :

*Cher Syphax, tu me rends la vie !*

*Marcia, tu es à moi !*

et en note :

Je supprime les transports de Sempronius, qui terminent l'acte<sup>1</sup>.

Il n'est pas difficile de supposer que La Place se dédommagea par des critiques comme celle-ci de l'ennui que dut lui causer la traduction d'une tragédie incapable de l'échauffer.

Une pièce faite, au contraire, pour lui plaire par la force de son pathétique, était le *Siège de Damas*, de Hughes, très belle tragédie, et totalement exempte de toute forme d'indécence. Aussi chercha-t-il à la traduire le plus fidèlement possible, jusqu'aux métaphores mêmes :

(Hughes, acte III, sc. I) :

Mourn thou haughty City !

The bow is bent, nor canst thou  
scape thy doom ».

(La Place, III) :

Pleure à présent, superbe ville ! L'arc est tendu, tu ne saurais nous échapper ».

Dans un autre passage il cherche à être fidèle, mais ne peut résister au désir de montrer quelque teinture de science naturelle :

Hughes (acte II, 1) :

Spurn'd and degraded ! — proud, ungrateful man !

Am I a bubble then, blown up by thee,

And toss'd into the air to make thee sport ? »

1. *Ibid.* p. 247.

La Place (II, ) :

Il me méprise, il me dégrade ! — ingrat et superbe mortel ! je ne suis donc à tes yeux qu'un atome, que tu crois pouvoir à ton gré replonger dans le néant ? »

Il y a cependant une chose dans cette tragédie si digne d'éloges même aux yeux des Français, qui inquiète le traducteur. Une pièce où l'on montre les Chrétiens combattant contre les Musulmans dans l'élan de leur premier enthousiasme, doit forcément beaucoup parler de religion. Hughes rend justice au nouveau culte : s'il en montre un zélateur qui s'est converti par intérêt, il montre aussi les deux chefs, Abudah et Caled, l'un humain et honorable, l'autre, dur, fanatique, mais vertueux, et qui parle la langue d'un vrai croyant. La Place est visiblement gêné par l'impartialité de cette peinture, et par le ton de supériorité morale sur lequel Caled reproche leurs vices aux Chrétiens. Ses lecteurs pouvaient accepter le merveilleux païen des auteurs classiques, ou le merveilleux chrétien de Milton et de la *Henriade*; accepteraient-ils de voir traiter sur un pied d'égalité le merveilleux musulman et le merveilleux chrétien ? Comme toujours, La Place préfère éviter les discussions, et s'il traduit, tant bien que mal, la jolie description du paradis musulman<sup>1</sup>, il esquive par contre certains passages jugés scabreux. Quand il ne le peut pas, il pousse bien loin le scrupule. Lorsque le chef des Musulmans apostrophe les Chrétiens en leur disant, « Apprenez, blasphémateurs, que vos champs et vos villes sont à nous, que le Prophète

1. Acte III scène 1 (Hughes) — (La Place, III, 7).

que j'annonce les a destinés aux fidèles; que le ciel même en a ratifié le don », le traducteur avertit : « C'est un zélé musulman qui parle<sup>1</sup> ». A la mention du Paradis islamique La Place souligne, « leur prétendu Paradis ».

Il ne veut pas, non plus, qu'on puisse mettre à son compte des théories philosophiques suspectes. Le héros, condamné à mort, s'interroge lui-même : « Comment penser à ce que les vivants ne connaissent pas, à ce que les morts ne peuvent connaître, ou tout au moins, ne peuvent révéler? » — On ne voit vraiment pas ce qu'il y a de dangereux dans cette méditation, mais La Place avertit encore : « C'est un Chrétien Grec, qui pense et parle à l'Anglaise<sup>2</sup> ».

La *Venise sauvée* d'Otway, d'une grande force tragique et pathétique, et la *Belle Pénitente* de Rowe, qui se trouvent également dans cette collection, furent toutes les deux imitées sur la scène française, la première par La Place lui-même, peu de temps avant qu'il ne donnât sa traduction en prose<sup>3</sup>. Quand la *Belle Pénitente* fut mise au théâtre quelques années après, La Place était éditeur du *Mercur de France*, et se trouva de par sa situation dans l'obligation de faire la critique officielle du jeune auteur qui avait suivi ses traces<sup>4</sup>.

1 *Théâtre anglais* t. VII, p. 17

2. *Ibid.*, p. 69.

3. Voir chapitre VI.

4. Dans trois numéros successifs (déc. 1760, et janv. 1760, 2 vol.), il compare la *Belle Pénitente* de Rowe avec la pièce qu'en avait tirée Colardeau, dont il loue les beaux vers et le goût. Il résume sa critique en ces termes :

« La *Caliste* anglaise a moins d'art que la française. Le caractère de Lothario est plus odieux; Caliste est criminelle; la pièce a très peu de

Comme il n'avait pas lui-même traduit la *Belle Pénitente*<sup>1</sup>, il fit place dans son recueil à une seconde tragédie de Rowe, *Tamerlan*. Celle-ci, quoique bien moins intéressante que la première (laquelle, malgré son pathétique plus théâtral que sincère, a fourni les prototypes de Clarisse Harlowe et de Lovelace, et a laissé dans la langue l'expression « a gallant, gay Lothario »), était même plus populaire en Angleterre. Son auteur l'avait préféré, lui aussi, à ses autres tragédies. Elle a une signification politique; les Anglais voyaient le roi Guillaume III dans le vertueux Tamerlan, et leur ennemi Louis XIV dans le mécréant empereur Bajazet<sup>2</sup>. Notre traducteur ne chercha pas de ces raisons-là. Il trouva une pièce très estimée des Anglais, et, pour cette raison, s'en empara.

Il saisit l'occasion de rendre hommage à Voltaire. Tamerlan, montrant sa magnanimité au Dervis qui voulait l'assassiner, lui dit (Rowe, III, 5)<sup>1</sup>:

Now learn the difference 'twixt thy Faith and mine :  
Thine bids thee lift thy dagger to my throat;  
Mine can forgive the wrong, and bid thee live.

conduite, défaut attaché à tous les drames anglais : mais on y trouve de la chaleur et un puissant intérêt.

« ... il règne dans la *Caliste* de Rowe un sombre qui distingue cette tragédie et la met au rang des premières du Théâtre de nos voisins.

« M. Colardeau a mis plus d'art, plus d'adresse, plus de conduite; il a adouci le caractère de Lothario; il lui a ôté le révoltant que nous offre l'original; Caliste est beaucoup moins coupable : mais son tableau plus resserré, plus sage, est d'un coloris moins fort.

« D'ailleurs le sujet a paru bien délicat à traiter au Théâtre Français... M. Colardeau, enfin, annonce de grands talents... Qu'il ne perde point la nature de vue; et qu'il se souvienne, surtout, que la *passion* rejette les ornements : *rejecit ampulas et sesquipedalia verba.* »

1. Préface, tome V, p. IX.

2. Voir la version théâtrale, avec introduction par Mrs Inchbald : *The British Theatre, or a Collection of Plays which are acted at the Theatres Royal, Drury Lane, Covent Garden, and Haymarket, London, 1808.*

La Place emprunte à une tragédie de Voltaire quatre vers qui traduisent presque littéralement le texte anglais.

De nos Religions connais la différence :  
La tienne t'inspire le meurtre et la vengeance ;  
La mienne, quand ton bras cherche à m'assassiner,  
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

« Il n'est pas étonnant, dit La Place, que deux grands hommes se rencontrent, et les vers de M. de Voltaire sont trop beaux pour qu'il m'ait été permis de n'en point orner cette scène<sup>1</sup> ».

Ce fut sans doute uniquement à cause de la célébrité subite de l'auteur des *Night Thoughts*<sup>2</sup>, que La Place admit parmi les échantillons du Théâtre anglais la tragédie de Young, *Busiris roi d'Egypte*. C'est la seule qui soit indigne d'y figurer. Languissante et ennuyeuse, elle manque même d'unité d'action. Le traducteur le sentit très bien ; il réduisit sans en rien dire nombre de discours pompeux ; et, ce qui fait exception dans ces derniers volumes, il en résuma plusieurs scènes.

La Place, qu'on verra auteur tragique soumis aux idées de son époque, lecteur et écrivain trouvant ses délices dans les livres romanesques de troisième ordre, et toujours incapable personnellement de passion ou d'éloquence, éprouve un véritable enthousiasme

1. *Théâtre anglais*, t VI. p. 394 :

« Ces quatre vers sont de M. de Voltaire, qui dans sa tragédie d'*Alzire* les fait dire à Gusman dans une circonstance à peu près semblable. Ils m'ont semblé trop beaux.. » etc.

2. 1742.

Young, ayant rencontré Voltaire chez Dodington, fit l'épigramme si souvent citée :

« Thou art so witty, profligate and thin,  
At once we think thee Milton, Death, and Sin. »

devant le génie; appelé à choisir entre plusieurs œuvres de haute allure, il a des réactions naturellement justes.

Il ne laisse pas voir à quel degré il appréciait l'*Epouse en Deuil* de Congreve. Au moins n'y a-t-il pas de doute sur la condamnation énergique de cette pièce par tous les lecteurs du *Théâtre Anglais*. Elle vaut surtout par son souffle poétique<sup>1</sup>, qui ne passe malheureusement pas dans la traduction. Tout en donnant une version fidèle de l'idée, La Place ne sait pas se mettre en accord avec le ton, et décolore le sentiment. Par exemple :

Congreve (Acte I, 1) :

I thank thee, Leonora,  
Indeed I do, for pitying thy sad mistress,  
For'tis alas, the poor Prerogative  
Of Greatness, to be wretched and unpitied.

Le pathétique de ce passage est perdu quand La Place fait dire à la princesse (I, 1) :

« Je t'en rends grâce, tes pareilles partagent rarement les douleurs des grands ».

Dans La Place, comme dans Congreve, le roi, revenant en triomphe de la guerre, reproche à sa fille le deuil qu'elle porte :

Congreve (I, 4) :

In opposition to my Brightness, you and yours are all  
like Daughters of affliction.

1. Voici des vers attribués le plus souvent à Shakespeare :

« Music has charms to sooth a savage breast,  
To soften rocks, or bend a knotted oak... »

(The Mourning Bride, Act. I, 1).

Cette même tragédie fournit ces autres vers fameux :

« Heav'n has no rage like love to hatred turn'd,  
Nor hell a Fury like a Woman scorn'd. »

(Act III, 8)

La Place (I, 4) :

Est-ce pour faire un contraste avec le brillant de ma Cour, que vous et votre suite étalez ici cet appareil funèbre ?

La grandeur prêtée aux paroles anglaises par le souvenir du langage biblique ne se retrouve pas dans la traduction.

Reste à cette pièce, quand sa poésie lui est enlevée, une conduite régulière, un style soutenu, et une intrigue des plus compliquées. Ce dernier trait la condamna aux yeux des Français, accoutumés à la simplicité des tragédies classiques. On se trouve dans une pièce de Congreve comme dans un labyrinthe. L'auteur ingénieux tient le fil et nous conduit à bon port, mais avec l'esprit un peu perdu. Leigh Hunt a remarqué que même la plume à la main, on ne peut se souvenir de toutes les péripéties d'une de ses intrigues. C'est l'unique tragédie de l'auteur, si fameux pour ses comédies.

La Place donne une de ces dernières, *Amour pour Amour*, qui, au contraire, sut plaire. La complexité de son intrigue n'est pas moins grande que celle de *l'Epouse en deuil*, mais dans une comédie. l'ingéniosité a son prix, et, d'ailleurs, l'esprit fait tout passer. Ce qui étonne fort est qu'on pût voir un reflet de cet esprit à travers La Place. Il avait ici des difficultés extraordinaires à vaincre. Avec tout leur esprit, leur satire, et leur vigueur, les comédies de Congreve sont au dernier degré licencieuses, voir ordurières. La Place résuma plusieurs scènes d'*Amour pour Amour*, en se

plaignant que la décence ne lui permît pas de les traduire, et c'était très vrai. Dans les scènes qu'il donne, il se trouve bien souvent obligé de passer sous silence maints propos impossibles à rendre. Dans Shakespeare, on voit la nécessité des indécences, ou pour leur portée psychologique dans la pièce (comme l'effet sur Othello des grossièretés débitées par Iago), ou parce qu'elles sont naturelles aux caractères que peint l'auteur. Mais dans les comédies de Congreve l'indécence sert de piment à l'esprit, avec un tel excès qu'on en est écœuré.

Par ses qualités aussi, Congreve était extrêmement difficile à traduire. Son dialogue, toujours vigoureux, adapté à une galerie de personnages divers, fait l'excellence de sa comédie, mais il a un goût de terroir trop prononcé pour qu'on le puisse aisément transposer. La Place, quand il pourrait rendre le caractère, le sacrifie à la dignité. Ainsi une jeune fille niaise éconduit un prétendant en lui lançant des injures d'enfant mal élevée. C'est très comique, mais La Place relève le ton et l'élément comique s'évanouit. Au lieu de se laisser aller parce qu'elle sait qu'elle est « trop grande pour être fouettée », Prue donne son congé à Ben en disant : « Je m'exposerai même à tout le courroux de mon père ». De son côté le jeune homme la trouve plus propre à apprendre à coudre, ou à faire des pâtés de sable qu'à penser au mariage (acte IV, 13). La Place fait disparaître les pâtés de sable et met : « ... plus propre à apprendre à coudre ou à filer ».

On croirait donc volontiers que tout l'esprit de Con-

greve est perdu; or, on lit avec surprise cette critique dans le *Journal de Trévoux* : « qu'il y a peu de pièces, soit anglaises, soit françaises, où l'on remarque autant de caractères différents, de portraits, de scènes propres à ridiculiser des originaux<sup>1</sup> ».

Cette comédie apporte une note nouvelle dans la traduction du *Théâtre*. La Place se met à expliquer les allusions à la vie anglaise, comme il fera plus tard dans les romans. On parle de Cambridge? — « Célèbre université anglaise », dit-il en note. — Du punch? — Il en donne la recette. — On dit « votre grâce »? — « Le titre est affecté aux Ducs et aux Archevêques d'Angleterre, ainsi qu'à leurs épouses ». Même il explique à propos d'un ouvrage *damné* : « expression vulgairement employée en Angleterre pour les ouvrages d'esprit qui n'ont point de réussite ». On se doute qu'il a eu recours dans ce cas à un Anglais. S'il avait assez bien connu les locutions anglaises pour que cette explication vînt de lui, il n'aurait pas fait tant de contresens en traduisant les anglicismes des deux comédies de son recueil<sup>2</sup>.

L'autre comédie, « *Les Funérailles* », de Steele, put devoir son inclusion à ce fait que l'auteur était connu en France par ses *Essais* du *Taller* et du *Spectator*, et par sa meilleure comédie, les *Conscious Lovers*, déjà tra-

1. *Mémoires de Trévoux*, 1<sup>er</sup> oct. 1749.

2. Par exemple : « But you have little reason to believe that a woman of this age (de cette époque) who has had indifference for you in your prosperity, will fall in love whith your ill-fortune. » (Act I, 8)

« Mais pouvez-vous croire qu'une fille de *cet age*, toujours indifférente pour vous dans votre plus grande prospérité, devienne plus sensible à votre tendresse lorsqu'elle vous verra dans l'infortune? » (La Place, I, 8).

duite par l'Abbé Prévost<sup>1</sup>. Ou peut-être La Place voulait-il montrer une comédie anglaise sans grossièretés? Celle-ci n'a pas du tout l'indécence d'une comédie de Congreve, mais aussi n'en a-t-elle pas le brillant. L'esprit y est presque toujours forcé, et elle est moralisante à l'excès. Le traducteur, tout en lui témoignant le même respect négatif qu'à Ben Jonson, coupe le long sermon sur lequel termine Steele, en disant : « Quoique beau, il fait, à ce que je crois, languir la fin de la pièce ».

Ses traductions du *Théâtre anglais* terminées — elles l'avaient occupé pendant quatre ans —, La Place avait acquis une certaine réputation. Grimm, dans les premiers temps de sa *Correspondance*, ayant à parler des nouveautés littéraires, et trouvant les ouvrages de La Place assez souvent sur son chemin, disait pour le présenter, qu'il était « connu comme traducteur du Théâtre Anglais<sup>2</sup> ». Bien qu'on l'ait dénigré par la suite, l'opinion sur le moment était favorable à ses talents et à son goût. Le *Journal de Trévoux*, le plus constant de ses critiques, consacra en tout huit longs articles au *Théâtre Anglais*<sup>3</sup>; sa conclusion fut que la méthode de La Place était judicieuse, et il qualifia ses vers de « beaux » et de « charmants ».

1. Dans le *Pour et Contre*, numéros 109 et suiv. 1736.

2. *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, par Grimm, Diderot, Raynal, et Meister, avec plusieurs cours d'Allemagne, 1747-1793. Garnier Frères, 1877-1882.

Sur les dix-huit fois où ils parlent de La Place, ils le nomment six fois « traducteur du *Théâtre anglais* ».

3. Août 1745; juillet, 1746; mai, août, septembre, 1747; août 1748; octobre (deux numéros) 1749.

Quant au Théâtre lui-même, il avait commencé par éveiller de la curiosité, mais la traduction n'eut pas de seconde édition, et l'opinion sur l'original, qu'on croyait maintenant connaître, restait à peu près ce qu'elle avait été avant l'effort de La Place — à savoir qu'en somme le Théâtre des Anglais était barbare, avec un peu de génie et beaucoup de mauvais goût. « Shakespeare paraît très singulier, misérable dans ses chutes et sublime dans son beau », dit toujours le *Journal de Trévoux*. Quant à ses successeurs, on trouve qu'à mesure que l'art a poli leur goût, leur génie s'est refroidi et leur Théâtre a toujours été en dépérissant. Le critique termine son étude étendue en félicitant le traducteur « d'avoir été assez courageux pour entreprendre et continuer cette tâche pénible, difficile, ennuyeuse à mille égards », et le remercie d'avoir dépouillé le Théâtre Britannique de ses « facéties indécentes, de ces libertés cyniques et de ce ton grossièrement populaire qui amuse le Batelier de la Tamise<sup>1</sup> ».

1. août 1748.

---

## CHAPITRE IV

### Romans

---

Durant la période laborieuse et féconde de sa vie qui commença en 1745, La Place ne se restreignit pas à la traduction du théâtre anglais, ni même à la composition de tragédies; il se mit à traduire des romans, dont les premiers parurent en même temps que le *Théâtre* : ce furent l'*Oronoko*<sup>1</sup> de Mrs Behn, et le *Véritable Ami* ou *les Aventures de David Simple*, par Sarah Fielding<sup>2</sup>.

En abordant les romans anglais, il se livra franchement à un plaisir juvénile. Un effort intellectuel avait été nécessaire pour apprécier le Théâtre et pour le traduire selon l'idéal du temps; le roman, étant généralement considéré comme un genre inférieur, n'avait pas besoin des mêmes ménagements. Comme les autres traducteurs, La Place choisit des livres contemporains<sup>3</sup>; comme eux, il se croyait en droit d'arranger ses maté-

1. 1745 — C'est ici la forme du nom adopté par La Place. Mrs Behn avait écrit *Oroonoko*.

2. 1749.

3. *Oroonoko* est de la dernière partie du xvii<sup>e</sup> siècle, mais une huitième édition parut à Londres en 1735.

riaux selon son gré<sup>1</sup>, ce qu'il ne manqua pas de faire pour *Oronoko*. Il en avertit ses lecteurs dans sa Préface :

« Mon intention n'a pas été d'entreprendre une traduction littérale, ni de m'astreindre scrupuleusement au texte de mon auteur. *Oronoko* a plu à Londres, habillé à l'anglaise. Pour plaire à Paris, j'ai cru qu'il lui fallait un habit français. Je ne sais même si cette manière de traduire les Ouvrages de pur amusement n'est pas la meilleure. Je crois, du moins, que je ne manquerais pas de raisons solides pour justifier cette opinion.

« Ceux qui savent l'anglais, et qui liront *Oronoko* dans l'original, s'apercevront seuls des changements que j'ai cru devoir faire pour donner de la liaison à certains faits, pour en adoucir d'autres, et pour développer tout l'intérêt dont le fonds m'a paru susceptible. J'espère qu'ils me pardonneront cette hardiesse en faveur des motifs qui m'ont fait agir. Heureux si leur délicatesse trouvait à se dédommager, du côté de l'agrément, de ce qu'ils pourraient regretter du côté de l'exactitude ! »

Nous verrons comment il a changé l'*Oronoko* pour lui donner un habit français.

L'histoire contée par Mrs Behn est celle d'un prince nègre, petit-fils du roi de Coromantien; elle se passe à l'époque de la traite des noirs en Afrique. *Oronoko* est paré de toutes les qualités héroïques : quoique noir

<sup>1</sup> Cf. l'abbé Prévost. En rendant compte d'*Oronoko* dans les *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux* (Avignon, 1745) T. V, Desfontaines écrivit que « l'ingénieux traducteur, par rapport au dénouement, est auteur ».

il est beau, jeune, redoutable, vertueux, et même cultivé, ceci grâce aux soins d'un Français qui avait été forcé à fuir son pays à cause de sa religion.

Oronoko aimait, mais ses amours avec la belle Imoin da furent cruellement éprouvées par la passion du roi, son grand-père; car ce tyran, malgré son âge avancé, désirait la jeune fille, et la fit venir dans son oban, ou harem. Oronoko trouva moyen d'y pénétrer, fut découvert, et envoyé à la guerre. Pendant son absence, le roi vendit Imoinda à un marchand d'esclaves, mais craignant la vengeance du jeune homme, il lui fit dire qu'elle avait payé l'usuelle rançon de l'infidélité, et qu'elle était morte de la main de son mari offensé.

Inconsolable, mais résigné à l'irréparable, Oronoko revint de la guerre en ramenant une grande quantité de prisonniers qu'il vendit à un capitaine de vaisseau anglais. Celui-ci invita le prince à venir à bord, et lui offrit, ainsi qu'à sa suite, un grand diner. Les nègres émerveillés voulaient tout visiter. Lorsqu'ils furent descendus dans la cale, l'hôte perfide les y enferma et mit à la voile. D'abord ils refusèrent toute nourriture, et le capitaine, craignant de perdre sa belle cargaison, fit dire à Oronoko qu'il se repentait de sa trahison, et qu'il leur rendrait la liberté sitôt arrivé à Surinam, colonie anglaise des Antilles, où il trouverait un vaisseau pour les ramener dans leur pays. Il en fit le serment sur sa foi la plus sacrée. Les nègres le crurent, mais une fois à destination, le capitaine n'eut rien de plus pressé que de les vendre en lots séparés. Ainsi Oronoko devint esclave.

Or, parmi les nègres de la colonie, il s'en trouvait beaucoup qui avaient été autrefois des guerriers capturés et vendus par Oronoko. Ils reconnurent leur vainqueur et se prosternèrent devant lui. De cette manière, ses maîtres apprirent son histoire, et dans leur admiration, lui promirent sa liberté au retour du gouverneur (absent en Angleterre), pour le compte duquel il avait été acheté. En attendant, on le traitait avec beaucoup de considération, et il ne portait que le nom d'esclave. Ses malheurs mêmes furent oubliés quand il eut retrouvé Imoinda parmi ses compagnons d'infortune. Il l'épousa, et pendant quelque temps ils furent très heureux.

Imoinda devint grosse. Une pensée intolérable obséda alors l'esprit d'Oronoko. Son enfant naîtrait-il et resterait-il esclave? On lui avait promis sa liberté, mais l'exécution de cette promesse était toujours retardée, et il savait désormais ce que valaient les serments. A bout de patience, il souleva les esclaves de la plantation, trois cents en tout, et les mena vers la côte, où il espérait trouver un vaisseau. Les fugitifs furent poursuivis par tous les blancs de la colonie, qui eurent facilement raison d'eux. Oronoko seul résista quand tout fut perdu, mais accablé par le nombre de ses ennemis, il fut ramené avec les autres pour subir, malgré toute promesse, la punition ignoble et sanglante du fouet. Cette action indigne fut l'œuvre de Byam, le gouverneur par intérim.

Ses maîtres, aussitôt qu'ils le purent, arrachèrent Oronoko des mains de ce barbare, et le soignèrent de

leur mieux, mais il ne voulait plus vivre que pour se venger. Il se répandit en menaces, bien résolu à leur donner une suite, quoiqu'il sût qu'une mort affreuse récompenserait son attentat. Un seul souci le tourmentait : c'était de prévenir le sort d'Imoinda. Pour l'empêcher de tomber aux mains des ravisseurs, il se fit violence pour la tuer lui-même, tandis qu'elle y consentait avec joie. Le sacrifice consommé, il fut pris d'une telle angoisse qu'il tomba en léthargie sur la fosse qu'il lui avait creusée dans un bois.

Plusieurs jours passèrent avant qu'il fût retrouvé par quelques membres de la Colonie. Trop affaibli pour la vengeance, il eut la force de s'ouvrir le ventre. On le guérit de cette blessure, qui aurait dû être mortelle, mais ce fut pour le faire mourir dans des tortures dignes des Iroquois.

La partie de l'histoire qui traite de la manière infâme d'enlever les nègres d'Afrique, de la révolte des esclaves, de leurs souffrances, de leur punition terrible, a l'accent de la vérité. L'auteur avait été aux colonies dans sa jeunesse, et avait connu cet aspect de la vie coloniale. Elle raconte en témoin des événements décrits. Tel est justement l'aspect du roman dont *La Place* priva ses lecteurs, parce qu'il ne voulait pas en accepter le dénouement tragique.

Pour lui, le désir de la liberté ne suffisait pas à pousser Oronoko à la révolte; il imagina que Byam poursuivait Imoinda de ses assuités. Il suit Mrs Behn dans l'histoire de la révolte et de la punition d'Oronoko, mais au moment où le mari lève la main pour

donner le coup fatal à Imoinda, La Place fait surgir Byam et ses amis. Un combat homérique a lieu entre les deux hommes, et tous les deux tombent blessés. Voyant cela, Imoinda croit Oronoko mort, et prend la fuite, aidée d'un autre amant, celui-ci africain et honnête.

Jamoan, c'est ainsi qu'il s'appelle, l'amène dans une ville indienne où elle est très bien reçue, et où elle accouche d'un fils que les Indiens veulent prendre comme futur souverain. Ici La Place imagine tout un système de gouvernement qui permettrait ce choix. Imoinda est sur le point d'accepter cet honneur; la cérémonie a même commencé, quand l'arrivée opportune d'Oronoko change tout. Ses amis l'ont envoyé dans cette ville pour le soustraire à la vengeance de Byam. Ne sachant comment expliquer la disparition de sa femme, ils lui avaient dit qu'elle était morte de douleur en le voyant tomber. Ainsi deux fois La Place fait croire à Oronoko qu'Imoinda est morte, et deux fois il la lui rend. L'aventure arrive une seule fois chez Mrs Behn et fait plus d'effet.

Oronoko reste chez les Indiens jusqu'au retour du gouverneur. Enfin il est renvoyé dans son pays avec Imoinda, et arrive juste à temps pour recevoir la couronne des mains de son grand-père moribond.

Cette fin change une histoire basée sur la réalité en un récit tout à fait romanesque. Sur certains points moins importants, le traducteur abandonne encore son auteur. Mrs Behn décrit la chasse et les autres sports pratiqués dans la colonie, sports virils dans lesquels

Oronoko se distingue par ses prouesses. La Place les retranche dans sa version, et en compensation nous donne les aventures d'Imoinda dans la ville indienne. Il tolère le teint noir d'Oronoko, mais non pas celui de l'héroïne. Mrs Behn disait d'elle que c'était une « Vénus noire », et décrivait les tatouages de son corps; La Place, nous dit que son père était un Européen qui vint s'établir au Coromantien (le pays d'Oronoko), quand sa fille avait deux mois. Et, comme on pourrait s'y attendre, La Place se tait sur les causes religieuses qui avaient amené dans ce même pays le précepteur français de son héros. Un autre changement, imputable seulement à sa sympathie personnelle pour les Anglais, est celui apporté à la nationalité du traître capitaine de vaisseau, Anglais chez Mrs Behn, Espagnol chez La Place.

Son second essai dans ce genre, *Les Aventures de David Simple*, ne subit pas tous les changements du premier. Il n'y avait rien à écarter dans ce livre écrit par une jeune personne; le dénouement était heureux; une suite d'aventures, avec plusieurs histoires sentimentales intercalées, était faite pour le charmer. David simple, fils d'un marchand aisé de Londres, se trouve à dix-huit ans orphelin et privé de sa fortune par la scélératesse d'un frère en qui il a une entière confiance. Le crime est dévoilé. et le bien de David restitué, mais le coup porté à l'affection qu'il avait pour son frère le fait douter du genre humain. Il se décide pourtant à parcourir le monde à la recherche d'un véritable ami. Comme par le monde il veut dire : l'espèce

humaine, il pense que la ville de Londres lui offrira un champ assez vaste et assez divers pour ses efforts. Il essaie tous les gens et tous les milieux; partout il trouve de beaux dehors qui cachent de vilaines âmes. Il commence à désespérer de réussir, mais il continue à faire du bien sur son passage, et enfin, en secourant une jeune fille infortunée et son frère malade, il trouve la femme et l'ami dignes de lui.

Miss Fielding raconte les histoires variées de la plupart des gens que David rencontre dans ses pérégrinations; en général elles ne sont pas ennuyeuses. On ne commence à en être lassé que lorsque l'auteur s'appesantit à dessein sur la peinture des caractères. Son frère, Henry Fielding lui-même, qui écrivit la préface de son livre, la défend contre les critiques de cette nature; il trouve que souvent son pinceau est digne de Shakespeare.

Elle aurait bien voulu s'inspirer de ce dernier; elle partageait l'admiration de son frère pour lui, et, dans *David Simple*, elle le cite à tout propos. « Comme le dit Shakespeare » est son refrain favori. Il eût paru naturel, eu égard à son *Théâtre anglais*, que La Place le répétât après elle, mais il ne le fait que rarement. — « Bref, écrit Miss Fielding, pour décrire cette scène, il faudrait la plume d'un Shakespeare. » La Place tourne ainsi la phrase : « On ne saurait représenter une scène si touchante qu'en avouant l'impossibilité de la dépeindre<sup>1</sup>. »

1. S. Fielding, tome II, p. 299; La Place, tome II, p. 273.

Outre ce petit trait, il n'y a qu'un arrangement à signaler dans la traduction de *David Simple*, et il est assez ingénieux. En promenant son héros dans les différents milieux de Londres, l'auteur le mène dans un salon de Précieuses. Elles sont en train de discuter sur *Othello*. La Place traduit toute la discussion avec une légère transposition :

« En vérité, Madame, il n'y a rien de plus juste que votre sentiment sur *Zaïre*; et cela est détestable de voir une troupe de sots plaindre un méchant, qui a bien le cœur de poignarder sa maîtresse. Pour moi je ne saurais m'empêcher d'avoir un peu de pitié pour *Zaïre*, quoiqu'elle ne le mérite pas dans le fond, puisqu'elle est assez folle pour s'amouracher d'un vilain *Turc*. De grâce, avez-vous jamais ouï rien de semblable à ce que Milédy Truewit disait l'autre jour, que ce qui la touchait le plus dans cette tragédie était l'idée des remords que ce monstre odieux d'*Osman* (sic) doit sentir, lorsqu'il découvre que *Zaïre* est innocente? Comme s'il pouvait trop souffrir après avoir commis une action si barbare<sup>1</sup>. »

La Place était si content d'avoir pu substituer Voltaire à Shakespeare dans la conversation de ces Précieuses, qu'il ne voulut pas y renoncer par la suite. Il les fait donc parler de la *Mort de César* au lieu du *Roi Lear*, et de *Mérope* à la place du *Don Sebastien* de Dryden. Cependant, quand il arrive au *Barnewell* de Lillo, il ne trouve plus d'équivalent, et il l'avoue

1. La Place, tome II, chapitre 2.

dans une note : « Pièce des plus touchantes. Il m'a été impossible de trouver rien de semblable à cette pièce en Français. Au reste, le sujet en est assez expliqué par la critique que mènent nos savantes<sup>1</sup> ». — Il ne chercha pas de substitution, non plus, quand le *Calon* d'Addison vint sur le tapis. Il note seulement : « Traduit en prose française par M. Boyer, auteur du Dictionnaire Français et Anglais<sup>2</sup> ». Avec une modestie qui lui fera défaut plus tard, il ne dit rien de sa propre traduction de *Calon* dans le *Théâtre Anglais*.

Le succès obtenu par ces deux romans était de nature à encourager le traducteur. Il continua donc dans la même voie en donnant *Tom Jones*<sup>3</sup>, l'année après sa publication par Fielding, et un an avant que l'abbé Prévost ne traduisît *Clarisse Harlowe*. Puis ce furent l'*Orpheline Anglaise*<sup>4</sup>, *Thomas Kenbrook, histoire anglaise*<sup>5</sup>, et les *Erreurs de l'amour-propre, ou Mémoires de Milord D...*<sup>6</sup>. La Place ne semble pas avoir bien senti la différence entre une œuvre de génie et ses copies, et il traduit tous ces ouvrages avec la même complaisance. Le récit romanesque l'intéressait par-dessus tout, et c'est presque malgré lui que d'autres qualités percent à travers *Tom Jones*, qui mérite une

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. 1750.

4. 1751 — Par Sarah Fielding.

5. 1754

6. 1754. Ce livre a une histoire assez curieuse. Traduit d'après les *Memories of a Coxcomb* (John Cleland, 1751) il s'arrête, comme son modèle, quand le héros retrouve sa Lydia, mais avant qu'il ne vainque toutes les difficultés qui les séparent.

Dix-huit ans après, c'est-à-dire en 1772, La Place lui donna une suite et publia le roman complet sous le titre de *Lydia, ou Mémoires de Milord D...* Néanmoins, le roman sous sa première forme inachevée et son premier titre, fut réimprimé à la Haye en 1779.

considération spéciale : nous y viendrons plus loin.

L'intrigue dont il fait ses délices est toujours la même. Dans l'*Orpheline Anglaise* deux jeunes gens s'aiment, mais ils sont séparés par la naissance obscure de l'héroïne. Par devoir, Charlotte fuit sir Thomas; elle se voit environnée de mille dangers de la part de séducteurs, elle triomphe de tous, retrouve par des coïncidences extraordinaires ses parents, qui sont riches et nobles, et s'unit enfin à son amant. Dans *Thomas Kenbrook* le héros est bourgeois, et il aime une fille de qualité. Il se déguise en femme de chambre pour pouvoir la suivre à la Jamaïque. Le récit contient force combats sur mer, mais nous retrouvons dans une histoire intercalée les périls amoureux auxquels sont exposées les belles orphelines. *Les Mémoires de Milord D...* nous montrent encore une héroïne d'une origine inconnue. Elle disparaît, et le jeune homme, avant de la retrouver, noble comme lui, mène joyeuse vie à Londres.

Le goût de notre traducteur pour ce genre de récit ne changea pas avec l'âge. Vingt ans après les *Mémoires de Milord D...* il leur donna une suite dans le même ton; quand il fut octogénaire, il offrit au public les *Deux Mentors*<sup>1</sup> de Clara Reeve. Le protagoniste est un puritain, mais l'héroïne reste conforme à la tradition : elle a un rang à regagner et des ravisseurs à combattre avant de se voir mariée avec son digne adorateur. De même dans un autre roman du même auteur. *Le*

1. 1784.

*Vieux Baron Anglais*, traduit par La Place<sup>1</sup>, nous avons toujours le type du héros parfait, dont la naissance est entourée de mystère, et qui finit par se trouver noble, riche, et heureux dans un beau mariage.

Cependant, sans le chercher, notre traducteur trouva un élément nouveau dans ce dernier ouvrage. Les aventures sentimentales cèdent le pas au merveilleux; des revenants apparaissent, des enchantements se déroulent dans le décor d'un château du Moyen-âge : on est dans la lignée du roman noir<sup>2</sup>. Mais comme le public français n'était pas encore prêt à accueillir le merveilleux et le terrifiant, la mesure de succès obtenue par *le Vieux Baron Anglais* fut plutôt due aux éléments usuels qu'aux nouveautés qu'il apportait<sup>3</sup>.

La carrière de La Place comme traducteur fut couronnée par la publication en 1788 de la *Collection de Romans et Contes imités de l'anglais par M. de La Place* : huit volumes in-octavo. avec, dans le *Prospectus*, l'avertissement suivant :

« Lorsque, indépendamment des richesses, des beautés, des grâces de l'imagination, un roman, une histoire se trouvent

1. 1787.

2. Voir la belle étude d'Alice M. Killen : *Le Roman Terrijiant ou le Roman Noir*, Paris, Champion, 1923. (2<sup>e</sup> éd).

3. *L'année littéraire* (1787, t. VI, p. 22-29) qui avait sévèrement critiqué le *Château d'Otrante*, de Walpole, le premier des romans noirs, était plus indulgente au merveilleux adouci de Clara Reeve, qui n'était pas seul à donner de l'intérêt au roman.

« L'auteur de ce roman, dit-elle de La Place, connu déjà par une foule d'ouvrages agréables, semble, dans son avertissement, demander grâce pour les revenants qu'il offre aux yeux du public. On aurait mauvaise grâce de refuser son présent et ses excuses... Je vous avoue que je ne l'ai pas lu sans une sorte d'intérêt, et vous savez pourtant que je n'aime pas beaucoup les romans... Ces événements ne sont pas toujours bien digérés, bien amenés, le style est souvent négligé et peu élégant; à l'égard des revenants, des spectres; je ne sais trop que vous dire. Je vous dirai seulement que cet ouvrage m'a intéressé, m'a fait passer une heure agréable. » D'après Killen, *op. cit.* p. 78.

avoir un sujet dont le choix est ingénieux, un plan dont les parties marquent de l'invention, et tendent à mettre également dans un beau jour une ou plusieurs vérités propres à former les mœurs ou à éclairer l'esprit, en l'amusant : de tels ouvrages réunis en collection, revus et corrigés de nouveau, par une plume depuis longtemps accoutumée à enrichir notre littérature de ce que l'Angleterre a produit de plus intéressant dans le genre dramatique et amusant, ne peuvent qu'être favorablement accueillis du public. Tels sont en général la plupart des romans anglais qu'a si heureusement imités M. de La Place ».

Tous les romans traduits par notre auteur, à l'exception de *David Simple* et de *Thomas Kenbrook*, y furent recueillies. Mêlés aux traductions se trouvaient aussi les *Mémoires de Cécile*, roman dont La Place n'était pas l'auteur<sup>1</sup>, un volume de contes qui avaient vu le jour dans le *Mercure de France*<sup>2</sup>, et un roman de son cru<sup>3</sup>, qui avait également paru dans le *Mercure*<sup>4</sup>.



Après avoir traduit tant de romans anglais, La Place, la tête farcie de belles inconnues aux prises avec le danger, en fit trois de son chef, qui sont tous pétris du même limon.

Toutes ses héroïnes sont brunes, vives, et prêtes à sacrifier leur bonheur à celui d'autrui; après de dures épreuves, elles se marient toutes le mieux du monde avec

1. Par Eléonore Guichard, une amie de La Place. Il raconte dans les *Pièces intéressantes* (t. V, p. 135-143), et dans la préface du livre (édition de 1788) comment, en mourant, elle lui avait laissé le soin de corriger et de publier son roman sous le couvert de l'anonymat.

2. Dont il fut rédacteur entre 1760 et 1768. Voir chapitre VII.

3. *Mémoires et Lettres de Mademoiselle de Gondreville et du Vicomte de Saint-Fargeol*.

4. Dans cinq numéros à partir de mars 1760.

l'amant de leur choix. Dans le premier, *La Laideur aimable et les dangers de la beaulé*<sup>1</sup>, la jeune fille ne cherche pas ses parents, il est vrai. Néanmoins une différence de fortune et d'autres obstacles la séparent de son amant. Elle est sur le point d'épouser le père de celui-ci quand le vieux comte, pénétré de ses vertus, la cède à son fils le jour fixé pour son mariage. Ce dénouement flattait tant l'esprit de l'auteur qu'il le répéta dans son second roman, les *Mémoires et Lettres de Mademoiselle de Gondreville et du Comte de Saint-Fargeol*, qui fut enrichi, par surcroît, du thème usé des mystères de naissance.

Son dernier effort comme romancier original : les *Désordres de l'Amour ou les Etourderies du Chevalier des Brières*<sup>2</sup>, fut plus ambitieux. Il commença par une préface alléchante en forme de lettre adressée par le Chevalier à sa femme :

« Que diront ces symétriques auteurs de romans, qui veulent faire de leurs prétendus héros des êtres de raison ridiculement susceptibles de sentiments divins et de sensations humaines? Pourra-t-on me pardonner la faiblesse que j'ai eue de répondre à la passion d'une fille galante? l'accident qui m'a rendu le meurtrier de l'auteur de mes jours? le point d'honneur qui m'a forcé d'arracher la vie à mon bienfaiteur? Ce que je fis autrefois pour ton père en France ne semblera-t-il pas un incident fabuleux? Ce qu'il vient de faire pour moi en Angleterre ne paraîtra-t-il pas un dénouement théâtral? »

Et ceci, peut-être pour répondre aux critiques qui lui faisaient grief de son mauvais style :

« Attends-toi aussi, ma chère amie, à voir ton maître de

1. 1752.

2. 1768.

Langue attaqué sur le style; on ne me fera pas grâce de n'avoir pas pris celui de la mode... tu ris de cette épithète; mais sois assurée que tout est mode en France, jusqu'aux ouvrages de littérature, aux systèmes de philosophie, aux remèdes de médecine, et aux points de doctrine. Le style d'aprésent (*sic*) se reconnaît aux phrases coupées, aux sentences entassées, aux fréquentes antithèses : d'après cela, on ne pourra me pardonner d'avoir employé les relatifs et les phrases incidentes pour l'intelligence et la clarté du discours... »

Puis, toujours sous le couvert de son héros, voici un jugement sur l'instruction du temps :

« Je sentis à ses propres réponses, qu'elle s'efforçait de faire en français, combien elle avait besoin d'apprendre cette langue par principes. Et j'avoue que je fus obligé de les étudier moi-même, pour les lui expliquer; car je ne puis m'empêcher de le dire ici à la honte de notre nation, nous tirons vanité d'enseigner les langues mortes à la jeunesse, et nous ne rougissons pas de lui laisser ignorer sa langue naturelle. Il en résulte qu'après avoir fait ce qu'on appelle des études, ne connaissant ni les constructions, ni les synonymes, ni les épithètes, ne sachant, d'ailleurs, ni la prosodie, ni l'orthographe, ni la ponctuation de notre langue, nous en faisons un jargon ridicule à la Cour, et un idiome misérable à la ville. Comme j'appliquais toujours les exemples aux règles pour les rendre plus sensibles, je fis lire tous les jours à Miss Henriette quelque chose de nos ouvrages les plus purement écrits, et j'augmentai sa bibliothèque de la belle traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus*, du *Télémaque*, de la *Princesse de Clèves*, et enfin, des *Lettres Persanes*, pour lesquelles mon goût particulier l'emporta, peut-être indiscrètement, sur d'autres considérations ».

Notre auteur ne borna pas son ambition à ces discussions grammaticales. Il avait voulu faire de son roman, selon le sous-titre, des *Mémoires secrets contenant des Anecdotes historiques sur les glorieuses campagnes de Louis XIV et de Louis XV*. Mais les anecdotes

historiques se résument en quelques paragraphes comme celui-ci :

« Je franchis les bornes prescrites à un auteur de mémoires particuliers, pour rapporter ici les glorieuses entreprises du Roi et les efforts incroyables de la valeur française en faveur de l'électeur de Bavière, notre allié : je me rappelle avec satisfaction les vaillants exploits qui suivirent l'entrée du Roi de Prusse dans la Silésie : la fameuse embassy du Maréchal de Belle-Isle à la Diète générale de Francfort : » etc., etc.

En fait d'esquisses géographiques, dont il se piquait aussi, il ne donne qu'une courte, mais enthousiaste description d'Amsterdam, qui fait croire que peut-être l'auteur a connu cette ville, et une phrase sur Londres qu'il n'avait jamais vu.

Tout ceci est bien peu pour illustrer une époque, selon la prétention de l'auteur. Des allusions assez maigres au bal de l'Opéra, au spectacle<sup>1</sup>, au jeu, sont tout ce qu'il donne sur ce point. Quant à ses personnages, ce sont invariablement des automates pourvus des qualités dont doivent être parés les héros de romans ; dès que l'auteur les a présentés tels, il se laisse aller au récit des aventures chères à son imagination, sans autre souci.

Grimm comprit dans le même dédain tous les romans de La Place, traductions et œuvres propres, appuyant sa critique sur le style diffus et négligé de l'auteur. Le

1. « Quoique j'aimasse beaucoup les spectacles, et surtout la Comédie Française, je fus longtemps sans oser m'y présenter, par une puérile honte. On m'y avait vu souvent briller sur le Théâtre, où les gens à prétention se plaçaient alors ; et je me trouvais réduit à me confondre dans le Parterre avec la simple Bourgeoisie ; mon amour-propre en souffrit : cependant mon goût l'emporta, et j'en pris, insensiblement, l'habitude. » p. 85.

public fut plus pénétrant. Imités ou originaux, les romans de La Place avaient tous la même donnée et étaient tous écrits dans le même style. Mais tandis que ses propres élucubrations n'eurent qu'une seule édition, ses romans anglais, qui le méritaient par leur vérité historique ou psychologique, en eurent plusieurs.

---

## CHAPITRE V

### Tom Jones

---

C'est par sa traduction du grand roman de Fielding, plus que par toutes les autres productions de ses cinquante-cinq années d'activité littéraire, que La Place tient un rang parmi les gens de lettres du xviii<sup>e</sup> siècle. Son Shakespeare fut un ouvrage de précurseur, dont le rôle fut fini quand parut la version de Letourneur; mais son *Tom Jones* demeura sans rival pendant un demi-siècle, et a connu un succès très honorable, — et mérité, par certain côté — malgré le jugement sévère d'un grand critique moderne :

Comment eut-on reconnu sous l'informe version de La Place — demande Joseph Texte — le roman dont Stendhal a dit qu'il était aux autres ce que l'*Iliade* est aux poèmes épiques? A moins d'y avoir regardé de près, on ne saurait croire à quel point le traducteur de *Tom Jones* a trahi son auteur<sup>1</sup>.

Mais, si l'on se rappelle les traductions antérieures du siècle, et notamment celles de notre auteur, on s'attend bien à la trahison dont parle Texte. Les journaux, les critiques, avaient tous loué La Place précisément

1. Joseph Texte, *op. cit.*

parce qu'il avait arrangé Shakespeare et Mrs Behn; pourquoi aurait-il changé sa méthode? Ses contemporains ne brûlaient pas du désir de connaître intégralement les ouvrages anglais dits d'agrément; ils trouvaient leur plaisir dans le familier et non dans l'exotique; ils préféraient donc les « belles infidèles » de l'Abbé Prévost, et le « Young français » qu'ils allaient devoir à Letourneur, à une traduction littérale<sup>1</sup>. Ces derniers auteurs, tout comme LaPlace, furent guidés, dans leurs théories, par le succès de leurs prédécesseurs et par les commentaires de la presse favorables à chaque nouvelle imitation. Ils avaient pleinement conscience de ce qu'ils faisaient; ils se justifiaient, avec confiance, dans leurs préfaces. La Place l'avait déjà fait, en tâtonnant, dans celles du *Théâtre Anglais* et d'*Oronoko*; rendu hardi par l'approbation, il précisa sa position dans la lettre suivante à Fielding, qui sert de préface à son livre :

Je ne vous ai jamais vu, Monsieur, mais je vous aime; je ne vous connais point, mais je vous admire : quels titres plus propres à se concilier la bienveillance de l'auteur de *Joseph Andrews* et de *l'Enfant trouvé*<sup>2</sup>? Cette dernière production de votre plume m'a séduit au point qu'il ne m'a pas été possible de résister à la tentation de la traduire dans ma langue naturelle : je ne me trouvais satisfait qu'à demi, si je ne partageais pas avec mes compatriotes le plaisir que je tenais de vous, et s'ils n'applaudissaient point avec moi à la gloire du digne Auteur d'une histoire aussi agréable, et aussi utile à l'humanité que l'est celle de *Tom Jones*. J'espère vous l'envoyer

1. Cf. l'Abbé de Laporte : *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût* 1777, t. IV, p. 84.

Sur le rôle des premiers traducteurs, voir l'article de M. Paul Hazard : « L'invasion des littératures du Nord en Italie », dans la *Revue de littérature comparée*, 1921, n° 1.

2. *Histoire de Tom Jones ou l'Enfant trouvé*.

bientôt assez passablement imprimée, en quatre volumes, et enrichie d'estampes d'après les dessins de M. *Gravelot*.

Que je serai content, si le respectable père de l'amante de *Jones* daigne ne pas méconnaître une fille chérie, sous un habillement français ! Ne craignez point, Monsieur, elle est toujours la même : c'est toujours cette même *Sophie*, digne objet de votre complaisance et de votre tendresse.

Mais vos plus aimables Anglaises, dont l'intention n'est pas de traverser la France comme des météores, celles en un mot qui ont dessein d'habiter quelque temps parmi nous, ne prennent-elles pas l'ajustement français ? ne joignent-elles pas à leurs charmes naturels toutes les grâces et les ornements à la mode, d'une nation à qui chacune d'elles (quoi qu'elles en disent) est secrètement flattée de plaire par toute sorte d'endroits ? D'après cette réflexion, si M. *Fielding*, ai-je dit, avoit écrit pour les François, il eût probablement supprimé un grand nombre de passages très excellents en eux-mêmes, mais qui leur paraîtraient déplacés. Une fois échauffés par l'intérêt résultant d'une intrigue pathétique et adroitement tissée, ils supportent impatiemment toute espèce de digressions, de dissertations, ou de traités de morale, et regardent ces ornements, quelque beaux qu'ils soient, comme autant d'obstacles au plaisir dont ils se sont empressés de jouir. J'ai fait ce que l'Auteur eût fait lui-même.

Telle est, Monsieur, toute mon apologie, pour avoir osé, non pas changer, mais accommoder quelques parties de votre ouvrage au goût d'un peuple aux yeux duquel un choix des pièces dramatiques anglaises, et la tragédie de *Venise sauvée*, ajustée à notre théâtre, ont eu le bonheur de plaire.

La crainte qui me reste, si vous daignez m'excuser, naît du peu de temps que j'ai pu employer à un pareil ouvrage. Il m'était absolument inconnu avant le 13 juin dernier ; et le bruit se répandit déjà que les libraires de Hollande, toujours attentifs à leurs intérêts, en faisaient faire une traduction précipitée. L'ouvrage de M. *Fielding* m'avait rendu trop l'ami de l'Auteur : cette nouvelle m'alarma. Je pris la plume, avec une ferme résolution de ne la quitter qu'après avoir mis mon entreprise à fin. Je souhaite bien plus que je ne l'espère, de voir mes efforts dignes de votre approbation. Je n'en serai pourtant pas

moins, avec le sentiment d'estime et de respect, les plus sincères, etc.

DE LA PLACE.

P. S. — Pardonnez, de grâce, au style d'un Français, qui depuis son enfance n'écrivit jamais dans votre langue. Ce n'est point ma plume, c'est mon cœur qui vous parle<sup>1</sup>.

L'histoire ne dit pas si Fielding répondit à cette lettre, ni avec quel sentiment il chercha à reconnaître sa Sophie, « toujours la même », sous son habillement français. Son amour-propre d'auteur aurait préféré sans doute que Sophie, et Western, et leurs immortels compagnons, restassent chez eux au lieu de se travestir à l'étranger.

Toutefois, il y a un élément capital du roman que La Place a fidèlement rendu, ou presque : c'est l'intrigue. Dans tout ce qu'il traduisait, pièce ou roman, c'était toujours sa principale préoccupation, et cette fois il n'avait pas tort. Shakespeare n'inventait pas ses intrigues; comme Molière il prenait son butin où il le trouvait; mais Fielding est un des grands esprits inventifs de tous les temps. Coleridge va jusqu'à dire que les trois plus puissantes intrigues de la littérature mondiale, sont l'*Œdipe* de Sophocle, l'*Alchimiste* de Ben Jonson, et le *Tom Jones*.

Ce dernier roman raconte l'histoire d'un enfant trou-

1. Cf. la traduction suivante de La Place, t. II, livre X, ch. 2, p. 160 (éd. de 1750) :

« Après avoir en vain prié Partridge de reprendre sa place, la dame ôta ses gants et laissa voir des mains dont la blancheur et la beauté éblouirent la compagnie.

(Note de La Place) L'original dit, ... *deux mains qui renfermaient en elles toutes les propriétés de la neige, excepté celle de se fondre au feu.* — Faudrait-il parler ainsi pour éviter le reproche de trop franciser les traductions anglaises? »

vé, qui grandit sans connaître sa vraie naissance. Il l'apprend d'une façon dramatique vers l'âge de vingt et un ans, ce qui lui permet de s'unir à la belle héritière qu'il aime. Ainsi exposé, il semble que ce soit un sujet de roman aussi banal que tous ceux que nous avons vus jusqu'ici. Mais attendons ; le nombre de situations possibles étant limité, il faut juger de l'originalité d'un auteur, non d'après la donnée, mais d'après la conduite de son ouvrage.

Celle de Fielding est des plus compliquées, mais des plus sûres ; à partir du moment où il présente son héros, un nouveau-né trouvé dans le lit du bon seigneur Allworthy, il excite un intérêt qui va toujours croissant. Quels sont les parents de cet enfant ? On découvre bientôt sa mère, Jenny Jones, une ancienne camériste de Miss Bridget Allworthy, sœur du seigneur. Jenny avoue sa faute avec les signes du plus vif repentir, mais elle refuse de divulguer le nom du père. Les témoignages s'accumulent contre le maître d'école du village ; Allworthy se laisse convaincre, mais Fielding garde un doute, et La Place avec lui, bien que toute l'importance de ce fait n'apparaisse pas sur le moment.

Après ce début, La Place raccourcit un peu. Il ne donne pas tous les détails de l'enfance de Tom, élevé sur un pied d'égalité avec le fils de Miss Bridget, devenue madame Blifil, ni de ses déboires avec ses pédagogues, le ministre Thwackum et le philosophe Square, ni de ses amitiés enfantines avec Sophie Western, fille de leur voisin.

Mais quand Sophie grandit et s'éprend de Tom,

notre traducteur ne veut rien omettre de ce qui touche à l'histoire de leurs amours. Le cheval de Sophie s'emballe-t-il et la jeune fille est-elle sauvée de la mort par Tom, qui se tire de l'aventure avec un bras cassé ? C'est là une aventure que La Place raconte avec plaisir. Il est charmé par les données traditionnelles du roman — la différence de rang et de fortune qui sépare les deux amants, et la volonté qu'a le père de marier sa fille avec l'héritier d'Allworthy, malgré la répugnance de Sophie pour Blifil. Le traducteur est moins à son aise devant le dernier obstacle qui sépare les amants ; la liaison de Tom avec Molly Seagrim, la fille du garde-chasse. Les bienséances chez Fielding sont souvent blessées à ce sujet ; La Place en donne toujours assez pour que chaque chaînon de l'intrigue soit présent dans sa traduction.

Il suit son conducteur, mais d'un pas traînant, à travers les événements qui mènent à l'expulsion de Tom par son protecteur. Fielding emploie beaucoup de finesse pour montrer comment l'hypocrite Blifil arrive à ruiner Tom dans l'esprit de M. Allworthy, en représentant sous un mauvais jour calculé toutes les actions du jeune étourdi ; La Place encore ici fait quelques omissions, mais l'intrigue continue de n'en pas trop souffrir.

Cette intrigue devient de plus en plus compliquée, et c'est un mérite chez un traducteur libre de la suivre de si près. S'il se dégage chez La Place une impression de confusion devant la rapidité des événements à Upton, elle se dégage de même du texte de Fielding. Malgré

l'habileté avec laquelle il mène dans la même auberge Tom, qui se dirige vers la mer; Sophie, échappée de chez elle pour éviter un mariage précipité avec l'odieux Bli-fil; Squire Western, à la poursuite de sa fille; et d'autres personnages encore, dont l'intrigue ne saurait se passer, on n'admire que rétrospectivement l'ingéniosité avec laquelle il évite les rencontres entre tous ces personnages, mais découvre à tous Tom couché avec une femme dont il a sauvé la vie.

Le héros enfin sorti d'Upton, la tâche du traducteur est plus facile. S'il passe par dessus quelques aventures arrivées à Tom pendant son voyage à Londres à la recherche de Sophie, répétons-le, l'intrigue n'a rien à y perdre. Et le héros une fois à Londres, livré à toutes les dissipations de la capitale, La Place est de nouveau à l'aise. Il traduit intégralement les aventures de Tom, entretenu par une femme galante à Londres, perdu dans l'estime de Sophie aussi bien que dans celle de M. Allworthy, emprisonné pour duel, et en danger grave de périr avec ignominie sur le gibet.

Son héros engagé dans une impasse où ses propres égarements, la malice de ses ennemis, et le hasard ont tout ensemble contribué à le mettre, Fielding intervient pour demander comment Tom peut s'en tirer, et pour promettre que s'il ne peut le faire par des moyens naturels, lui, l'auteur, le laissera payer son forfait à Tyburn plutôt que d'abuser de la bonne foi des lecteurs. La Place, qui suit son auteur pas à pas, ne peut s'empêcher d'intervenir pour son propre compte, et d'ajouter entre parenthèses : « Cela paraîtra pourtant un

peu anglais<sup>1</sup> ». Nul doute que si Tom n'avait pu sortir seul de ce mauvais pas, La Place l'aurait sauvé au moyen du romanesque, comme il l'avait fait pour Oronoko. Heureusement La Place n'a qu'à suivre l'invention de Fielding lui-même, qui forme une suite d'événements si étroitement liés les uns aux autres que tout semble une merveille de naturel. L'intrigue est comme un nœud qu'un profane ne peut défaire; l'auteur lui donne un tour de main savant, et il se délie. Le lecteur de La Place, aussi bien que celui de son modèle, est ravi de cet enchaînement habile. Un autre que Fielding aurait pu faire rentrer Tom dans les bonnes grâces de M. Allworthy et de Sophie; quel autre eût pu amener avec tant d'art la confession de Jenny Jones, pour découvrir en Tom le fils naturel de Miss Bridget?

Rien ne fait mieux sentir tout l'art de Fielding que le sort dévolu à ses personnages de second plan. Ceux qui ont suivi avec sympathie la carrière du héros en sont récompensés, comme de juste, par Tom ou par M. Allworthy. Les méchants ne sont par réduits à la misère, mais ont le sort que leurs caractères et leurs situations promettaient. La foule des personnages fortuitement rencontrés le long du roman reste dans l'oubli où elle est tombée pour nous.

Par malheur, La Place, qui a suivi l'intrigue de son auteur depuis le début jusqu'à la fin, s'avise d'ajouter un paragraphe final de sa façon. Anticipant sur la

1. Fielding, t. IV, livre XVII, ch. 1, p. 215 (Ed. Paris, Pissot, 1780) La Place, t. IV, livre XVII, ch. 1, p. 99 (Ed. de 1750).

manière de Dickens, il veut réunir tous les personnages pour les rendre heureux. Il nous rappelle à la fin :

le Lieutenant, si bon ami de Jones, et sous lequel nous avons vu notre héros faire son apprentissage militaire. Cet honnête homme, après avoir fait des prodiges de valeur à la bataille de Colowden (*sic*), où presque tous ses officiers supérieurs ont été tués, a enfin obtenu la majorité de son régiment, et s'est vu en même temps enrichi par la dépouille d'un lord écossais, qui, ayant été blessé à mort, avait été secouru soigneusement par ce généreux officier, jusqu'à son dernier soupir. Pour comble de bonheur, il se trouve être frère de M<sup>me</sup> Miller, qu'il n'avait pas vue depuis l'enfance, étant entré jeune au service. Le hasard les a fait rencontrer depuis peu avec M. Jones, chez cette bonne femme; et le brave major, maintenant veuf et sans enfant, en assurant sa succession à l'épouse de M. Nightingale, et à la petite Betsy, vient de combler de joie la pauvre M<sup>me</sup> Miller.

Après l'imperturbable logique des événements chez Fielding, ce paragraphe paraît du pire romanesque. Autant on aime la conduite sûre et savante du roman par l'auteur, autant on ressent de malaise devant cette addition inopportune.

C'est presque la seule occasion, heureusement, où La Place se permet d'allonger le texte de son auteur. Si de temps en temps, on trouve une phrase dont lui seul est responsable, c'est qu'il a la passion de mettre les points sur les i, et qu'à son avis Fielding quelquefois néglige de le faire. Par exemple, le texte anglais porte que :

Milady Bellaston, en entrant dans la chambre, s'était assise sur le lit<sup>1</sup>.

1. Fielding, tome IV, livre XV, ch. 7, p. 110.

Dans La Place on lit :

Milady Bellaston, en entrant dans la chambre (faute peut-être d'avoir trouvé un fauteuil sous sa main) s'était assise sur le lit<sup>1</sup>.

Les suppressions faites par La Place sont bien plus nombreuses que les additions. Elles sont de nature à ne pas porter préjudice à l'intrigue, mais les autres richesses du roman en souffrent.

Le premier élément rejeté par lui est la partie qui n'a rien à voir avec l'action, à commencer par tous les chapitres en hors-d'œuvre, qui ouvrent chacun des dix-huit livres de l'ouvrage de Fielding : l'auteur s'y entretient avec le lecteur sur tout sujet qui lui vient à l'esprit. On perd avec ces chapitres beaucoup du Fielding philosophe et essayiste, mais comme bien des personnes, Voltaire entre autres, trouvaient le roman déjà trop long<sup>2</sup>, on comprend la position de La Place. Il l'avait adoptée d'ailleurs, de parti pris, comme il l'explique dans sa préface. Viennent ensuite toutes les homélies du bon M. Allworthy, et les disputes sur la théologie et la morale entre Thwackum et Square, qui sont brièvement résumées : en cela, nous ne pouvons pas donner tort au traducteur.

La Place ne s'intéresse pas aux descriptions de la nature. A vrai dire, il n'y en a que deux ou trois dans Fielding; le livre palpite de la vie campagnarde, mais le moment n'était pas encore venu pour les romanciers

1. La Place, tome III, livre XV, ch. 6, p. 231.

2. Cf. Pierre Clément de Genève : *Les cinq années littéraires*, 1748-1752, Lettre L. (Berlin, 1755, t. I, p. 286-290).

de s'extasier sur les paysages. Cela était encore plus vrai en France à l'époque, et La Place ne fut pas précurseur de Rousseau. Pour sa traduction il allège le peu qu'on trouve dans Fielding — la description du château d'Allworthy, qu'il raccourcit, et cette phrase qu'il omet tout à fait :

C'est un endroit où le voyageur ne voit rien qu'un seul arbre dans un espace de seize milles, à moins que les nuages, par compassion pour nos esprits fatigués, n'ouvrent avec bonté à notre vue leurs demeures diaprées.

Il ne faut pas nous attendre, non plus, à voir pleinement traduites les descriptions des combats et des conversations des gens de bas étage. Quand Molly Seagrim paraît à l'église dans une robe de soie que Sophie lui a envoyée, et soulève ainsi la jalousie de toute la paroisse; quand après l'office elle doit livrer une bataille homérique dans la cour de l'église, La Place passe rapidement sur ces incidents. Il fait de même pour la scène qui se passe ensuite chez les Seagrims, où Black George se voit forcé d'apaiser les clameurs de sa femme et de ses filles en leur donnant quelques bons coups de bâton.

Il en va de même pour la bataille à coups de poings qui se déroule entre Tom et Thwackum, et entre Tom et l'hôte de l'auberge à Upton. La Place estime, avec raison, que ces coups et ces querelles ne plairont pas à ses lecteurs, et n'en donne que ce qu'il faut pour pouvoir suivre le fil de l'intrigue. C'est une autre affaire quand il s'agit de la querelle entre Tom et l'officier à propos de l'honneur de Sophie. Puisque c'est une

affaire d'honneur entre gentilshommes, elle a droit d'entrer dans la littérature française, et La Place en donne tous les détails.

Ce n'est pas seulement la vulgarité des coups de poing qui gêne le traducteur; de tels épisodes ne se passent pas silencieusement, et les propos savoureux du peuple, jaillis d'une forte sève de réalisme, sont souvent scabreux. Ainsi les querelles du ménage Partridge finissent par la mise en jugement du mari devant M. Allworthy. La femme, jalouse et vindicative, se monte de plus en plus, et finit par déclarer qu'elle a trouvé son mari au lit avec Jenny Jones. La scène est gaillarde, et les allusions de Mrs Partridge sont de moins en moins ménagées. On comprend que La Place, qui pour son propre compte, dut fort les goûter<sup>1</sup>, n'osât les offrir au grand public qui, au moins dans la bonne littérature, exigeait l'observance du bon goût.

Pour les mêmes raisons, nous perdons cette peinture vive et joyeuse de toute une classe de la société anglaise — les hôtes des auberges, les postillons, les servants — toute cette classe qui vivait en allant au-devant des riches, sans dépendre d'eux en humbles serviteurs, mais en gens qui faisaient leurs affaires. Chez La Place, les aubergistes n'ont plus aucune individualité, et Honour, la femme de chambre de Sophie, impayable de dévouement à gages et d'impertinence, devient une soubrette traditionnelle. Si La Place s'inquiète des mœurs anglaises en tant qu'on prend le

1. Voir ses *Amusements, gaietés et frivolités d'un bon Picard*, 1783.

thé et potine autour du feu, s'il rédige des notes pour expliquer à ses lecteurs français ce que veut dire *Bridewell*<sup>1</sup>, et *Newgate*<sup>2</sup>, *Bedlam*<sup>3</sup>, et *Billingsgate*<sup>4</sup>, il ne fait pas connaître la vie du vulgaire, car il sait bien que le public français d'alors ne s'y intéresse point.

La perte est énorme, surtout quand il s'agit de la peinture de squire Western, rubicond et fieffé, jovial, mais arrogant et coléreux, brutal, mais sans rancune, grossier d'esprit et de manières, passionné pour la chasse et sa bouteille, estimant un gentilhomme campagnard, propriétaire de grandes terres, au-dessus de tous les lords, et comptant pour « étrangers » les gens qui n'habitent pas la même province<sup>5</sup>.

Voici la scène où le squire, ayant enfermé Sophie à clef dans sa chambre, ouvre sa porte pour la rassurer de la peur qu'elle a en entendant du fracas dans la chambre voisine. Elle le prie de l'écouter; il répond avec une tendresse exquise, dont nous ne retrouvons que l'écho dans *La Place*, trop habitué à glisser sur les propos du squire. Sophie saisit ce moment propice pour prier son père de lui épargner les assiduités de Bli-fil, qu'elle déteste, qu'elle ne pourra jamais épouser. La tendresse du père se change tout de suite en une colère brutale :

1. *La Place*, tome I, livre I, ch. 2, p. 8.

2. *La Place*, tome III, livre XV, ch. 3, p. 198.

3. *La Place*, tome II, livre XI, ch. 3, p. 228.

4. *La Place*, tome IV, livre XVIII, ch. 1, p. 186.

5. Squire Western : « It is true indeed there be larger estates in the kingdom, but not in this county, and had rather bate something than marry my daughter among strangers and foreigners. »

(Fielding, t. II, livre VI, ch. 2. p. 12).

— Lookee, Sophy, cries he, that's neither here nor there. I am determined upon this match, and ha him you shall, d-n me, if shat unt. D-n me if shat unt, though dost hang thyself the next morning. » At repeating which words he clenched his fist, knit his brows, bit his lips, and thundered so loud, that the poor, afflicted, terrified Sophia sunk trembling into her chair; and had not a flood of tears immediately come to her relief, perhaps worse had followed.

Western beheld the deplorable condition of his daughter with no more contrition or remorse, than the turnkey of Newgate feels at viewing the agonies of a tender wife, when taking her last farewell of her condemned husband...

In this condition he left his poor Sophia, and departing with a very vulgar observation on the effect of tears, he locked the room, and returned to the parson<sup>1</sup>...

La Place conserve le caractère du père autoritaire, mais le dénature en le déparant de sa brutalité grossière et insouciance :

— Tout cela peut être, cria Western en se levant, mais je veux, et je prétends être obéi, et tu l'épouserás, dusses-tu périr le lendemain. » Ces mots, accompagnés d'un dictionnaire entier de serments, d'injures, et d'imprécations, épouvantèrent tellement Sophie, qu'elle tomba presque sans sentiment, dans un fauteuil.

Western, craignant d'être attendri par ce spectacle, se hâta de sortir de la chambre, dont il emporta la clef, et revint trouver son ministre<sup>2</sup>.

Il y a d'autres endroits où le langage de Western est beaucoup plus difficile à traduire que dans le passage ci-dessus. Par exemple, le squire, qui n'a plus aucun grief contre Jones du moment qu'il est reconnu comme

1. Fielding, t. IV, livre XVI, ch. 2, p. 159.

2. La Place, t. IV, livre XVI ch. 1, p. 16.

l'héritier d'Allworthy, veut se réconcilier avec lui, ce que Tom accepte de grand cœur :

— A't, says Western, then gee me thy fist; a't as hearty an honest cock as any in the kingdom<sup>1</sup>.

La Place croit rendre cela en donnant :

Tu es, en vérité, ajouta-t-il (en lui serrant la main et en la lui secouant de toutes ses forces) l'un des meilleurs et des plus honnêtes mâles du Royaume<sup>2</sup>.

Dans ces deux passages La Place cherche à mettre Western en scène sans lui couper la parole; la plupart du temps il ne le laisse pas parler. Nous perdons ainsi l'humour des scènes entre le squire et sa sœur, laquelle, avec toute son éducation à la Cour et son instruction, est un autre lui-même. Tous deux sont en train de causer amicalement ensemble, quand toujours leurs caractères violents se heurtent; il y a des brouilles et des raccommodements, et tout cela arrive le plus naturellement du monde; c'est infiniment amusant.

La vérité, c'est que Western est trop Anglais pour être compris ou par La Place ou par son public. Les traducteurs qui ont cherché depuis à le faire passer en France, tout en voulant être littéraux, n'ont pas su lui donner son accent du terroir. Western, comme Henri VIII, est un Anglais-type. Evidemment, tous les squires ne lui ressemblent pas, non plus que tous les rois d'Angleterre à Henri VIII; Allworthy est dessiné à côté de lui pour le prouver. On le reconnaît pour-

1. Fielding, t. IV, livre XVIII, ch. 9, p. 354.

2. La Place, t. IV, livre XVIII, ch. 9, p. 291.

tant comme pris sur le vif, et il n'y a pas à douter de la dette des historiens envers Fielding pour la connaissance de la vie sociale d'Angleterre au dix-huitième siècle. Western et le pasteur Supple ont sûrement servi de modèles pour la peinture des squires, buveurs intrépides, et des ministres de leurs paroisses, sans influence et obséquieux<sup>1</sup>.

Si La Place n'apprécie pas la couleur locale du roman, en revanche il s'enthousiasme pour l'histoire amoureuse de Tom et de Sophie, et traduit fidèlement tout ce qui s'y rapporte. Il n'y a rien d'exotique non plus dans la description de la vie mondaine et dissipée de Londres, et, comme nous l'avons déjà noté, la dernière partie de *Tom Jones* passe la Manche presque intégralement.

M. Allworthy, l'honnête homme qui se trouve à son aise dans la bonne société de tous les pays, ne perd rien d'essentiel dans La Place; Tom non plus, car un jeune homme imprudent et léger, mais au fond franc et généreux, n'est pas un type exclusivement national.

Sophie souffre davantage. C'est que La Place a été séduit par son charme, et a tenté de renchérir sur son modèle. Pour commencer, il remplace la description de la personne de Sophie chez Fielding par la sienne propre. Il dit « que Sophie était belle, et qui plus est, aimable », et qu'on trouvera son portrait dans celui d'une Princesse de vieux roman, dans *Cyrus* ou dans *Clélie*. Ce

1. Cf. l'expression anglaise « a fox-hunting parson ».

détail, qui a soulevé l'indignation de La Harpe, est moins important que d'autres comme celui-ci :

Sophie, dit Fielding, avec toute l'innocence et la modestie possible, était d'humeur vive et enjouée<sup>1</sup>.

La Place traduit :

Sophie, avec toute l'innocence et la modestie possible, avait le cœur tendre et les passions vives<sup>2</sup>.

La même différence de ton se manifeste quand Fielding nous montre Sophie caressant l'idée de se sacrifier en épousant Blifil. Il nous dit :

Sophie était charmée par la contemplation d'une action aussi héroïque, et commençait à se complimenter prématurément, quand l'amour, qui s'était caché dans son manchon, se montra subitement, en chassant tout devant lui. En vérité (car nous dédaignons de tromper notre lecteur, ou de justifier le caractère de notre héroïne, en mettant ses actions sur le compte d'une impulsion surnaturelle), le souvenir de son cher Jones, et l'espoir d'un avenir, tout lointain qu'il pût être, où il aurait une part toute spéciale, détruiraient immédiatement tout ce que l'amour filial, la piété, et la fierté avaient conjointement cherché à établir<sup>3</sup>.

La Place efface ce qu'il y a de gracieux chez la jeune fille pour donner le pas à la force amoureuse :

La reconnaissance et la tendresse filiale balancèrent pendant quelques instants l'amour dans son cœur. Mais le combat, quelque cruel, ne pouvait être ni long, ni douteux : deux souvenirs, quoique opposés, celui de l'odieux Blifil et de l'aimable Jones, en l'affermissant dans son premier dessein, étouffèrent bientôt ses remords<sup>4</sup>.

1. Fielding, t. I, livre IV, ch. 5 p. 207.

2. La Place, t. I, livre IV, ch. 2, p. 119.

3. Fielding, t. II, livre VII, ch. 9, p. 140.

4. La Place, t. I, livre VII, ch. 4, p. 289.

Oter à Sophie sa grâce, c'est vouloir rendre banale une héroïne vraiment shakespearienne.

La Place manque également de finesse dans le portrait de Miss Bridget. Fielding avait fait d'elle une fausse prude; La Place ne paraît pas avoir compris son ironie, et fait d'elle une prude tout court. Par exemple, M. Allworthy, le lendemain de sa découverte de l'enfant trouvé, dit à sa sœur qu'il a un cadeau pour elle.

Elle le remercia, imaginant, je suppose, que c'était une robe ou un bijou. Il lui faisait souvent de tels cadeaux; et elle, par complaisance pour lui, passait beaucoup de temps à se parer. Je dis par complaisance pour lui, parce qu'elle exprimait toujours le plus grand mépris pour la toilette et pour ces dames qui en faisaient leur étude<sup>1</sup>.

#### La Place fait un vrai contre-sens en traduisant :

La bonne demoiselle, croyant qu'il s'agissait de quelque habillement que son frère lui avait apporté de Londres, attendu qu'elle avait souvent reçu de lui de pareils présents (dont elle ne se paraît deux ou trois fois l'an que pour lui plaire) s'épuisait déjà en longs remerciements<sup>2</sup>.

Miss Bridget épouse le capitaine Blifil, et Fielding raconte que,

Huit mois après la célébration des noces, miss Bridget Allworthy, à la suite d'un saisissement, se trouva mère d'un beau garçon qui se portait très bien. L'enfant fut, en apparence, parfait; mais la sage-femme découvrit qu'il naquit un mois avant son terme<sup>3</sup>.

1. Fielding, t. I, livre I, ch. 4, p. 17.

2. La Place, t. I, livre I, ch. 3, p. 12.

3. Fielding, t. I, livre II, ch. 2, p. 75.

La Place, t. I, livre II, ch. 1, p. 50.

La dernière phrase n'est pas dans *La Place*; il a dû la trouver inutilement grivoise. En quoi il n'a pas flairé la préparation savante de Fielding pour le dénouement. Tel est son art que nous autres lecteurs, nous sommes aussi saisis que l'est M. Allworthy quand Jenny Jones lui dévoile le secret; mais le rappel des circonstances passées nous fait accepter, comme il l'accepte, l'indiscutable vraisemblance de cette histoire.

Trop souvent *La Place* ne sent pas l'humour de l'auteur anglais. L'esprit comique de Fielding est fait d'ironie et de gaieté fine et spirituelle aussi bien que d'un gros bon rire. Et même quand son traducteur veut le reproduire, il a la main lourde. Ainsi, il traduit une homélie adressée par l'auteur à ses jeunes lecteurs, mais il saute cette phrase humoristique qui lui donne une note si gracieuse : « Et ceci, dit Fielding, comme je ne pouvais persuader aucun de mes acteurs de le dire, j'étais obligé de le déclarer moi-même<sup>1</sup>. » Une autre fois il dénature la scène où le jeune Tom, ayant reçu une correction très vive de la part de Thwackum, exprime des sentiments de vengeance. M. Allworthy chercha à l'en faire revenir, et

... il arracha à Tom une expression de remords, en quoi le jeune homme ne fut pas trop sincère : car il médita réellement quelque retour pour les faveurs cuisantes qu'il avait reçues des mains du pédagogue. M. Allworthy réussit, cependant, à lui faire exprimer quelque regret de son ressentiment contre Thwackum<sup>2</sup>....

1. Fielding, t. I, livre, ch. 7, p. 169.; *La Place*, t. I, livre III, ch. 6, p. 99.

2. Fielding, t. I, livre III, ch. 8, p. 170.

Cette attitude de Tom est plus naturelle à la jeunesse que celle adoptée par La Place :

Tom, moins effrayé que pénétré du repentir d'avoir offensé son bienfaiteur, embrasse de nouveau ses genoux, en s'écriant :  
« Ah, Monsieur... »<sup>1</sup>

La franche humanité des personnages est souvent perdue dans la traduction, parce que La Place est trop soucieux de leur dignité, même dans les moindres traits. Fielding ose montrer Sophie arrivant à l'auberge si raide et si fatiguée d'une journée à cheval qu'en voulant descendre elle tombe, ses jupes en l'air. Les lecteurs de La Place ne la voient pas dans cet état. Ils ne voient pas non plus le héros à son désavantage en société.

Jones, depuis l'arrivée de Milady Bellaston, écrit Fielding, avait le cœur serré d'angoisse. Il restait balançant ses pieds, jouant avec ses doigts, et ayant l'air plus sot, si cela est possible, qu'un jeune squire niais quand il fait sa première entrée dans le monde<sup>2</sup>.

La Place se contente de dire :

Jones, depuis l'arrivée de Milady Bellaston, était redevenu statue<sup>3</sup>.

En toute justice, il faut dire que La Place ne traite pas uniformément son auteur avec ce sans-gêne. On ne peut se plaindre de ce passage :

Milady Bellaston fut enfin bien convaincue que Sophie occupait la première place dans le cœur de notre héros; et cependant, toute hautaine, toute amoureuse qu'était cette grande

1. La Place, t. I, livre III, ch. 7, p. 101.

2. Fielding, t. III, livre XIII, ch. 11 p. 319.

3. La Place, t. III, livre XIII, ch. 11, p. 99.

dame, il fallait bien se résoudre à n'en occuper que la seconde ; ou, pour s'exprimer suivant les lois, se contenter de l'usufruit d'un bien dont une autre avait la propriété<sup>1</sup>.

Le traducteur est même spirituel à l'occasion, à la manière de Fielding. Fellamar ayant envoyé son témoin à Western, le squire non seulement refuse de se battre, mais veut chasser le messenger avec ses outrages coutumiers. Celui-ci répond en le rouant de coups. Werstern, aussi étonné qu'indigné, pousse des hurlements, et explique :

For he hath fallen upon me with that stick there in his hand, when I wish I may be d-n'd if I gid un the least provocation<sup>2</sup>.

La Place :

Regarde ce bâton qu'il tient encore à la main ! Il m'assommait avec... tandis que je lui parlais poliment<sup>3</sup>.

Et il traduit tout à fait bien l'humour de la scène à la Comédie où Tom avait emmené Partridge pour lui faire voir Garrick jouant *Hamlet*<sup>4</sup>.

Nous lui trouvons quelquefois une pointe de malice. Dans une histoire intercalée, Fielding a fait une réflexion très verte sur les Français. La Place ne la traduit pas, mais il prend une revanche aimable en décrivant Western « jurant à l'anglaise », — Ou encore ceci : « La peur, traduit-il, a cela de commun avec Messieurs les commissaires : elle saisit avidement les moindres

1. La Place, t. III, livre XIV ch. 1, p. 122.

Cf. Fielding, t. IV, livre XIV, ch. 2, p. 14 : « ... or, to expresse it more properly in a legal phrase, was contented with the possession of that of which another woman possessed the reversion. »

2. Fielding, t. IV, livre XVI, ch. 2, p. 154.

3. La Place, t. IV, livre XVI ch. 1 p. 8.

4. La Place, t. IV, livre XVI, ch. 3, p. 41.

circonstances, et ne voit jamais l'évidence que d'un côté. » — et il ajoute en note : « *En Angleterre, bien entendu*<sup>1</sup> ».

Comme nous pouvons nous y attendre, il n'y a pas de remarques sur la religion. De même que dans le *Théâtre Anglais*, La Place pousse loin le scrupule, et traduit la phrase anodine que voici, « cette lettre offrait au pauvre Jones la même sorte de consolation que Job recevait autrefois de ses amis », par : « cette lettre affligea Jones<sup>2</sup> ».

Il est plus accueillant aux citations littéraires. Même il traduit « le diable » par le « noir héros de Milton<sup>3</sup> ». Ailleurs il explique volontiers les allusions à Shakespeare, à Congreve et à d'autres auteurs anglais. Il est moins exact quand il s'agit des anciens, ce qui surprend un peu, vu son éducation chez les Jésuites. Il est vrai qu'il traduit les allusions à la reine des Amazones et à Ovide; mais quand Tom boit à sa Lalage<sup>4</sup>, il ne semble pas le suivre. Il remplace même assez curieusement le nom de Sénèque par celui de Cicéron<sup>5</sup>; c'est du parti pris, car il l'avait déjà fait dans un autre roman<sup>6</sup>.

Si nous cherchons des fautes dues à son manque de compréhension de la langue, nous en trouverons

1. La Place, t. II, livre XI, ch. 6, p. 262.

2. Fielding t. IV, livre XIV, ch. 3 p. 15.

La Place, t. III, livre XIV, ch. 2 p. 125.

3. Fielding, t. IV, livre XVII, ch. 1, p. 213.

La Place, t. IV, livre XVII, ch. 1, p. 98.

4. Fielding, t. III, livre XII, ch. 10, p. 211.

5. Mrs Miller : « It was a sentiment worthy of Seneca or of a bishop. » Fielding, t. IV, L. XVIII, 9, p. 352.

Cf. « C'est une sentence digne d'un Cicéron ou d'un évêque. » La Place, t. IV, l. XVIII, 9 p. 288.

6. *David Simple*, S. Fielding, t. I, p. 103; La Place, t. I, p. 106.

des exemples; les expressions très idiomatiques le déroutent toujours<sup>1</sup>. Il fait une grande bévue en traduisant, « For as Jones had really that taste for humour which many affect... (Comme Jones avait vraiment ce goût de l'humour que beaucoup de gens prétendent avoir<sup>2</sup>), par : « (Comme Jones était de bonne humeur<sup>3</sup> », mais c'est un cas où il faut être indulgent; ce mot d'*humour* est un véritable pont-aux-ânes pour les étrangers. S'il montre plus de bonne volonté que de science ethnique en traduisant *Hottentot* par *Iroquois*<sup>4</sup>, il rend la malice de Fielding en traduisant *methodist* par *dévol* et *puritain*<sup>5</sup>.

Quand on compare le texte de La Place à celui de Fielding, on se récrie contre toutes les mutilations que celui-ci a subies, mais on reconnaît que si l'on perd beaucoup de la grâce, de l'humour, et de la philosophie qui sont dans l'original, on les entrevoit tout de même; les caractères sont pour la plupart de faibles imitations, la couleur locale est absente, mais l'intrigue absorbante est là; et, suprême épreuve — un lecteur anglais, ami de Fielding, s'il n'a pas l'œuvre de son au-

1. Par exemple : F. « She lives in reputation at the polite end of the town. » (Fielding, t. IV, livre XVIII, ch. 13, p. 387). La. « Elle vit en assez bonne odeur dans un quartier reculé de Londres. » (La Place, t. IV, livre XVIII, ch. 12, p. 330). et F. *four-score thousand pounds.*, F. t. IV, livre XV, ch. 3, p. 87. La. *quarante mille...* La. t. III livre XV, ch. 2, p. 201. Pour un contre-sens plus grave, cf. F. t. IV, l. XVIII ch. IV, p. 292 et La Place t. IV, l. XVIII, ch. IV, p. 196.

2. Fielding, t. IV, livre XVI, ch. 5, p. 177.

3. La Place, t. IV, livre XVI, ch. 4, p. 40.

4. « A gentleman whom she honored with the appellation of Hottentot. » (Fielding, t. III, livre XVI, ch. 8, p. 196).

« ... un grossier campagnard qu'elle honorait du titre d'Iroquois. » (La Place, t. IV, livre XVI, ch. 7, p. 71.)

5. Fielding, t. IV, livre XIII, ch. 9, p. 306;

La Place, t. III, livre XIII, ch. 9, p. 80.

Fielding, t. IV, livre XVIII, ch. 13, p. 380.

La Place, t. IV, livre XVIII, ch. 12, p. 330.

teur trop présente à l'esprit, peut la relire avec plaisir dans cette première version française.

La Place lui-même fut content de sa traduction. Il ne cessa jamais d'admirer Fielding, mais il était trop convaincu qu'il fallait l'arranger au goût du public français pour avoir des doutes sur l'excellence de sa version. Dans une nouvelle édition en 1767, « revue et corrigée », les seuls changements furent l'addition d'une vie de Fielding<sup>1</sup>, la correction des erreurs typographiques, et quelques petites différences de vocabulaire<sup>2</sup>. Son succès d'ailleurs le justifia. C'était en vain qu'on offrait à partir de 1797 des traductions plus vraies, plus complètes<sup>3</sup>. En dépit des critiques indignées, celle de La Place triompha. *Le Journal Littéraire*<sup>4</sup>, en rendant compte de la nouvelle traduction de Davaux, commençait ainsi :

Le roman de *Tom Jones* a fait une grande fortune en France par la traduction de La Place, qui retrancha avec soin et presque toujours avec goût beaucoup de détails et de réflexions qui n'auraient pas plu à la délicatesse et à la vivacité française...

1. D'après la Vie de Fielding par Arthur Murphy, dans l'édition anglaise de 1762.

2. Par exemple, dans l'édition de 1750, nous trouvons (t. I, livre VII, ch. 6, p. 297) : « L'hôte, comme on l'a vu, n'était pas dans de meilleures dispositions : Tom avait beau sonner, les domestiques étaient sourds. »

Dans l'édition de 1767 (t. I, livre VII, ch. 6, p. 311) cela devient : « L'hôte, comme on l'a vu, n'était pas de meilleure humeur : Tom avait beau sonner, etc. »

3. Davaux, an IV, Paris, 4 vol. in-8.

L. C. Chéron, 1804, Paris, 6 vol. in-12.

« E. T. » (Collection des meilleurs romans) — 1828, Paris, 6 vol. in-16.

La Bédoyère, 1833, Paris, 4 vol. in-8.

De Fauconpret, 1835, Paris, 2 vol. in-12.

Léon de Wailly, 1841, Paris, 2 vol. in-12.

Le *Tom Jones des Enfants*, 1812, 1 vol. in-12, paraît avoir été tiré de la traduction de La Place.

4. Du 11 mai, 1797.

Davaux, en donnant sa version, avoua que c'était La Place qui, le premier, fit connaître les romans anglais. « Si depuis ils ont eu tant de succès, c'est à sa plume qu'ils en doivent les commencements<sup>1</sup> ».

Moins honnête que Davaux, Chéron, qui vint après, s'appuyant sur le jugement de La Harpe, accusa La Place de tous les genres d'infidélités, notamment de mutiler son autour sous prétexte de goût :

Il savait médiocrement l'anglais, et a souvent eu le ridicule de vouloir substituer le peu d'esprit qu'il avait à l'esprit de Fielding.

Mais après avoir souligné de son mieux combien la version de La Place était « plate », et « dénaturée », il s'écria :

Qu'il est donc puissant par lui-même, l'intérêt qui règne en ce roman, puisque, malgré cette horrible mutilation, il a eu un succès aussi général, succès qui, je l'avoue, me fait un peu trembler pour ma traduction<sup>2</sup>.

« E. T. »<sup>3</sup>, qui fut le suivant à tenter une traduction, condamna la version de La Place, et aussi celles de Davaux et de Chéron. Puis les traducteurs devinrent plus modestes ou plus prudents, et dans leurs préfaces ne critiquèrent plus leurs devanciers. Quand, en 1847, dans la collection des *Mille et un romans*, on publia

1. Préface de la traduction de Davaux.

2. Préface de la traduction de Chéron.

3. « Editions Tournier » (dans Quérard).

*Tom Jones* en français pour la dernière fois, ce fut la version de La Place qu'on choisit<sup>1</sup>.

1. Editions du *Tom Jones* de La Place : 1750 — Cette première édition, soi-disant publiée à Londres, en réalité imprimée à Paris, valut une amende à son imprimeur, Jacques Rollin (Voir l'article d'A. Digeon, cité dans la bibliographie). 1750 ou 1751; — 1751 (3<sup>e</sup> éd.); — 1767 (4<sup>e</sup> éd. revue et corrigée); — 1777, chez Bauche; — 1782, dans le *Choix des meilleurs romans anglais*, Genève; — 1783, à Londres, en 5 vol. in-32\*; 1784, chez Didot; — 1784, dans la *Petite bibliothèque de campagne* Reims; — 1788, dans la *Collection de romans et contes de M. de La Place*; — 1801, chez Imbert; — 1823, chez Lebègue; — 1823, chez Parmentier; — 1823, chez Salmon; — 1832; — 1836; — 1837;

1847, dans la collection des *Mille et un romans*.

\* Cette édition ne porte pas le nom de l'auteur ni celui du traducteur, ni celui de l'imprimeur, mais le texte est de La Place. Nous l'avons eue entre les mains, sans la trouver citée dans les catalogues ou dans les bibliographies générales. Nous ne sommes donc pas sûre que cette liste soit complète.

---

## CHAPITRE VI

### La Place et le Théâtre

---

En 1742 la royauté littéraire de Voltaire n'était pas aussi assurée que dix ans plus tard, après son séjour à Berlin. Il dut néanmoins éprouver quelque surprise indignée quand il regut, de la part d'un inconnu présomptueux, des conseils pour le perfectionnement de *Mahomet*, sa dernière pièce. Car notre La Place, qui n'avait encore rien publié sauf les *Essais sur le Goût de la Tragédie*, s'avisa de donner des conseils au maître. Peut-être s'était-il enhardi au souvenir du bon accueil fait par celui-ci à l'*Epître* qu'il lui avait envoyée jadis<sup>1</sup>; peut-être, dans le bouillonnement d'esprit où est un auteur à ses débuts, quand il se croit capable de réaliser toutes ses ambitions, une telle démarche ne lui sembla-t-elle pas trop osée. Toujours primesautier, il ne put jamais se corriger de suivre son inspiration, et, bien souvent, il dut appréhender les résultats de sa témérité irréfléchie<sup>2</sup>. Sa lettre à Voltaire sur la tragédie de *Mahomet* en est peut-être un exemple :

1. *Essais sur le Goût*. 1738. (Voir chapitre I).

Voir les anecdotes personnelles dans les *Pièces intéressantes*, t. III, p. 6-22; p. 109-115; t. V, p. 226-238; t. VII, p. 71-80.

Ce n'est, Monsieur, écrivit-il, ni le désir de trancher du *connaisseur*, en cherchant des défauts dans un bel ouvrage, ni celui de faire bassement la cour à son célèbre auteur qui m'engage aujourd'hui à vous écrire; et si mon nom n'est pas échappé à votre mémoire, il justifiera dans votre esprit l'homme de France qui admire et respecte le plus vos talents.

Les affaires dont je suis chargé auprès du Ministère<sup>1</sup> ne m'ont encore permis de voir que la première représentation de votre nouvelle tragédie; et attendu que je vous sais fort au-dessus des louanges que je pourrais vous donner, je vous dirai tout simplement, qu'elle a produit sur moi le plus grand effet; que jamais caractère ne fut ni plus neuf au théâtre, ni mieux peint, ni mieux soutenu que celui de votre illustre scélérat; et que jamais tragédie ne fut plus faite pour inspirer la terreur et la pitié.

Oserai-je, après cela, vous dire, Monsieur, qu'il m'a paru que la catastrophe en pourrait être, et même à peu de frais, beaucoup plus nette, plus frappante, et peut-être encore plus analogue au caractère de votre héros?

Son seul but, ce me semble, en se délivrant de *Zopire*, par la main de *Séyde*, est de faire ensuite périr ce dernier pour se mettre à l'abri de l'indiscrétion de ce jeune homme. Cependant *Omar*, instruit qu'un officier infidèle a découvert cette horrible trame à *Séyde*, ainsi qu'à *Zopire* expirant, vient en avertir *Mahomet*, qu'il rassure sur les suites de cette découverte, en lui disant que lui (*Omar*), vient de faire administrer à *Séyde* un poison auquel il n'est pas possible que ce jeune homme puisse longtemps survivre.

C'est de là que je pars, Monsieur, pour vous proposer mes doutes et les soumettre à vos lumières.

Ce même *Omar* ne pourrait-il pas ajouter dans l'avis qu'il donne à *Mahomet* : « Vous avez d'autant moins à redouter *Séyde* que jamais mortel ne résista pendant une heure entière au poison qu'il prit, et que son premier symptôme est bientôt suivi de la mort.

*Mahomet*, alors, trop habile pour ne pas saisir cette ouverture, bâtirait sur-le-champ le système de sa justification en-

1. Il explique dans une note qu'il était alors député des Etats d'Artois à la Cour.

vers le peuple de la *Mecque*, dont il a maintenant tout à craindre, et attendrait tranquillement *Séyde* et les conjurés.

A leur approche, sûr de l'effet prochain du poison, le prétendu ministre du *Très-Haut* se laisserait accabler d'opprobres, avec toute la froide résignation d'un prophète, qui se soumet aux décrets de la Providence, jusqu'au moment où *Séyde*, au désespoir, prétendrait en venir aux armes.

*Mahomet*, alors, très attentif aux mouvements qui peuvent agiter *Séyde*, et apercevant le premier effet du poison, s'écrierait avec enthousiasme : « Arrête, malheureux!... Vous, peuple, écoutez-moi... L'un de nous deux est coupable de la plus affreuse imposture. C'est au ciel seul de le punir... Grand Dieu ! j'implore ta puissance. Si *Mahomet* est criminel, tonne sur lui, qu'il meure. Mais, s'il est innocent, que son accusateur périsse, à l'instant même. »

Quel effet, Monsieur, une apostrophe de cette espèce ne serait-elle pas capable de produire, tant sur le peuple de la *Mecque* épouvanté, que sur les spectateurs mêmes ! Et quel comble de surprise, lorsque ce même *Mahomet*, à l'instant où les symptômes du poison se manifesteraient plus sensiblement sur l'infortuné *Séyde*, l'imposteur s'écrierait d'une voix tonnante : « Vous m'exaucez, Grand Dieu ! le traître va périr. Et vous aveugles idolâtres, tremblez : respectez la puissance du Dieu que *Mahomet* annonce, et qui daigne, à vos yeux, le venger ? »

*Séyde* alors expirerait ; les conjurés, frappés d'étonnement et de terreur, tomberaient en foule aux pieds de *Mahomet*, dont la mission ne serait plus douteuse ; et de là le triomphe complet de l'imposteur.

Daignez pourtant, Monsieur, ne regarder tout ceci que comme une opinion hasardée, qu'a fait naître l'intérêt que j'ose prendre à votre gloire, et que je n'aurais point risqué de vous proposer, si je ne me croyais pas aussi sûr de la bonté de votre cœur que de la supériorité de votre esprit.

J'ai l'honneur, etc...<sup>1</sup> »

La Place ne fut point récompensé de son initiative ,

1. *Lettres à Milady, et autres œuvres mêlées tant en prose qu'en vers*, Bruxelles, 1773, t. III, lettre IV.

et, comme on pouvait s'y attendre, Voltaire ne répondit pas à cette lettre.

Crébillon non plus n'eut pas besoin de solliciter le conseil de La Place. Notre critique lui écrivit le lendemain de la première représentation de *Catilina*, lequel, disait-il, serait la plus belle des tragédies qu'on ait eue depuis Corneille et Racine si son auteur l'eût un peu mieux voulu. Le rôle de Fulvie était trop tôt fini à son avis; l'auteur devrait la faire rentrer en scène au quatrième acte avec un discours magnanime.

Tout ceci n'a peut-être pas de sens commun, mon cher Papa<sup>1</sup>, finit-il, mais je vous dis ce que je pense, ainsi que je le sens. Trop heureux de vous prouver, même en déraisonnant, que personne au monde ne peut être à la fois ni plus vraiment admirateur de vos talents, ni plus inviolablement, etc...<sup>2</sup> »

L'intérêt que La Place portait au théâtre depuis son adolescence se traduit dans ces lettres critiques. Ses ambitions furent enfin couronnées à la fin de l'année 1746 quand il se vit joué à la Comédie Française : celle-ci donna la tragédie de *Venise sauvée*.

La carrière dramatique de La Place trace une courbe assez curieuse. A l'inverse des auteurs dont le succès s'affermait avec le temps, La Place débuta avec promesses, perdit peu à peu du terrain par la suite, et dut enfin accepter la défaite totale avec cette même pièce qui avait inauguré son triomphe trente-sept ans auparavant.

C'est encore à sa connaissance de l'anglais qu'il dut son succès de début, car sa *Venise sauvée* s'était fran-

1. Même expression pour Fontenelle. Voir les *Pièces intéressantes*, t. II, p. 304-7; t. VII, p. 264.

2. *Lettres à Milady*, t. III, lettre V.

chement inspirée de celle d'Otway. Il devait aussi quelque chose au *Manlius* de Lafosse, la première version française, inavouée d'ailleurs, de *Venise sauvée*. Il est vrai que Lafosse avait apporté des modifications importantes à Otway, dans le dessein de donner à sa pièce plus de dignité, au dépens de la force et de la passion. D'abord, il avait transporté la scène de Venise à la Rome antique, et il avait donné à *Priuli*, *Belvidera*, *Jaffier*, et *Pèdre*, les noms romains de *Valerius*, *Valérie*, *Servilius* et *Manlius*. — La Place revint à Venise, et aux noms originaux. De plus, le héros qu'il voulait montrer était le Jaffier d'Otway, déchiré par la lutte entre l'amour et l'amitié, incapable de fixer son choix, et non le Servilius magnanime et froid de Lafosse, jamais coupable d'une faiblesse honteuse. Cependant La Place emprunta à son devancier un trait que celui-ci avait ajouté. — Valerius abuse de son pouvoir consulaire pour prononcer le divorce entre sa fille et Servilius. De la même façon chez La Place, le sénateur Priuli provoque la révolte de Jaffier. Otway pour sa part avait estimé que la misère de Jaffier et les insultes de Priuli formaient une raison suffisante.

Après ce début, La Place suit la marche de la pièce anglaise. Son Jaffier, comme le héros d'Otway, remet sa femme en otage entre les mains du chef des conjurés, qui voudrait attenter à son honneur. (Lafosse avait modifié cette situation : Servilius confie sa femme non à un chef étranger, mais à son ami Manlius, et l'honneur de Valérie n'a rien à craindre. Aussi, n'a-t-elle pas les armes de Belvidera pour arracher à

son mari le secret de la conjuration; Servilius ne le lui dit pas : elle le devine. Tout comme Belvidera, elle veut mener son mari au Sénat pour dévoiler le danger qui menace l'Etat; mais Servilius, moins faible que Jaffier, refuse de céder aux prières de sa femme. Valérie est alors forcée d'avouer qu'elle l'a révélé elle-même au Sénat à l'insu de son mari. Servilius prend sur lui la responsabilité de cet acte, et encourt le mépris de Manlius comme Jaffier encourt celui de Pèdre, mais le cas moral est différent : il n'a pas trahi). — La Place garde donc la donnée plus émouvante d'Otway; mais n'arrive pas à faire naître les mêmes émotions que son modèle. Il n'a pas son éloquence; et l'expression, souvent lascive, de la passion, par laquelle Otway obtient de si puissants effets, ne lui était pas permise.

Il n'avait pas besoin de l'exemple de Lafosse pour se déterminer à omettre quelques scènes de bas comique, ainsi que la démente de Belvidera. Son héroïne se donne la mort, au lieu de mourir folle comme celle d'Otway. Ce changement, déjà effectué par Lafosse, était nécessaire pour faire entrer la pièce dans la tradition française. Mais La Place fait plus : sa Belvidera se tue avant la mort de Jaffier. Même un critique favorable<sup>1</sup> trouva ce dénouement peu naturel. Apparemment, La Place viola ainsi la logique dramatique de sa pièce pour concentrer toute l'attention finale sur Jaffier, qui, après avoir poignardé son ami, tourne son fer contre lui-même en s'écriant,

Embrassons-nous... Meurs libre... et soit vengé d'un traître<sup>2</sup>!

1. *Mémoires de Trévoux*, sept. 1747.

2. Grimm, rendant compte de la reprise de *Venise sauvée*, en 1788,

La Place craignait d'avoir, en dépit de ses efforts, laissé trop de liberté anglaise dans sa pièce, et il s'en excuse dans un prologue prononcé à la première représentation :

Daignez, Messieurs, conclut-il, écouter un faible Essai, qui sans tirer à conséquence, par rapport au vrai goût de la tragédie française, peut, en se perfectionnant par degrés, vous procurer un genre d'amusement de plus, et à nous, la satisfaction de vous donner plus souvent de nouveaux plaisirs<sup>1</sup>.

Mais la pièce réussit dans sa nouveauté; en effet, l'auteur se dit « assez heureux pour n'avoir que des remerciements à faire au Public ». La *Venise Sauvée* fut au répertoire pendant trois ans, avec dix-neuf représentations, et trois reprises en 1751.

Quelques mois après l'avoir mise au théâtre, La Place donna au cinquième tome du *Théâtre anglais* une traduction assez littérale d'Otway, dans laquelle il ne supprima que les indécences. Sa traduction paraît froide aussi; moins cependant que sa version théâtrale. *Le Journal de Trévoux*<sup>2</sup> fait une comparaison entre les deux, assez confiant en La Place pour qualifier sa traduction d'*originale* :

Faisons donc [un] parallèle très avantageux sans doute à M. de La Place, écrit-il, sans détruire cependant le mérite de son modèle...

dit que même le dénouement avait peu réussi, « quoique marqué par un de ces vers qui semblent faits pour laisser un long souvenir » — et il le cite, *op. cit.*, t. XIII, p. 320-321.

1. Publié avec la pièce en 1747.

2. Article cité (sept. 1747).

Et parlant de la traduction :

Il a conservé les beautés de son auteur, il a écrit avec soin, avec feu; on voit bien que son atelier a été longtemps dressé vis-à-vis de ce morceau, parce qu'il voulait en tirer une copie fidèle.

Or, cette copie, dont il faut parler présentement, est en bien des endroits plus parfaite que l'original.

Dans l'acte premier, scène 3, d'Otway, Jaffier dit à Pierre (qui est le Père de M. de La Place) :

« Comment ce maigre fantôme que l'on appelle honneur a-t-il pu s'introduire dans le monde? — Et Pierre lui répond : Je crois qu'il doit son origine à la lâcheté ingénieuse des premiers tyrans ».

M. de La Place réforme ainsi ce sentiment :

JAFFIER :

Ce qu'on appelle honneur, est-il une vertu?  
Le crois-tu fait pour nous, et nécessaire au monde?

PÈDRE :

Sans doute ! c'est sur lui que son repos se fonde;  
C'est lui qui des humains entretenant l'accord,  
Doit mettre le plus faible à l'abri du plus fort;  
Dont la voix sur les cœurs exerçant sa puissance,  
Masque nos passions, ou restreint leur licence;  
Fait un héros-d'un lâche : arme, ou retient son bras.  
Donne la vie aux Lois et règle les Etats. »

Le critique continue sa comparaison minutieuse, et fait intervenir *Manlius*, qui a, dit-il, sur *Venise sauvée*, l'avantage de mettre en cause un illustre Romain. Pour lui,

Les rôles de Jaffier et de Belvidera sont à peu près nuancés de même par Otway et par M. de La Place, excepté que celui-ci est toujours plus décent et plus noble ».

Il condamne dans Otway le dialogue, qu'il qualifie de « gasconnades », entre Jaffier et le chef des conjurés,

après la révélation de Belvidera. Il approuve La Place de l'avoir omis, bien que cette suppression ait affaibli une partie de l'action.

Ce n'est pas tout à fait la faute de M. de La Place; Otway ne pouvait être réformé dans cet endroit qu'en changeant presque toute l'intrigue de la pièce.

Il continue :

(Acte IV, scène 1<sup>re</sup> d'Otway) : nous croyons que c'est la plus belle scène de toute cette tragédie. La situation est frappante : Belvidera entraîne son mari au Sénat, pour y révéler la conjuration. Jaffier, combattu par ses premiers engagements, résiste un peu, mais Belvidera est d'une éloquence admirable. Elle présente la patrie en cendres, les femmes et les enfants victimes de la fureur des conjurés; elle-même exposée aux insultes de quelque ravisseur. Nous voudrions pouvoir transcrire ce morceau, qui nous a paru supérieur à la copie qu'en tire M. de La Place, mais celui-ci rachète cela par mille autres beautés répandues dans tout le cours de sa pièce... Quoi qu'il en soit de ces légères différences entre le dramaturge anglais et son imitateur, reconnaissons encore que l'un et l'autre se ressemblent par de grandes beautés, et qu'ils sont très excusables dans les défauts qu'on leur reproche. Ajoutons, pour honorer l'un et l'autre, ce mot qui comprend tout notre jugement :

*Et vitula tu dignus et hic...*, Virgile, *Ec.* 3.

Tous les critiques ne furent pas aussi indulgents que les *Mémoires de Trévoux*. Plusieurs persistaient à préférer *Manlius* à *Venise sauvée*, et trouvaient superflue cette seconde version<sup>1</sup>. Bien des années après, Voltaire lui lança obliquement ce dard : « Voulez-vous donc pour vos amusements... des tragédies qui du théâtre anglais soient d'horribles copies<sup>2</sup> ! » Néanmoins, la pièce

1. Grimm, *op. cit.*, t. XIII, p. 320-321.

2. Prologue à la Comédie de l'*Echange*, 1761. *Œuvres complètes*, (Beuchot), t. III, p. 254.

eut un joli succès en librairie, plus encore qu'au théâtre<sup>1</sup>.

Encouragé, La Place donna en 1748 une seconde pièce, *Jeanne d'Angleterre*, mais elle n'eut qu'une représentation, et ne fut jamais imprimée<sup>2</sup>.

Notre auteur ne reparut à la scène qu'en 1757 avec *Adèle, comtesse de Ponthieu*. Dans l'intervalle, il s'était occupé de ses traductions, sans cependant perdre de vue le théâtre. Il jouissait de la considération due à un auteur dramatique qui a déjà réussi; Collé, dans son *Journal historique*, à la date de janvier 1756, le mentionne avec Duclos, Madame de Graffigny, Marivaux, Mlle Quinault, Saurin, Helvetius, Vadé, Favart, l'abbé de Voisenon, et Crébillon père, au nombre de ceux « qui ont un grand usage du théâtre<sup>3</sup> ».

A la date de janvier 1757, ce même Collé dit que les comédiens avaient reçu dans le mois de septembre ou octobre précédent une tragédie de M. de la Place, intitulée *Adèle, comtesse de Ponthieu*, que l'auteur lui avait montré, ainsi qu'à Monticourt, trois ans auparavant. Le sujet dit-il, était invraisemblable, l'action confuse, le style obscur et ampoulé, les caractères communs.

Je crains fort, ajoutait-il, qu'elle ne réussisse pas. J'aime de tout mon cœur La Place; il a quelques talents pour la tragédie, mais il est né pour être traducteur, et encore serait-il à désirer qu'il se donnât plus de peine et qu'il eût plus de goût... Il espère être joué après Pâques<sup>4</sup>.

1. Elle eut deux éditions en 1747, (dont l'une, celle de Jorry, ornée d'une belle gravure), et des éditions en 1750, 1758, 1769, 1772, 1777 et 1782. Elle fut traduite en hollandais en 1755.

2. Il en existe seulement le scénario dans les Archives de la Comédie Française.

3. Collé, *Journal historique*, 1807, t. II, p. 130-1.

4. *Ibid.*, p. 148-9.

*Adèle*, il est vrai, est aussi embrouillé que le dit Collé, et aussi dépourvue de qualités. L'héroïne, mariée à quinze ans à Renaud de Bourbon, prince français, et enlevée aussitôt par Montalban, un amant déconvenancé, échappe à ce danger par un naufrage, devient esclave de la sultane, et se trouve dix ans après libre, mais pressée par l'amour de Mélédin, sultan de Babylone. Elle y oppose de la froideur, quoiqu'il veuille l'épouser, et elle ne révèle son histoire qu'au vizir, qui veut bien aider sa fuite et faire contracter un mariage politique à son maître. Adèle est retenue à Solyme par l'arrivée de deux Français prisonniers, en qui elle reconnaît son père et son époux. Elle se fait connaître à son père, mais celui-ci lui montre une lettre dans laquelle le perfide Montalban déclare qu'Adèle avait consenti à le suivre. Le sultan offre la vie aux deux captifs s'ils veulent porter des propositions de paix à Lusignan. Ils refusent, et Mélédin les condamne à mort, mais Adèle intervient et exige de la magnanimité de la part de son amant. Par contre, Raymond, chrétien renégat, conseille à Mélédin de les faire périr comme des ennemis dangereux, et il trame sourdement à Solyme une insurrection qu'il met sur le compte des chrétiens. Le vizir apprend par un esclave tout le complot de Raymond; celui-ci, se sachant découvert, veut profiter de l'instant de pouvoir qui lui reste pour supprimer Renaud. Il lève son poignard contre lui, mais au moment même il est frappé par Adèle. Mélédin donne la liberté à tous ses prisonniers, et fait la paix avec les chrétiens.

La scène à Jérusalem, l'époque des Croisades, le nom de Lusignan, un sultan magnanime et amoureux d'une belle esclave, des prisonniers chrétiens qui se trouvent être parents de cette dernière — à première vue, tout cela nous rappelle *Zaïre*. Soit par dédain pour *Adèle*, soit qu'on trouvât ces ressemblances bien superficielles et que le sujet ne fût pas la propriété exclusive de Voltaire, les contemporains ne firent aucun rapprochement entre les deux pièces.

Comme les comédiens s'obstinaient à ne pas vouloir la jouer, notre auteur eut recours au Duc de Richelieu, premier gentilhomme de la Chambre. Le duc, se souvenant du service rendu jadis par le père de La Place<sup>1</sup>, donna l'ordre de jouer la tragédie. Il reçut de l'auteur reconnaissant ce remerciement :

Ton oncle conquit La Rochelle,  
Combla les arts de bienfaits éclatants,  
Digne héritier de ses rares talents,  
Tu pris Minorque — et fis jouer *Adèle* !

Quand La Place publia ces vers, longtemps après, il y ajouta cette explication :

A M. le Maréchal de Richelieu, qui revenait vainqueur de Mahon à la fin de la première représentation de la tragédie d'*Adèle de Ponthieu*, qui n'avait pu être jouée que par ses ordres, en sa qualité de premier gentilhomme de la Chambre. Il est vrai que les comédiens, et surtout l'un d'eux, ne l'ont point pardonné à l'auteur, quoique la pièce ait réussi<sup>2</sup>.

La Place ne se vanta pas en disant que sa pièce avait réussi; tous les critiques, qui avec raison la jugèrent

1. Voir chapitre I, note 6.

2. *Lettres à Milady*, t. I, p. 148-9.

fort mal, restèrent confondus de son succès. Voici comment Collé en parle :

Avril 1757.

Le jeudi, 28 du courant, je fus à la première représentation d'*Adèle de Ponthieu*, tragédie de M. de La Place. Je m'intéressais si fort au succès de cette pièce, par l'estime que j'ai pour les mœurs et l'honnêteté de son auteur, et en même temps je craignais si fort qu'elle ne fit une chute honteuse, que j'ai pensé n'y pas aller; j'y fus, pourtant, et j'eus une joie sincère et bien sensible quand je la vis applaudie. Ce fut un plaisir pour moi d'autant plus grand que je n'y m'y attendais nullement;.. [la] sincérité... me force à dire que cette tragédie est bien au-dessous du médiocre, et qu'elle montre à découvert que La Place n'a ni génie, ni talent... La conduite de cette pièce est déplorable; la versification en est obscure, boursouflée, et pillée partout; ce sont presque des hémistiches rejoins. Je suis émerveillé, confondu, de l'espèce du succès qu'elle a eu; elle ne sera point reprise, et ne restera point au théâtre; elle a eu 4 ou 5 représentations seulement; une indisposition feinte ou véritable de Mlle Clairon a engagé La Place à la retirer pour la faire reprendre cet automne. La dernière chambrée était de 4.200 livres; ainsi ce n'est pas qu'elle fût tombée depuis sa première représentation<sup>1</sup>.

Grimm dut constater aussi, avec autant de surprise, le succès d'*Adèle*<sup>2</sup>.

Quant à Voltaire, les deux lettres qu'il écrivit à son sujet sont délicieuses. Il ne la désigne que sous le nom de « Mlle de Ponthieu », et félicite son ami de Cideville, qui lui en avait rendu compte, d'avoir su exposer avec tant de netteté un sujet aussi embrouillé. Il avait lui-même une pièce prête à jouer, mais, dit-il « je n'ai nulle envie de me mettre actuellement dans

1. *Op. cit.*, tome II, p. 179-182.

2. *Op. cit.*, tome I, p. 179-180.

la foule de ceux qui donnent des pièces au public : il est inutile d'envoyer son plat à ceux qui crèvent de bonne chère ».

Il exprime un sentiment quasi-analogue dans sa lettre à Madame de Fontaine. Il ne veut pas, dit-il, produire sa « bâtarde de Fanime » sitôt dans le monde. « Mlle de Ponthieu y fait un si grand rôle, et ses compagnons se présentent avec tant d'empressement, qu'il ne se faut pas prodiguer. Quand même la pièce vaudrait quelque chose, ce ne serait pas assez de donner du bon, il faut le donner dans le bon temps<sup>1</sup> ».

Malgré ce dédain des beaux esprits, *Adèle* fut reprise dans l'automne de la même année. Elle connut plusieurs éditions, et, comme pour *Venise sauvée*, il en parut une traduction hollandaise.

Ce fut le dernier succès théâtral de notre auteur. Une comédie qu'il donna en 1760, *l'Epouse à la mode*, ne fut jouée qu'une seule fois; une autre, le *Veuvage trompeur*, reçue par les comédiens à la même date, dut attendre de longues années avant d'être représentée. Devenu rédacteur du *Mercure de France*, La Place n'eut plus le loisir de faire du théâtre. Il traduit en prose, pour le *Mercure*, une tragédie anglaise, le *Tancrède et Sigismonde* de James Thomson, sans la destiner le moins du monde à la scène. Il s'en souvint en 1772, à un moment où il semble avoir été dans le besoin<sup>2</sup>. Voulant alors tirer parti de tous ses écrits,

1. Lettres du 18 et du 31 mai 1757). Œuvres, Beuchot, t. XXIX, p. 208.

2. Grimm, *op. cit.*, t. X, p. 206-7, fév. 1773 : « On dit qu'incapable en tout temps de mettre de l'ordre dans ses affaires, il jouit dans la

il publia séparément *Tancredé et Sigismonde*, ainsi qu'une petite comédie, *l'Heureuse infortune*, tirée d'un conte anglais paru autrefois dans son *Mercur*. La même année, ces deux pièces se trouvèrent réunies avec la *Venise Sauvée* et *Adèle*, dans un volume intitulé le *Théâtre de M. de La Place*. Dans sa préface, l'auteur donnait *Tancredé et Sigismonde* comme source du *Blanche et Guiscard* de Saurin, et espérait que sa petite comédie pourrait être utile aux théâtres de société.

En 1777 le *Veuvage trompeur* fut enfin joué, mais n'eut que quatre représentations. La Place continua de ne pas s'entendre avec les comédiens. Cette fois la mésentente masqua la chute de la pièce; après la deuxième représentation, l'auteur la réduisit à deux actes au lieu de trois, sans parvenir à mieux plaire, apparemment. On choisit *Mélanide* pour être jouée avec sa comédie; il écrivit aux acteurs pour leur faire remarquer que le fonds de cette pièce, ainsi que du *Préjugé à la mode*, avait quelques rapports avec le *Veuvage trompeur*, et les pria de choisir telle pièce qu'ils voudraient, hormis ces deux ouvrages<sup>1</sup>. Deux jours plus tard il retourna à la charge. Il ne voulut pas non plus du *Distrain* de Regnard, et écrivit :

Quoique très estimable, [cette comédie] n'en est pas moins la plus usée de votre répertoire; je vous déclare, Messieurs, que mon intention est que le *Veuvage Trompeur* ne soit point joué aujourd'hui.

vieillesse d'un sort peu aisé, et c'est peut-être pour tirer quelque parti d'un vieux manuscrit qu'il a publié si tard ce roman » (c.-à-d. *Lydia ou les Mémoires de Milord D...*)

1. Lettre de La Place aux comédiens; du 17 mai 1777.

Je vous prie de regarder, dès cet instant, cette pièce (qui est encore à moi), comme retirée, jusqu'à ce que j'aie obtenu la réparation qui m'est due, pour le droit des auteurs et même des plus simples citoyens, aussi notoirement qu'indécemment violés à mon égard<sup>1</sup>.

Quelques mois avant de jouer le *Veuvage trompeur*, les comédiens avaient accepté une tragédie de l'auteur, *Jeanne Gray*. Des années passèrent sans qu'elle fût jouée, et le 20 mai 1780, La Place leur adressa cette lettre :

J'ai reçu, Messieurs, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, hier au soir, pour savoir de moi si j'avais besoin de M. Brisard dans la distribution de ma tragédie de *Jeanne Gray*? Oui, Messieurs, j'en ai besoin, ayant deux rôles de pères; ainsi vous voilà débarrassés de moi pendant tout le cours de mon absence : bien entendu que, lui revenu, vous trouverez tout simple que je reprenne mon rang de réception. Je vous avouerai d'ailleurs, Messieurs, combien ce retard convient à ma pauvre santé : il me faudrait plus de forces que ne m'en laissent mon âge et une maladie de près d'un an pour donner les soins nécessaires à des répétitions, et supporter les secousses de l'incertitude toujours attachée à toute espèce de succès.

Mais ce qui me redonnerait quelque courage, ferait grand bien à ma santé, et me flatterait de quelque retour de justice à mon égard, ce serait, puisque vous cherchez à remonter au Public d'anciens ouvrages estimés, de ne pas laisser oublier *Venise Sauvée*, qui eut autrefois le plus grand succès, et qui se joue continuellement en province et sur tous les théâtres étrangers. Cette pièce vous coûterait moins de peines qu'aucune autre, dans l'espoir où je suis qu'il n'est peut-être aucun acteur tragique parmi vous qui n'y ait joué avant son admission à Paris. Si vous agréiez cette proposition vous aurez rempli le vœu que vous formez de présenter au Public des ouvrages nouveaux pour lui, et vos recettes n'en seront altérées par aucune rétribution d'auteur : je me regarde comme mort pour l'argent ;

1. *Ibid.* du 19 mai 1777.

faites-moi, je vous prie, revivre un instant pour la Gloire ! J'en espère un peu de ma pièce, et vos talents m'en assurent. J'attends, à cet égard, un mot de réponse, ayant de fortes raisons pour être un peu pressé de jouir, et auxquelles je vous prie de vouloir bien vous prêter.

J'ai l'honneur...

DE LA PLACE<sup>1</sup>

Apparemment, les comédiens avaient accédé à sa touchante requête, car dans une autre lettre du 5 mars 1781, en réponse à une lettre circulaire, il refuse leur invitation à une nouvelle lecture de *Jeanne Gray*. Il se plaint de leur manque de parole, car ils n'ont pas repris *Venise Sauvée*; il insiste sur la notoriété des procédés de la Comédie depuis plus de trente ans à son égard, disant que l'expérience du Théâtre qu'il avait tâché d'acquérir pendant quarante ans d'application assidue, jointe au succès connu de ses tragédies de *Venise Sauvée* et d'*Adèle de Ponthieu*, auraient pu lui faire espérer quelque faveur pour sa nouvelle pièce :

Mais, ajoute-t-il, après ces dégoûts multipliés, et ces observations, que vous ne pourrez vous dispenser de trouver raisonnables, j'ose espérer, Messieurs, que vous voudrez bien que, sans courir les risques d'un nouvel affront (que tout autre en ma place pourrait regarder comme prémédité) je prenne enfin congé de la Comédie, en vous assurant que j'ai l'honneur d'être, en bon et franc Picard, c'est-à-dire un peu mieux que je ne voudrais, Messieurs,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE LA PLACE<sup>2</sup>.

Malgré le ton tranchant de cette lettre, La Place sans doute se berçait de l'espoir que tout n'était pas

1. *Ibid.* du 20 mai 1780.

2. *Ibid.* du 5 mars 1781; et dans l'Avertissement à *Jeanne Gray* (chez Barrois l'aîné, 1781).

fini entre les Comédiens et lui, mais ceux-ci ne lui répondirent pas. Alors il se décida à faire imprimer *Jeanne Gray*, et, dans la Préface laissa voir toutes ses rancunes. En termes vagues il évoquait les contradictions qu'il avait toujours éprouvées à la Comédie, et les « sourdes menées d'usage » qu'on avait employées en 1748 contre *Jeanne d'Angleterre*, « pour croiser un succès qu'on croyait avoir intérêt à prévenir ». Venant ensuite à *Adèle de Ponthieu*, il affirmait que l'historique des vexations singulières essuyées par lui à propos de cette pièce serait « vraiment intéressant », et il promit de le donner si jamais on lui persuadait de réimprimer *Adèle*. Pour conclure enfin, il donnait intégralement la lettre qui avait provoqué sa brouille avec les comédiens, et demandait au Public si le silence des acteurs « laissait à l'auteur, d'autre parti à prendre que celui de l'impression ».

Quant à la tragédie de *Jeanne Gray*, La Place protesta contre une identification possible avec sa *Jeanne d'Angleterre* de 1748. Comme le manuscrit de celle-ci avait été perdu, il avait traité le même sujet d'après un plan absolument neuf. Ou plutôt, il était revenu, semblait-il, à une première conception horrifiante. Il aimait le lugubre pour ses dénouements : rappelons-nous, dans *Venise Sauvée*, la logique de la conclusion sacrifiée pour concentrer tout l'effet final sur la mort de Jaffier ; et dans *Adèle* le tableau de l'héroïne, qui se présente aux yeux du sultan armée du poignard avec lequel elle vient de frapper son ennemi. Deux scènes de *Jeanne Gray* sont dans le même goût. Dans l'une, le comte

de Pembroc veut forcer Jeanne à choisir son fils Derby comme mari. A l'appui de ces arguments, le décor s'ouvre, et montre aux yeux de Jeanne d'un côté un trône, et de l'autre un échafaud qui se dresse contre les tentures noires. Et le tableau final n'est pas moins mélodramatique. Jeanne, en dépit de ces avertissements, a choisi le rival de Derby. Pembroc alors l'abandonne, et hâte son exécution, sans que les efforts du magnanime Derby puissent empêcher le crime. Mais devant le désespoir de son fils, Pembroc se repent. Il a agi, dit-il, par ambition et par tendresse pour lui. Sans lui peut-être eût-il été vertueux ! Alors, « Derby, profitant du moment où son père est incliné, s'empare de son poignard, retient Pembroc d'un bras, et le fixant d'un air sinistre, qui laisse le spectateur en doute sur son intention, se frappe de l'autre en disant :

Eh bien... je t'en punis. »

Peu après *Jeanne Gray*, La Place publia une autre tragédie : *Polixène*, qu'il n'avait jamais été question de jouer, et dont on ne parla pas.

Puis, en cette année 1783, son vœu fut enfin comblé : on remit *Venise Sauvée* au théâtre. Mais hélas ! *Venise Sauvée*, par laquelle il comptait « revivre pour la gloire », n'eut pas de succès, et fut jouée seulement deux fois.

Il fallut cette déception pour que La Place se fit une raison. Il renonça à l'idole de sa jeunesse, et ne pensa plus au théâtre. Il ne semble même pas en avoir éprouvé d'amertume ; nous le voyons jouir, dans les

dix dernières années de sa vie, d'une verte vieillesse, pleine de gaîté<sup>1</sup>.

1. Tableau des représentations des pièces de La Place à la Comédie Française :

|                                 |    |
|---------------------------------|----|
| Adèle de Ponthieu, 1757.....    | 14 |
| L'Epouse à la Mode, 1760.....   | 1  |
| Jeanne d'Angleterre, 1748 ..... | 1  |
| Venise sauvée (2) :             |    |
| 1746-1749 .....                 | 19 |
| 1751.....                       | 3  |
| 1783 .....                      | 2  |
| total .....                     | 24 |
| Le Veuvage trompeur, 1777 ..... | 4  |
| Total général .....             | 44 |

A. Joannidès, *La Comédie Française de 1680 à 1920, Tableau des représentations par auteurs et par pièces*, Paris 1921. p. 58.

---

## CHAPITRE VII

### La Place, éditeur du *Mercure de France* 1760-1768

---

Quand La Place reçut le brevet du *Mercure de France*, Grimm l'annonça dans sa Correspondance<sup>1</sup>, ajoutant que le nouvel Editeur était connu par le *Théâtre anglais* et d'autres traductions. En effet, notre auteur était assez connu en 1760 pour pouvoir prétendre à une distinction qui conférait situation et rentes. Lui-même ne voulut jamais croire qu'il la devait à autre chose qu'à ses mérites. Dans un de ses premiers numéros, il rédigea le mémoire suivant, un peu dépourvu de modestie, sur le privilège du *Mercure*.

De tous les livres qui peuvent servir à l'histoire de notre temps, il en est peu d'aussi véridiques et d'aussi intéressants que l'Ouvrage périodique donné d'abord sous le titre de *Mercure Galant*<sup>2</sup>, ensuite sous celui de *Nouveau Mercure*, et enfin sous celui de *Mercure de France*. Ce livre est aussi curieux qu'utile, et selon le précepte d'Horace, il instruit en amusant. Mais pour parvenir à ce grand art il est nécessaire que l'auteur de cet ouvrage ait beaucoup de talents; aussi n'a-t-il été confié qu'à des personnes d'un mérite distingué dans la République des Lettres<sup>3</sup>.

1. Grimm, *op. cit.* t. IV, p. 184, fév. 1760.

2. Fondé par Boneau de Visé en 1672.

3. Mai 1760, p. 127.

La Harpe, au contraire, déclara que La Place devait sa nomination à la faveur de Madame de Pompadour, qui le récompensa ainsi d'avoir traduit un libelle paru contre elle en anglais<sup>1</sup>. Cela paraît assez probable, car La Place ne nia pas avoir fait la traduction en question; même il raconta l'affaire dans ses souvenirs<sup>2</sup>, et voici comment :

Le marquis de Marigny, frère de la Pompadour, était venu le trouver, pour lui demander ce service, sans vouloir accepter d'excuse, malgré la mauvaise santé de l'auteur. La tâche terminée, le Marquis lui dit que sa sœur en était très contente, après quoi l'auteur n'en entendit plus parler. Un jour qu'il se trouvait dans l'antichambre de la Marquise, elle lui fit la remarque qu'il ne venait jamais quêter ses faveurs. Il répondit qu'il n'avait pas voulu se prévaloir de son léger service. Ce mot étonna la favorite. Elle avait pensé ne lui devoir de grâces que pour ses ouvrages, qui lui avaient toujours fait plaisir. Il y eut donc des explications, d'où il ressortit que Marigny n'avait pas fait part à sa sœur du service rendu par La Place. Elle en fut très fâchée, et promit de ne pas oublier le traducteur. Mais il ne s'était jamais cru né pour la fortune, disait-il, et il en eut une nouvelle preuve dans cette circonstance, car la favorite mourut très peu de temps après<sup>3</sup>.

1. La Harpe, Notice nécrologique dans le *Mercure* du 20 juillet, 1793.

2. Sous une fiction transparente — *Pièces intéressantes*, t. II. p. 406-417.

3. Elle est morte le 15 avril 1764.

Puisqu'il nous manque la date à laquelle La Place traduisit ce libelle, nous ne sommes pas en mesure de juger entre lui et La Harpe. La Place serait justifié s'il avait fait cette traduction *après* février 1760

Une fois nommé, soit par faveur, soit par mérite, l'éditeur eut besoin d'application et de talents divers. Il était obligé de publier seize volumes par an<sup>1</sup>, chacun de plus de deux cents pages, d'en être le rédacteur et l'administrateur, et de fournir lui-même une partie des articles. Il devait rendre compte des spectacles<sup>2</sup>, des livres nouveaux, des événements politiques; il devait écrire des vers et des chansons, des contes et des anecdotes, un roman et des pièces.

Tout d'abord, lorsqu'on feuillette ces vieux *Mercur*es, on en retire une impression d'ennui. On trouve fades les vers et les contes, quand ils ne sont pas lourds. Mais on ne lit pas impunément cent trente-quatre volumes, seraient-ce de petits in-huit. Peu à peu on se laisse intéresser par toute cette médiocrité confiante, si satisfaite de soi-même et de son temps; on trouve avec La Place que ce journal est un monument historique.

On s'intéresse à tout, même aux réclames. Ces longs *Avis*, relégués à la fin du volume, imprimés en petits caractères, ne craignaient pas d'ennuyer le lecteur. On n'était pas encore aux jours du périodique américain, où les réclames font la moitié du volume, où l'i-

date à laquelle il fut nommé directeur du *Mercur*e. D'autre part, ce que raconte La Harpe peut sembler très probable, mais l'on est mis en défiance par son inexactitude volontaire. Lui-même, directeur du *Mercur*e, était dans une situation qui lui eût permis de savoir les dates précises du passage de La Place au *Mercur*e; cependant il donne celles de 1762 à 1765.

1. Soit un volume par mois, et deux pour les mois de janvier, avril, juillet et octobre.

2. En février 1761, la partie des spectacles fut donnée à de La Garde par brevet spécial, (Mémoire historique dans le *Mercur*e de janv. 1764, p. 16). A la mort de La Garde, elle revint à La Place. (Grimm, *op. cit.* t. VII, p. 470, nov. 1767).

mage savante et quelquefois artiste, la légende courte et vigoureuse, arrêtent l'œil du lecteur malgré lui. Les marchands de ce temps-là s'épuisaient à proclamer la vertu de leurs produits, s'agit-il d'un remède contre l'apoplexie, d'une crème de beauté, ou d'une huile pour les cheveux. Ils cherchaient à faire croire, tout comme ceux d'aujourd'hui, mais d'une autre manière, qu'on ne pouvait se passer de leurs découvertes, et offraient en témoignage les lettres de duchesses et de cardinaux. Comment ne pas être séduit, surtout si on est femme, par cette description de l'*Eau de Perle*<sup>1</sup> trouvée par le sieur Dubois?

Les Dames se plaignant à Londres du peu de soin que les artistes avaient de faire la recherche d'une eau propre à conserver le teint et à maintenir la fraîcheur de la peau, le sieur Dubois, connu par des expériences chimiques et physiques, s'est mis à travailler cette opération. Il a cherché avec soin ce qui pouvait être le plus convenable, et en ayant fait l'analyse propre à ce sujet, il a trouvé cette Eau admirable, préparée sans feu, et simplement travaillée à la faveur d'une chaleur tempérée. Les expériences que ledit sieur Dubois a faites de cette Eau de Perle (c'est ainsi qu'il l'appelle), puisqu'elle tire son origine de la plus pure rosée, tirée par l'attraction dans le mois de mai, et purifiée par l'art avec des ingrédients doux et bénins, qui la transforment en crème et en lait, comme on le verra dans la manière de s'en servir : les expériences, dis-je, qu'il en a faites sur différentes personnes, lui ont fait connaître les propriétés qu'elle renferme; les voici en peu de mots, telles qu'elles sont approuvées des médecins et connues du Public : cette eau, sans être du fard, ôte toutes les tâches auxquelles les peaux fines sont sujettes, et que le nitre de l'air leur procure; elle clarifie le teint de celles qui l'ont brouillé, blanchit la peau des brunes, et ouvre les pores, et leur procure un teint admirable. Elle

1. Fév. 1760, p. 254.

ôte les rougeurs du visage, sèche et guérit les boutons en peu de jours, leur tient la peau fraîche et saine, la raffermir en la nourrissant, et la conserve sans rides. Les hommes s'en servent, après que la barbe est faite; elle ôte le feu du rasoir, rafraîchit et conserve la peau.

Liste des bureaux en Europe, où l'on vend cette Eau de Perle : Amsterdam, chez... Augsbourg, Bruxelles, Constantinople, etc., etc.

En général, le *Mercure* ne s'occupait pas de faits divers, bien qu'ils exerçassent un grand attrait sur la curiosité inépuisable de La Place<sup>1</sup>. Quelquefois il ne pouvait pas leur résister : un jour il rapporta, sous la rubrique d'*Evénements singuliers*, que la femme d'un journalier en Espagne, qui avait déjà eu onze enfants mâles, était accouchée de trois garçons<sup>2</sup>; et dans le même numéro, il cita trois cas de gens qui venaient de mourir centenaires.

Les nouvelles politiques pouvaient intéresser selon leur sujet, et non selon leur présentation, qui était très sèche. Evidemment le *Mercure* ne donnait pas de détails sur le gouvernement du pays. Ses nouvelles politiques étaient d'une autre nature : on mandait d'Angleterre qu'un Conseil de guerre allait examiner la conduite des Lords Loudon et Charles Hay, qui avaient commandé dans les campagnes au Canada pendant les années 1756 et 1757<sup>3</sup>; — le froid à Londres avait été si sévère que plusieurs personnes en étaient mortes dans les rues<sup>4</sup>; — le prince de Lichtenstein était à

1. Cf. le genre de curiosités historiques rapportées dans les *Pièces intéressantes* (Voir chapitre VIII).

2. Mai, 1761, p. 226 et suiv.

3. Mars, 1760, p. 197.

4. *Ibid.*

Paris, et le *Mercur*e donnait le détail de toutes les fêtes<sup>1</sup>; — il décrivait la nouvelle Place Louis XV<sup>2</sup>. Enfin les articles Préliminaires de la Paix signée à Fontainebleau<sup>3</sup> justifièrent le titre de « nouvelles politiques » donné à cette rubrique.

Tout cela était du journalisme. D'un autre côté également le *Mercur*e tenait du Journal en même temps que de la revue. Les différents auteurs s'en servaient pour communiquer directement avec le public. Rousseau donna au *Mercur*e une lettre intitulée *Jugement de Jean-Jacques Rousseau sur la Nouvelle Héloïse*<sup>4</sup>. Sa correspondance avec le Pasteur Vernes parut dans ce journal<sup>5</sup>. D'Alembert y écrivit publiquement à Rameau pour répondre sur un ton hautain et mordant, tout en restant courtois, aux critiques sur ses articles de musique dans l'*Encyclopédie*<sup>6</sup>; Diderot s'en servit<sup>7</sup>, et Du Belloy<sup>8</sup>, et Voltaire. Celui-ci surtout profita de la publicité que lui offrait le *Mercur*e : pour annoncer son édition de Corneille<sup>9</sup>, pour démentir une calomnie<sup>10</sup>, pour correspondre avec l'Abbé de Voisenon<sup>11</sup>.

Les admirateurs de Voltaire l'encensaient dans ces pages, et il leur répondait avec la bonté charmante qu'il avait eue naguère pour le jeune La Place. Tantôt

1. oct. 1760; p. 180 et suiv.

2. août, 1763, p. 166.

3. janv. 1763, p. 206.

4. mars, 1761, p. 102.

5. juillet 1765, p. 5-21.

6. avril (2<sup>e</sup> vol.) 1761, p. 125.

7. fév. 1762, p. 92.

8. avril 1765.

9. juillet (2<sup>e</sup> vol.) 1761, p. 81-3.

10. janv. 1765, p. 125.

11. déc. 1765, p. 47-9.

ce fut M. François, âgé de quatorze ans, dont l'hommage fervent obtint de lui cette réponse :

Il faut bien que l'on me succède  
Et j'aime en vous mon héritier<sup>1</sup>.

— Tantôt ce fut le poète Du Belloy, qui, porté aux nues pour le succès triomphal de son *Siège de Calais* et conservant néanmoins une modestie touchante, salua ainsi le grand homme :

O mon maître !... le moucheron peut-il s'admirer quand il lève les yeux sur l'aigle<sup>2</sup> ?

Toute une correspondance s'ouvrait entre les deux poètes, que La Place se fit un plaisir de donner au public :

Je n'ai jamais conçu, écrit Du Belloy à Voltaire, même dès ma première jeunesse, que l'on pût se croire né pour les lettres lorsqu'on n'éprouvait pas pour vos ouvrages le goût le plus passionné ; j'ai toujours regardé ce goût comme le sceau du génie<sup>3</sup>.

Et Voltaire de répondre :

Vous faites plus d'honneur à la littérature que certains critiques ne peuvent lui faire de honte. On reconnaît bien en vous le véritable talent<sup>4</sup>. .. « J'ai grande opinion du *Chevalier Bayard*, c'est un beau sujet. Je ne suis que le poète de l'Amérique et de la Chine, et vous êtes celui des Français<sup>5</sup>. »

Le *Mercur*e suivit le goût du jour en tournant constamment son attention vers les sujets anglais. Cela avait commencé avant même que La Place en devînt

1. oct. 1766, p. 19-20.

2. avril 1765, p. 220-221.

3. juin 1767, p. 5-10.

4. *ibid* p. 17.

5. *ibid*, p. 208.

l'éditeur. Toutes les années pendant lesquelles il le demeura marquèrent justement la période du plus fort engouement pour l'Angleterre. Dans presque chaque numéro, on trouvait des annonces de traductions, non seulement de romans ou de poésie, mais aussi d'histoire. On annonça l'*Histoire d'Ecosse* par Robertson<sup>1</sup>, l'*Histoire d'Angleterre* par Smollett<sup>2</sup>, celles de la *Maison de Stuart* par Hume<sup>3</sup>, du *Règne d'Anne* par Swift<sup>4</sup> et même une *Histoire de la Nouvelle York*<sup>5</sup>. Et en même temps que des annonces, La Place donnait des comptes-rendus de livres qu'on venait de traduire : les *Saisons* de Thomson<sup>6</sup>, *Jonathan Wild* de Fielding<sup>7</sup>, l'*Histoire* de Hume<sup>8</sup>, une *Histoire des Découvertes*. Il compara celle-ci à l'*Histoire Générale des Voyages* par l'Abbé Prévost :

... Cette nouvelle compilation... telle qu'elle est, est néanmoins préférable à celle de M. l'Abbé Prévost quant à l'ordre et à l'arrangement uniquement. On n'y trouve pas tout à fait cette prolixité fastidieuse, ces répétitions sans nombre, cette confusion éternelle qui en cause une si grande dans l'esprit des lecteurs. Mais il y a dans l'ouvrage de M. l'Abbé Prévost beaucoup de choses curieuses qui ne sont point dans le nouveau recueil<sup>9</sup>.

Les livres anglais scientifiques furent traduits en grand nombre, à cette époque, et le *Mercury* les annonça au public : des livres sur l'agriculture<sup>10</sup>, sur la mé-

1. mai 1764, p. 111-114.

2. juin 1764, p. 100.

3. mai 1765, p. 140.

4. juillet 1765, p. 95.

5. janv. (2<sup>e</sup> vol.) 1767, p. 72.

6. fév. 1760, p. 140.

7. avril (2<sup>e</sup> vol.) 1763, p. 84-103.

8. oct. 1760; janv. et fév. 1761.

9. fév. 1767, p. 124.

10. mars 1762, p. 102.

decine<sup>1</sup>, sur l'optique<sup>2</sup>; même sur la « métaphysique de l'âme<sup>3</sup> »; puis ce fut l'œuvre de Boyle (dans le texte original<sup>4</sup>) dont on annonça la vente.

Pour la partie légère du *Mercure*, dite « d'agrément ». La Place lui-même et plusieurs de ses collaborateurs<sup>5</sup> offraient des vers, des nouvelles, des essais et même des échantillons de tragédie traduits directement de l'anglais. Ce furent surtout les périodiques et les auteurs du dix-huitième siècle qu'on mit à contribution : le *Tatler*, le *Spectator*, d'autres encore; Addison, Swift, Thomson, Prior, et Shakespeare selon les arrangements du dix-huitième siècle.<sup>5</sup>

Les rapports avec l'Angleterre que le *Mercure* laisse entrevoir n'étaient pas tous livresques. On parlait d'un projet de souscription pour élever un monument au poète Thomson dans l'Abbaye de Westminster<sup>6</sup>; on commençait à avoir une autre idée du caractère anglais que celle exprimée par le *Mercure* en 1761 :

Passant, ci-git Jean Rosbif, Ecuyer,  
Qui se pendit pour se désennuyer<sup>7</sup>.

1. avril 1766, p. 116.

2. idem, p. 187.

3. mai 1764, p. 110.

4. mars 1768, p. 118.

5. Très souvent les pièces fugitives et les contes n'étaient pas signés. Parmi les noms qu'on relève sont ceux de *M. de Lanevère* « ancien mousquetaire du roi »; du *Chevalier Jully de Thomassin*; de *M. François*, « ancien cornette de cavalerie »; de *Saintefoix*, de *Leclerc*, de l'*Abbé Aubert*, de *M. Poinsinet le jeune*, de *M. d'Arnaud*, avec, de temps en temps, un nom aujourd'hui plus connu : celui de Voltaire (avril, 2<sup>e</sup> vol. 1761); de Marmontel (*Ibid.*, et avril, 2<sup>e</sup> vol. 1765); de La Harpe (avril, 1762). L'Abbé Trublet fournit des essais. Les collaborateurs les plus importants pour les contes étaient de la *Dizmerie*, puis *Brunet fils*. Le nom du premier revient après la démission de La Place. Mais nous n'avons aucune indication qui puisse nous faire soupçonner une brouille entre lui et La Place.

6. fév. 1762, p. 73.

7. avril (2<sup>e</sup> vol.) 1761, p. 56.

Enfin l'admiration pour tout ce qui était anglais était poussée si loin qu'elle souleva une révolte, et le *Mercur*e publia cette lettre d'un abonné :

Sur les débris du patriotisme s'élève une manie dont tout ressent de la contagion; les immortels ouvrages de nos ancêtres seraient dans l'oubli si leur gloire dépendait de ces novateurs. Il faut, dit-on, donner à nos harangues, à nos écrits publics, une teinture de cette vigueur qui anime les discours anglais. Sublime et nerveux Bossuet ! élégant Fléchier ! et vous, l'ami des hommes, aimable Fénelon ! vous n'êtes que des orateurs froids et languoureux !

Mais que reprochent un peu sérieusement à leurs compatriotes ces déterminés anglomanes ? Notre légèreté, notre inconstance...

On nous reprochait autrefois de juger les étrangers avec trop de prévention; que nous sommes changés<sup>1</sup> !

Nous ne trouvons pas que La Place lui-même, comme éditeur du *Mercur*e, ait jamais été accusé de trop de prévention pour l'Angleterre. Le seul indice dans le *Mercur*e de ce qu'on pouvait penser à cet égard, se trouve dans une lettre qui demandait justice contre un journal anglais coupable d'avoir insulté Voltaire, « cet homme illustre qui fait la gloire de la Nation Française et les délices de tous les gens éclairés. » Pour comble d'horreur, le calomniateur, disait l'abonné, avait osé citer le *Mercur*e :

Votre nom, Monsieur, écrit-il à La Place, est trop connu en Angleterre pour qu'une réclamation de votre part puisse manquer d'y faire tout l'effet qu'on doit en attendre<sup>2</sup>.

Si, pendant ces années, le *Mercur*e prit sa place dans la diffusion des connaissances anglaises, parce

1. août 1766, p. 5-10.

2. juin 1766, pp. 90-92.

que l'esprit du temps le demandait, il était loin cependant de s'occuper uniquement de l'Angleterre, comme les journaux fondés exprès, tel le *Pour et Contre*. Parmi les articles sérieux du *Mercure*, durant cette période, nous trouvons la lettre de Bougainville à Pitt, demandant la permission d'élever un monument à Montcalm sur son tombeau à Québec<sup>1</sup>; la prose sublime des prières faites par les Juifs portugais de Bordeaux, qui demandaient à Dieu le rétablissement de la santé du Dauphin<sup>2</sup> et de la Reine<sup>3</sup>; la discussion des questions sociales et scientifiques, par exemple : *Lequel de ces deux sentiments est le plus relatif au bien-être de la société : ou celui des Français qui note d'infamie les parents des personnes suppliciées, ou celui des Anglais qui lui est exactement opposé?*<sup>4</sup>. — Une autre fois c'est l'annonce d'une brochure qui s'intitule : *Mémoire sur les abus du célibat dans l'ordre politique, et sur le moyen possible de le réprimer*; avec cette épigraphe : « Ceux-ci sont déloyaux à l'Eglise et au Roi. » La Place en fait ce commentaire :

L'auteur a imaginé, pour engager tout le monde à se marier, d'imposer une taxe particulière sur tous les célibataires, qu'il divise en plusieurs classes. Le produit annuel de cet impôt rapporterait près de cinq millions, qu'on distribuerait à ceux qui, s'étant mariés, auraient eu beaucoup d'enfants. Voilà à peu près le but de cette brochure, dont l'auteur montre du moins beaucoup de zèle pour la population<sup>5</sup>.

1. juillet 1761, pp. 5-12.

2. janv. (2<sup>e</sup> vol.) 1766, pp. 82-87.

3. mai 1768, pp. 40-44.

4. oct. 1760, pp. 47-76.

5. oct. (2<sup>e</sup> vol.) 1765, p. 96.

Une section du *Mercure* était consacrée aux *Arts agréables*, divisés en Peinture, Gravure, musique; et une autre aux *Arts utiles* (articles sur l'astronomie, l'horlogerie, les inventions<sup>1</sup>, l'agriculture, la chirurgie, la médecine). On peut noter un article de d'Alembert sur l'inoculation de la petite vérole, et plusieurs sur les maladies vénériennes. « Il me paraît intéressant pour le bien public, note La Place à propos d'un de ces derniers, qu'une guérison de cette nature soit rapportée dans un journal où l'on s'attache à célébrer les grands succès en ce genre<sup>2</sup>. »

La première partie du *Mercure* comprit toujours les légèretés en vers et en prose — logogryphes, énigmes, contes, essais, dont la qualité n'était en général pas très élevée. Un grand nombre de contes, qui, déguisés en histoires romaines, orientales, turques, chinoises, indiennes, gauloises ou autres, venant pour la plupart de l'anglais, avaient été arrangées par La Place lui-même<sup>3</sup>. Il ne les signait pas, mais nous les retrouvons dans sa *Collection de Romans et Contes*.

1. Dans un seul numéro, celui de mars 1761, les inventions suivantes sont décrites : télescope, microscope, lunettes, boîtes d'optique, et chambres obscures.

2. août 1765, p. 153; mai 1766, p. 103; janv. (2<sup>e</sup> vol.) 1767, p. 104.

3. Bibliographie des contes de La Place dans le *Mercure* :

Juillet (2<sup>e</sup> vol.) 1760 : *Nouvelle anglaise*. — Août 1760 : *Conte oriental*. — Avril (2<sup>e</sup> vol.) 1762 : *Conte, imité de Swift*. — Juillet 1762 : *La conjuration des Rembures* (anecdote historique). — Octobre 1762 : *Anecdote anglaise*. — Novembre 1762 : *Conte oriental*. — Juillet (2<sup>e</sup> vol.) 1763 : *Histoire turque*. — Avril 1764 : *Conte gaulois*. — Juillet (2<sup>e</sup> vol.) 1764 : *Conte oriental*. — Mai 1765 : *Conte romain* — Juillet 1765 : *Conte en vers*. — Août 1765 : *Anecdote*. — Novembre 1765 : *Anecdote anglaise*. — février 1766 : *Conte Gaulois*. — Mars 1766 : *Conte chinois, imité de l'anglais*. — Octobre 1766 : *Nouvelle anglaise*. — Janvier 1767 : *Anecdote historique* : *Topal Osman*. — Janvier (2<sup>e</sup> vol.) 1767 : *Nouvelle anglaise*. — Mars 1767 : *Lettre gauloise*. — Avril (2<sup>e</sup> vol.) 1767 : *Anecdote historique et morale*. — juillet 1767 : *Imitation d'un ancien conte*. — Novembre 1767 : *Anecdote bourgeoise*. — Février 1768 : *Anecdote turque*. — Février 1768 : *Anecdote des Indes orientales*.

Dans la masse, deux méritent d'être signalés : l'*Imitation d'un ancien conte ou fabliau, intitulé « le Convoitieux et l'Envieux »*, extrait d'un manuscrit de Saint-Germain des Prés<sup>1</sup>, et une fine satire, le *Tableau des Anciens ménages*<sup>2</sup>, qui prétend être le journal intime d'un seigneur lorrain parti en 1363 pour les Croisades. Sans dire où il l'avait trouvée, La Place reproduisit cette dernière histoire dans presque toutes ses compilations.

Parmi les vers qu'il publia dans le *Mercur*e, on trouve des compliments adressés aux actrices de la Comédie et à ses amis, et qu'il n'hésita pas plus tard à reprendre pour d'autres publications. Il donna aussi plusieurs *Romances*. Il aimait ce genre. « Il faut, — disait-il — qu'il y ait [dans une romance] une action touchante et que le style en soit naïf<sup>3</sup>. » Voici une des plus légères des romances de La Place, un rondeau qui ne manque pas d'une certaine grâce harmonieuse :

LA COQUETTE.

Bergère,  
Légère,  
Je crains tes appas :  
Ton âme  
S'enflamme,  
Mais tu n'aimes pas<sup>4</sup>.

La Place mit souvent des compositions de ce genre en musique. Il en publia dans le *Mercur*e<sup>5</sup>, dans l'*Al-*

1. juillet 1767, p. 69.

2. fév. 1760, pp. 15-21.

3. déc. 1767, p. 64.

4. juillet 1762, p. 62.

5. avril, juillet, nov. 1762; juin, août 1763; fév. 1764; avril 1765; fév. 1766; janv. 1767.

*manach des Muses*<sup>1</sup>, en recueil séparé<sup>2</sup> et dans ses compilations générales<sup>3</sup>. Amateur éclairé, il accueillit pour le *Mercur*e les chansons anciennes de Villon, de Clément Marot, de Du Bellay et de Ronsard, en les accompagnant de ses commentaires personnels. Ainsi dit-il de Villon : « Ce fut un fripon incorrigible »; de Du Bellay : « surnommé le *Catulle français*. Il y a dans ces poésies de la douceur, et un mérite plus rare encore de la naïveté. » Enfin, il fit place dans le *Mercur*e aux chansons et romances de son ami Moncrif<sup>4</sup>.

La Place n'avait pas l'instinct dramatique, bien que toute sa vie il eût fait des tragédies. Ses goûts et son caractère percent même à travers ce journal semi-officiel. Nous n'y apprenons pas de faits sur sa personne, sauf qu'il était souvent malade<sup>5</sup>, mais nous recueillons des traits qui montrent un esprit éveillé et une âme généreuse. Si on lui envoyait une *Lettre sur la coiffure et les modes actuelles des Françaises*, cela lui suggérerait l'intérêt que pouvait avoir une *Histoire de la Mode*<sup>6</sup>. Quand on construisit la nouvelle salle de l'Opéra, il voulut offrir des idées pour sa déco-

1. 1767, p. 113 — *Le Chevalier, et la Fille du Berger, Romance, imitée de l'anglais par M. de La Place*. « Cette Romance est une des meilleures que nous ayons; elle est bien faite et elle contient une histoire très intéressante. Elle est notée dans le *Mercur*e de déc. 1765 et dans le choix de romances qui vient de paraître. Mais la musique en est médiocre... »

*L'Almanach des Muses* continua à publier de petits vers posthumes de La Place — 1794, p. 46, 1795, p. 185...

2. Nous n'avons pas retrouvé ce recueil; mais dans les *Lettres à Milady* (tome I, p. 229), La Place reproduit l'épître dédicatoire :

*Épître à Monsieur le Marquis de Marigny, Directeur général des Bâtimens, à l'occasion d'un petit recueil de chansons faites par l'auteur pendant une longue maladie.*

3. *Lettres à Milady, et Pièces intéressantes.*

4. fév., mars, avril (2<sup>e</sup> vol.) juillet, août, déc. 1767.

5. fév. 1760; août 1762; avril 1765; juin 1768.

6. janv. (2<sup>e</sup> vol.) 1763, p. 41.

ration<sup>1</sup>. La Ville de Paris ayant fondé une bibliothèque publique et souscrit pour un certain nombre de *Mercur*es, il saisit l'occasion de demander aux autres villes de suivre ce bon exemple, et les y encouragea en ces termes :

Elle [la Ville de Paris] fait par là un acte de mère, en concourant au soutien d'un établissement auquel ses enfants peuvent avoir part. Toutes les grandes villes du Royaume pourraient avoir les mêmes motifs, puisque leurs citoyens ont autant de droit à prétendre aux récompenses littéraires<sup>2</sup>.

Il annonce à propos d'une chanson qu'il publie : « Nous recherchons avec zèle les ouvrages qui renferment des éloges mérités. Le siècle est inondé d'écrits qui ne tendent qu'à dégrader; il est juste que les gens qui aiment mieux applaudir que dédaigner, trouvent des occasions de se satisfaire<sup>3</sup> ».

Mais le caractère de La Place apparaît surtout dans les critiques des auteurs contemporains, critiques que sa profession l'obligeait à formuler. S'il n'avait pas un esprit pénétrant, du moins avait-il beaucoup de bonté. Pour les grands, Voltaire<sup>4</sup>, ou Rousseau, dont la *Nouvelle Héloïse* l'enthousiasmait<sup>5</sup>, il était tout admiration. Pour les débutants, — auteurs tragiques, traducteurs, femmes auteurs<sup>6</sup> — il avait toujours un mot d'encourage-

1. sept. 1764, p. 215.

2. sept. 1763, p. 196.

3. juillet 1767, p. 63.

4. juin 1761, p. 51; juillet (2<sup>e</sup> vol.) 1763, p. 10

5. août 1761; p. 123-4; avril (2<sup>e</sup> vol.) 1768 p. 140.

6. fév. 1760, p. 182; av. (2<sup>e</sup> vol.) 1763; mars 1768. Cette indulgence pour les jeunes continua à caractériser La Place. Charles Monselet, dans la vie de Plancher-Valcour (*Les originaux du siècle dernier — les oubliés et les dédaignés*, Paris, 1864) raconte :

« Plancher-Valcour demeurait dans la même maison que le traducteur de La Place, lequel avait alors plus de soixante-dix ans et ne sem-

ment. Il fait preuve d'un peu de condescendance envers Molé, ce qui est amusant si l'on considère la renommée que cet auteur acquit par la suite :

Jeune, d'une figure agréable, il a de l'intelligence, joue d'après lui-même, a peu de voix, mais se fait bien entendre. On lui reproche d'être un peu maniéré, défaut qu'il a pris en province. On lui désirerait un peu plus de chaleur, et il lui est possible d'en avoir davantage. Enfin, il annonce beaucoup de talent<sup>1</sup>.

Ce fut à l'occasion du succès de Du Belloy que le génèreux enthousiasme de La Place se montra avec le plus d'éclat. Il écrivit au Maire et aux échevins de Calais la lettre suivante :

A PARIS, LE 24 FÉVRIER 1765.

Je vous aurai plus tôt fait part du succès aussi éclatant que justement mérité d'une tragédie intitulée le *Siège de Calais*; si le mauvais état de ma santé, et le prodigieux concours des spectateurs m'eussent permis d'y trouver place avant la cinquième représentation.

Jugez, Messieurs, de l'extrême plaisir qu'a dû causer hier à un cœur vraiment calaisien tout ce qu'un si bel ouvrage a d'honorable et pour nos ancêtres, et pour ceux qui les représentent si dignement aujourd'hui. Ce succès seul a pu me consoler de l'impossibilité où m'a mis une longue et cruelle maladie, de traiter un sujet si glorieux pour ma patrie, quoique j'en eusse disposé le plan il y a environ cinq ans. Mais la façon supérieure dont il a été mis au théâtre par M. de Belloy me laisse d'autant moins de regrets à cet égard, que je n'aurais pu me flatter, quels

blait pas s'en douter. La première fois qu'il alla le voir, Plancher-Valcour trouva le vieillard occupé d'un travail assez étrange, digne d'une imagination ravagée par les romans anglais: c'était un recueil d'épithètes sérieuses et badines en trois volumes — recueil dans lequel il avait compris tous ses amis morts ou vivants. La Place recueillit le jeune poète avec affabilité, sourit aux petits vers qu'il lui débita, et ne lui donna pas plus de conseils qu'il ne fallait. Aussi Plancher-Valcour revint-il le voir souvent... »

1. fév. 1760, p. 197.

qu'eussent été mes efforts, d'atteindre à la perfection dont ce tableau me paraissait susceptible, et de vaincre les difficultés dont l'auteur de la pièce vient de triompher si glorieusement pour lui-même et pour nous.

L'honneur d'être né dans vos murs, par conséquent de vous appartenir, ne me permet pas, Messieurs, d'attendre plus longtemps à vous faire part d'un événement qui met le comble à la gloire d'une ville dont l'inviolable fidélité pour ses augustes souverains, égale encore au bout de plus de quatre siècles celle des héros d'une pièce que Paris et la cour admirent<sup>1</sup>.

En même temps, M. le Sénéchal, Receveur Général des Domaines et des Bois, fit part de ce succès aux autorités de Calais. Alors le Conseil ordinaire de la Ville s'assembla, et décida par son vote que les lettres de citoyen de la ville seraient offertes dans une boîte d'or à M. du Belloy. On lui demandait en même temps l'autorisation de placer son portrait dans l'hôtel de Ville, et la conclusion portait « qu'aux fins d'exécuter la délibération, Messieurs Le Sénéchal et de la Place, dont le zèle pour cette ville [était] si connu [étaient] priés d'accepter

1. avril 1765. Dans ce numéro se trouve une partie de la correspondance entre La Place et la Ville de Calais, avec un résumé de la pièce, et avec des vers par divers auteurs en honneur de Du Belloy.

Dans les souvenirs de sa vieillesse (*Pièces intéressantes*, t. VIII, éd. Maestricht, pp. 211-212), La Place parle de nouveau du succès obtenu par le *Siège de Calais*, la première pièce de théâtre, nous dit-il, qui ait été imprimée dans l'Amérique Française. L'édition en fut faite aux frais du gouverneur-général, le comte d'Estaing, pour être distribuée gratuitement. Le comte d'Estaing l'envoya à l'auteur avec cette épigraphe :

« L'Amérique, à son tour, couronne cet ouvrage;  
Un auteur patriote a son premier hommage;  
Et dans tous les climats notre amour pour le Roi,  
Dans les cœurs nés Français doit graver *du Belloy*. »

Dans ce même souvenir La Place rendit hommage au caractère de Du Belloy, et finit ses louanges par cette épitaphe :

« Ci-gît qui, trois fois sur la scène,  
Avec un éclatant succès,  
Fit à la fière Melpomène  
Célébrer des héros français. »

la qualité de députés et les procurations nécessaires pour remplir un objet aussi intéressant<sup>1</sup> ».

Dans leur réponse à La Place, les autorités, après l'avoir remercié, et l'avoir chargé de l'exécution de leur dessein, continuèrent :

Quelle que soit cependant notre satisfaction, elle serait cependant encore plus grande, si nous la devions aux travaux distingués d'un compatriote tel que vous, qui, à tous égards, ne peut que nous illustrer.

Les sentiments patriotiques dont vous ne cessez, Monsieur, d'être animé, et que vous peignez avec tant de délicatesse, sont payés d'un trop parfait retour. C'est avec le plus grand plaisir que nous vous en assurons, ainsi que de la véritable estime et du sincère attachement avec lesquels nous sommes, etc...

Le Sénéchal et La Place s'acquittèrent avec joie de la mission qui leur avait été confiée :

Invités à dîner chez M. Du Belloy, nous lui avons mis ses lettres de citoyen sous sa serviette, et ce mets a été pour son âme sensible le plus délicat et le plus flatteur qu'elle ait goûté<sup>2</sup>.

Du Belloy écrivit pour exprimer sa reconnaissance envers la Ville, et n'oublia pas ce qu'il dut à La Place :

J'étais votre compatriote, vous me faites votre concitoyen, et je sens les obligations que cette gloire m'impose. Heureusement j'ai devant les yeux un modèle qui doit être celui de tous les gens de lettres. Les procédés si honnêtes et si estimables que M. de La Place vient d'avoir avec moi, et auxquels je dois vos premières bontés, sont des exemples précieux qui deviendront peut-être moins rares. Qu'il s'est bien montré digne

1. Le 6 mars 1765. Voir l'article de L. Ledoux dans la *Vie Calaisienne* du 31 août 1913.

(Ce portrait existe toujours, et se trouve dans l'ancien hôtel de ville, aujourd'hui le musée de Calais).

2. Ibid., du 7 sept. 1913 — la lettre de La Place est datée le 21 mars 1765.

d'être né dans vos murs ! Il me rend plus chère encore ma nouvelle patrie qui me procure un tel ami. Le public apprend de lui avec une douce satisfaction combien les gens de lettres sont respectables quand ils lui offrent de nobles sentiments à admirer, et non d'indignes querelles à juger<sup>1</sup>.

Peu après, La Place reçut une autre preuve du respect qu'on avait pour lui dans sa ville natale. Ce fut dans l'*Histoire Générale et particulière de la ville de Calais, et du Calaisis, ou pays Reconquis*, parue en 1766<sup>2</sup>. L'auteur, en parlant de l'établissement du Collège de Calais, en 1726, dit que jusqu'à cette date les Calaisiens n'avaient pour instruire leurs enfants dans les sciences que des maîtres particuliers :

Aussi la ville de Calais ne peut-elle citer que très peu de ses citoyens qui se soient illustrés dans ce genre, du moins, nous sont-ils peu connus.

Il cite cinq noms, avec un mot seulement pour chacun, puis vient celui de La Place :

M. de La Place, né à Calais au mois de mars 1709<sup>3</sup> d'une des familles qui ont acquis, les premières, des maisons dans cette ville, et des terres dans le Pays reconquis, suivant le procès-verbal des Commissaires commis en 1560 à la répartition du Calaisis, est entré dans le monde littéraire avec des talents si favorables, que dès qu'il en eut pénétré les connaissances, il s'en est avantagé d'une manière à rendre son nom important dans la République des Belles-Lettres. Ses principaux ouvrages sont, le *Théâtre anglais*, Thom-Jones (*sic*) ou l'Enfant trouvé, Roman traduit de l'Anglais, mais qu'il a orné des grâces qui lui manquaient, et dont il a distribué les événements par une analogie si intéressante et si conséquente, qu'aucun écrit dans

1. Ibid., et dans le *Mercur*e d'avril 1765. La lettre de Du Belloy est datée le 22 mars (1765).

2. « Par M. Lefebvre, prêtre de la doctrine chrétienne. »

3. Erreur pour 1707.

ce genre n'a jamais été lu avec plus d'applaudissement; l'*Orpheline anglaise*; *Ornoko (sic)*; *Essai sur la Tragédie*; les *Erreurs de l'Amour-propre*; *Venise sauvée*, tragédie jouée en 1746, reçue avec l'accueil le plus brillant à ses quinze représentations, que le public revoit et applaudit si souvent sur la scène française; enfin les *Tragédies de Jeanne, Reine d'Angleterre* et *Adèle de Ponthieu*, l'une représentée en 1748 et celle-ci en 1757, sont autant de monuments qu'il a érigés dans le Temple des Muses à sa gloire et à l'honneur de sa Patrie. Le Gouvernement lui a ouvert, au mois de janvier 1760, une autre carrière pour faire briller son génie, en le chargeant de la composition du *Mercure de France*, dont les volumes multipliés décideront ses droits à l'estime et à la reconnaissance du public.

Durant le reste de sa vie, notre Calaisien continua à avoir des relations cordiales avec sa ville natale. Il en conserva aussi avec Arras, scène de ses premiers honneurs civiques. Pendant tout le temps de son privilège, il reçut de la part des lettrés d'Arras, surtout de M. Hardouin, son successeur comme secrétaire perpétuel de la Société Littéraire, des articles, des odes, et des mémoires qu'il publia dans le *Mercure*<sup>1</sup>; et même, en 1778, il fut nommé membre honoraire de cette société<sup>2</sup>.

La Place se rappela toujours avec grand plaisir ses années passées à la direction du *Mercure*. Souvent il avait trouvé ennuyeuse la nécessité où il était d'être toujours prêt à l'heure, et il qualifia sa tâche d'« ingrate besogne<sup>3</sup> », mais il avait là un poste honorable et bien payé<sup>4</sup>, qui lui permettait de se lier avec les

1. Oct. 1760; janv., juillet, sept., déc. 1761; nov. 1762; janv., avril 1764; sept. 1765; juillet 1766.

2. Van Drival, *op. cit.*, p. 31.

3. *Pièces intéressantes*, t. IV, p. 395.

4. Il quitta le *Mercure* avec une pension de cinq mille livres, selon Collé et La Harpe (*op. cit.*).

autres gens de lettres de la capitale. Plus tard il laissa des souvenirs de cette époque de sa vie, et du train joyeux qu'il menait<sup>1</sup>. Dans le *Mercure*, il ne fit qu'une seule allusion à sa vie privée; ce fut en des vers adressés

A MADAME D...

*Qui demandait ce que c'était que la  
société des Dominicains\*.*

Du plaisir joyeux Apôtres,  
A la Décence soumis,  
Nous rions les uns des autres,  
Sans en être moins amis.

*Note de La Place.* Elle est composée de neuf Gens de Lettres qui se rassemblent le dimanche et dînent alternativement les uns chez les autres<sup>2</sup>.

Enfin, après avoir gardé son privilège plus de huit années, La Place se vit obligé, en raison de son mauvais état de santé, de donner sa démission<sup>3</sup>.

1. *Pièces intéressantes* (Voir chapitre VIII).

2. *Mercure* de janv. 1764, p. 53. — Il nomme l'académicien Saurin comme étant de ce groupe. Piron, Crébillon fils et Marivaux en firent partie sans doute. Voir ch. VIII.

3. *Mercure* de juin 1768 — Avertissement.

---

## CHAPITRE VIII

### Compilations

---

En même temps qu'il obtint le brevet du *Mercure*, La Place reçut celui du *Nouveau Choix des Mercures*, compilation de pièces tirées sans distinction de tous les anciens périodiques. Le *Nouveau Choix* paraissait dans les mêmes conditions et sous le même format que le *Mercure* : donc seize fois par an. On en était au numéro quarante quand La Place commença de s'en occuper; il le continua pendant quatre ans et demi, jusqu'au numéro cent huit : il avait alors épuisé, selon ses dires, dix mille volumes de périodiques anciens.

Il ne se donnait pas beaucoup de mal pour choisir ses articles; il en prenait plusieurs à la fois dans le même journal. Certain mois, par exemple, les deux premiers tomes du *Choix Littéraire*, deux tomes du *Petit Réservoir*, deux des *Nouveaux amusements du Cœur et de l'Esprit*, et un ancien numéro du *Mercure* fournirent les frais de la compilation<sup>1</sup>. Une autre fois, ce furent trois numéros du *Pour et Contre*, avec le tome VI des *Amusements*<sup>2</sup>. Bientôt, d'ailleurs, il prit le par-

1. T. XLVII, juillet (2<sup>e</sup> vol.) 1760.

2. Tome L, octobre (2<sup>e</sup> vol.) 1760.

ti de faire son *Nouveau Choix* avec un petit nombre de longs articles. Il écarta tous ceux qui étaient d'un intérêt éphémère : extraits de livres, critiques de théâtre, nouvelles politiques, pour faire plus de place à des « productions historiques, morales, physiques, métaphysiques, politiques ; à la littérature et à l'érudition, aux discussions sur les objets de goût, sur les sciences et les arts ; aux relations de cérémonial ou de pompes publiques, et enfin aux événements singuliers<sup>1</sup> ». Les articles anglais étaient toujours en faveur : La Place les prit non seulement dans le *Pour et Contre*, qu'il dépouilla systématiquement, mais aussi dans tous les journaux dont il se servait ; il n'avait que l'embarras du choix.

Ce travail lui fut utile comme apprentissage du métier. A partir du moment où il quitta le *Mercure*, il ne fit guère, pendant près de vingt-cinq ans, que de petits vers et des compilations.

Le fruit de son premier effort non officiel, un volume qui s'intitula *Anecdotes du Nord, comprenant la Suède, le Danemarck, la Pologne, et la Russie, depuis l'origine de ces monarchies jusqu'à présent*, parut en 1770. Il ne porte pas le nom de l'auteur, mais nous le trouvons attribué à La Place, en collaboration avec J. F. de Lacroix et A. Hornot<sup>2</sup>. Le livre est divisé en quatre parties ; chacune remonte aux origines historiques du pays dont elle traite. Les auteurs ne donnent pas d'aperçus politiques profonds ; ils racontent l'histoire de façon anecdotique, en suivant la chronologie, et leur

1. t. LXI, juin 1761.

2. Auteurs d'une longue liste d'ouvrages semblables.

seule prétention, affirmée dans la préface, est de faire un livre populaire à la fois amusant et instructif<sup>1</sup>. Nulle part ailleurs, La Place n'a travaillé en collaboration : il est bien difficile ici de définir son tribut exact. L'intérêt qu'il montra plus tard pour certaines époques de l'histoire suédoise et russe<sup>2</sup> ferait croire qu'il était l'auteur des parties qui se rapportent à ces pays dans les *Anecdotes du Nord*, mais nous hésitons à l'affirmer devant la réflexion suivante qu'on y trouve à propos de Gustave Vasa :

De pareilles actions auraient attiré à tout autre prince l'exécution publique, tandis que Gustave fut respecté et adoré de ses peuples. C'est le comble du génie de se faire aimer d'un peuple libre qu'on asservit<sup>3</sup>.

En général, les remarques de cette nature ne sont pas le fait de notre auteur. Il aime le curieux, il aime les anecdotes; mais il ne cherche pas à fournir des jugements philosophiques. Voici tout au plus le genre de morale qu'il tire des événements de l'histoire :

Le crime, en vain, s'applaudit en secret;  
*Thémis le guette* — et toute âme de boue  
Qui sut échapper au gibet  
Rarement esquiva la roue<sup>4</sup> !

1. Un exemplaire aux armes de Marie-Antoinette se trouve à la Bibliothèque Nationale.

2. Dans les *Pièces intéressantes*.— Pour la Russie : t. I, p. 130; pp. 178-186; t. IV, pp. 449 et suiv., sur Pierre le Grand.

T. VII, pp. 169-218; 342-363, sur l'Impératrice Elizabeth, fille de Pierre.

Pour la Suède : t. II, pp. 168-9; t. IV, pp. 139-169, sur la reine Christine.

Pour la Pologne : t. V, pp. 127-131 et p. 198, sur Sobieski.

3. Première partie, p. 86.

4. *Pièces intéressantes*, t. VII, p. 19 (Relation de la Conjuration contre la ville et le pays de Liège).

Quand parut sa seconde compilation, les *Lettres à Milady*, en 1773, notre auteur était à Bruxelles. Nous ne savons pas le moment précis<sup>1</sup> où il quitta Paris pour s'y établir, ni au juste quelles furent ses raisons. Collé affirme, dans une note méchante<sup>2</sup>, qu'il ne pouvait faire face à ses dettes à Paris. Si cela était, du moins fut-il libre de revenir pour la reprise projetée d'une de ses pièces à la Comédie Française<sup>3</sup>. Il est probable plutôt qu'il partit pour suivre le Prince de Ligne.

Ce dernier avait fréquenté Paris au temps où La Place était au *Mercure*, et s'y était montré plus friand des soupers d'actrices et d'auteurs que des fêtes de la Cour<sup>4</sup>. La Place, convive toujours agréable, avait un caractère assez voisin de celui du Prince pour qu'il y eût de la sympathie entre eux. Il semble tout naturel alors de le retrouver dans le cercle du Prince à Baudour<sup>5</sup>. Il a laissé quantité de vers qui rappellent cette liaison, des vers mythologiques pour célébrer la fête de Ligne<sup>6</sup>, une Epitaphe « que par gageure et par anticipation lui fit [l'Editeur] il y a quelques années », avec un choix d'épigraphes pour mettre en bas de son buste<sup>7</sup>, et d'autres encore. En voici qui nous renseignent sur l'auteur aussi bien que sur le Prince :

1. Ce fut en tout cas après juin 1768, date où il quitta le *Mercure*. Une lettre de 1776 adressée à la Comédie Française est datée de Bruxelles.

2. Voir chapitre VI, note (27).

3. *Le Veuve trompeur*.

4. Voir L. Dumont-Wilden, *La vie de Charles-Joseph de Ligne, Prince de l'Europe française*, Paris, 1927.

5. *Ibid.* p. 153.

6. Se trouvent dans les *Amusements*, p. 111.

7. *Pièces intéressantes*, t. VII, p. 262, avec renvoi au t. III, p. 269.

*A M. le Prince de Ligne,  
En lui envoyant une Tragédie.*

Toi, que jamais on n'attrappe qu'au vol,  
Sylphe léger, dont on ne jouit guère,  
Prince charmant, et si bien fait pour plaire  
Au Petit-maître, au sage, au militaire,  
Au gai Français comme au grave Espagnol,  
A la Déesse ainsi qu'à la Bergère !  
Qui méditant Pope, Euclid, et Newton,  
Pascal, Molière et Maurice (x) et Voltaire,  
Parfois disant, pensant comme Caton,  
Fait pour la Paix ainsi que pour la Guerre,  
Mars aux Combats, et Bonhomme à Cythère,  
Sais badiner comme *Antoine Hamilton* ! (xx)  
De mon respect, de mon sincère hommage,  
Daigne agréer ce faible témoignage;  
Et sans me croire un plat Complimenteur,  
En attendant peut-être davantage,  
Ne vois en moi que ton vrai serviteur<sup>1</sup>.

La tragédie que le titre mentionne est, peut-être, la *Venise Sauvée*, que La Place en ce temps-là cherchait à faire valoir de nouveau, et qu'il voulut également faire lire au Prince Charles de Lorraine, gouverneur-général des Pays Bas Autrichiens<sup>2</sup>. Dut-il jamais, pour cette circonstance ou pour une autre, reconnaissance particulière à Charles de Lorraine ? Toujours est-il qu'il lui prodigua force éloges posthumes<sup>3</sup>, et raconta avec complaisance l'incident suivant :

Un jour, il avait vu une grande foule dans les rues de Bruxelles, et appris qu'on allait pendre à l'instant

1. x de Saxe, xx Auteur des Mémoires de Grammont (notes ajoutées par La Place. *Lettres à Milady*, t. III, p. 227.

2. Ibid., t. I, p. 146-8.

3. *Pièces intéressantes*, t. III, p. 109-115.

une belle fille de seize ans. Son amant avait été pendu pour vol quelques jours auparavant, et elle était inculpée comme receleuse. Touché par sa beauté et sa détresse, La Place monta chez lui sans prendre le temps de réfléchir (ce qui était bien dans son caractère), écrivit un mot à la hâte, et l'envoya porter à toute vitesse chez un des Chambellans du Prince. « Réfléchissant un peu plus de sang-froid sur ce que son âme exaltée venait de lui faire entreprendre, ainsi que sur le ridicule qui pouvait s'ensuivre, il était en proie à la plus vive inquiétude, lorsque attiré vers sa fenêtre par un nouveau bruit, il apprit qu'un répit arrivait de la part de son Altesse Royale, qui fut suivi quelques jours après par des Lettres de grâce ». La Place ne douta pas que ce bonheur ne fût dû à ses efforts. Il avait terminé le récit envoyé au Prince, par les vers suivants :

Près d'un Héros, aussi juste qu'aimable,  
L'excès d'amour fut toujours gracieable.  
Le plus beau titre est celui de clément.  
Il est une heure à la vertu fatale :  
Qui peut, hélas ! répondre d'un moment ?  
Hercule même a filé pour Omphale !  
Et si Louise, avec moins de scandale  
Blessa les Lois... ce fut pour son Amant<sup>1</sup>.

« Ces vers », ajoute leur auteur, « sont bien faibles il est vrai, mais ce bon Prince avait un cœur<sup>2</sup>. »

Un autre de ses amis à Bruxelles fut le sculpteur

1. *Ibid.*

2. Le chambellan auquel La Place s'était adressé était peut-être le Vicomte des Androuins, avec lequel il paraît avoir été lié. Il eut de lui les lettres du comte de Bonneval, par lesquelles il commence le premier tome des *Pièces intéressantes* (t. 1, p. 11).

français Olivier, qui fit de lui un buste en plâtre<sup>1</sup>, dont il le remercia dans ces termes :

Tu veux à la race future  
Transmettre ma laide figure? —  
Mon cher Olivier, j'y souscris.  
Et j'admire ton art suprême  
Quand, sous tes doigts, mon œil surpris  
Dans ton plâtre voit, quoi? — Moi-même<sup>2</sup>.

D'après ces quelques indications, il semble que La Place ait connu la bonne compagnie à Bruxelles. Mais ces années ne furent pas productives. Il souffrait trop cruellement de la goutte<sup>3</sup> pour pouvoir se mettre à un travail ardu, et il s'occupait surtout de tirer parti de ses anciennes compositions<sup>4</sup>.

Les *Lettres à Milady, et autres œuvres mêlées, tant en prose qu'en vers*, — trois petits volumes in-12, — forment une compilation de ses anciens écrits dans le genre léger. Son plan suppose une jeune Milady qui habite la campagne et s'y ennue. Elle lui demande, en ami, de lui écrire des lettres capables de la distraire. Il veut obéir, mais se sentant incapable de fournir des nouvelles piquantes, il a recours à son portefeuille. Chaque lettre qu'il lui envoie renferme donc une collection de petites pièces destinées à amuser. Ce sont contes et scènes de tragédie déjà publiés dans son *Mercur*, des

1. La gravure prise de ce buste se trouve du Musée de Calais (c'est le même portrait qui orne son *Hermippus Redivivus*, et notre ouvrage).

On peut la trouver aussi, quand on a la patience de chercher, chez les marchands de vieilles estampes. Je remercie beaucoup mon amie Mme J.-L. Puech, qui m'en a rapporté un exemplaire.

2. *Lettres à Milady*, t. III, p. 220.

3. *Ibid.* t. I, p. 105... « un long accès de la goutte la plus cruelle... » et t. II, p. 99... « la goutte qui me persécute... »

4. Voir supra, et la note 27 du chapitre VI.

extraits de son tout premier livre (*Essais sur le Goût*), des vers d'amitié et de compliment, et des romances. Dans cette collection, c'est à ses romances qu'il s'intéressait plus particulièrement, et à la fin de chaque volume il en note les airs, dont plusieurs sont de sa composition.

Dans ce siècle, surtout, écrit-il, où le goût presque universellement répandu de la philosophie, semble avoir émoussé celui de bien des personnes pour toute espèce de poésie, et où le Dramatique, seul, à peine, a conservé le droit de trouver encore grâce à leurs yeux; il est certain que peu de recueils de vers, quelque soignés, quelque bien faits qu'ils soient, ont droit de plaire assez pour pouvoir être lus de suite...

Aussi, n'est-ce qu'en partant de cette idée, que si jamais j'étais tenté de risquer l'impression des amusements de ma jeunesse ou de mon loisir dans un âge plus mûr; je croirais ne les pouvoir sauver de l'indifférence absolue de la plupart de mes lecteurs, qu'en les donnant sous la forme et dans l'ordre que j'ai d'abord machinalement adopté, pour les livrer à la critique d'une amie<sup>1</sup>.

Dans le troisième tome de ce recueil il cesse d'écrire à Milady. Il publie diverses vieilles lettres : lettre au Censeur royal en 1745, au sujet du *Théâtre anglais*; lettre à Voltaire, après la présentation de *Mahomet*<sup>2</sup>; lettres à Crébillon, à Piron, à Duclos, et à d'autres personnes, traitant de sujets littéraires. A la suite de ces épîtres, il réimprime son *Discours sur le Théâtre anglais*, et cet intéressant *Tableau des Anciens ménages* qu'il avait trouvé pour le *Mercur*. Mais la pièce la plus piquante de ce volume est une histoire sur Crom-

1. *Lettres à Milady*, t. II, p. 43.

2. Citée au chapitre VI.

well. — Milady lui avait raconté autrefois, dit-il, comme une tradition de famille, que Cromwell, prévoyant le retour du roi après sa mort, avait pris ses dispositions pour se faire enterrer secrètement à Naseby (scène d'une de ses grandes victoires) en sorte que les honneurs funèbres furent rendus à un cercueil vide. On y mit plus tard, aussi secrètement que possible, le corps de Charles I<sup>er</sup>. Après le retour de Charles II, on voulait exhumer le Protecteur pour le pendre et le brûler. Un assistant qui se trouva assez près du poteau pour remarquer les traits du pendu, fut horrifié de reconnaître ceux du roi. Regardant attentivement le cou il put y voir une forte couture ! Il fit part de ses observations aux autorités, qui ne tardèrent pas à descendre le corps. On le fit enterrer, et on ne le brûla point, comme le voulait l'arrêt. — La Place, nous dit-il, avait refusé de prendre cette légende au sérieux. Alors Milady, tenace, avait écrit à un de ses parents en Angleterre, qui lui confirma la tradition avec une référence aux *Mélanges de la Bibliothèque Harleienne*<sup>1</sup>.

Après les *Lettres à Milady*, La Place ne publia rien pendant de longues années. Nous le retrouvons à Paris, tout au début de l'an 1777, directeur du premier journal quotidien publié dans la capitale : le *Journal de Paris*. Il est vrai que ce n'était qu'une feuille de quatre pages in-octavo, s'occupant d'astronomie, d'observations météorologiques, et d'annonces, sous les rubriques diverses de « Belles-Lettres, Administration, Tri-

1. *Lettres à Milady*, t. III, pp. 48-60, citent les *Mélanges de la Bibliothèque Harleienne*, t. II, p. 169.

bunaux, Evénements, (faits-divers), et Spectacles » ; Il ne s'agit donc, à aucun degré, d'un journal d'informations politiques. La Place d'ailleurs ne resta que dix-huit jours<sup>1</sup> à la direction : juste le temps de marquer son passage par l'insertion, si conforme à son tempérament, de petits vers et d'anecdotes.

En 1781, la publication du premier volume des *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire*, marque chez La Place un renouveau d'activité littéraire. Ce livre ne dément pas son titre. C'est encore une compilation, mais des plus savoureuses, composée presque entièrement des pièces réunies par Duclos, historiographe de France et secrétaire perpétuel de l'Académie Française. C'était un ami intime de La Place. Celui-ci avoua hautement sa dette et appela la nouvelle édition de Maestricht *Mémorial à Duclos*. Toutefois le premier article, les lettres du fougueux comte de Bonneval, semble avoir été donné à notre auteur par le vicomte des Androuins.

La plupart des articles, bien qu'assez longs, ont de l'animation. Deux surtout sont particulièrement captivants : le *Récit de la conversion de Mademoiselle Gauthier, Comédienne, et depuis Carmélite, morte en 1757, copié sur le manuscrit original de sa main*, et le *Récit véritable de la naissance de Messeigneurs et Dames les Enfants de France (de Henri IV et de Marie de Médicis) avec les particularités qui y ont été et pouvaient être remarquables, par Louise Bourgeois, dite Boursier*,

1. Voir l'avis dans le numéro 29 du *Journal de Paris*.

*Sage-femme de la Reine.* Ailleurs, une lettre de Marie Stuart à la reine Elisabeth contient des anecdotes fort libres. On trouve un extrait des manuscrits de Colbert, avec le bilan des pensions qu'il faisait donner (à Pierre Corneille, deux mille livres; au sieur Chapelain, « le plus grand poète qui ait jamais été et du plus solide jugement », trois mille livres). — Enfin, cent pages d'anecdotes, concernant de grands personnages, notamment le Régent, la Duchesse de Berri, et Louis XIV. Ces dernières montrent l'attitude de notre auteur envers ce monarque :

Louvois ayant été traité fort durement au sujet d'une fenêtre d'un bâtiment qu'il faisait pour le Roi, rentre chez lui la rage dans le cœur, et en exhalant sa fureur devant Tilladet, Saint-Pouange et Villacerf : « Si je ne donne de l'occupation (s'écria-t-il) à un homme qui se transporte pour des *misères*, je suis perdu ! Il n'y a que la guerre qui puisse le tirer de ses bâtiments. Pardieu ! il en aura, puisqu'il lui en faut ou à moi. »

La fameuse Ligue d'Augsbourg fut désunie en conséquence, parce qu'une fenêtre était trop large ou trop étroite<sup>1</sup> !

La haine de Louis XIV pour le Prince d'Orange venait du refus qu'il avait fait d'épouser sa fille et Mme de la Vallière depuis Princesse de Conti<sup>2</sup>.

Le Prince d'Orange n'étant encore que stathouder, se trouvant à la représentation d'un opéra, dont le prologue était à sa louange; après avoir entendu le début de l'auteur : « Qu'on me chasse ce coquin (dit-il); me prend-il pour le roi de France<sup>3</sup>? »

Le public fit si bon accueil à ce volume que la première édition fut enlevée en moins de six semaines<sup>4</sup>.

1. *Pièces intéressantes*, t. I, p. 116-117, et répété t. IV, p. 366.

2. *Ibid*, t. I, p. 118.

3. *Ibid*, p. 119.

4. Préface au deuxième volume.

Cependant, le second volume ne parut que trois ans plus tard, et l'on sent entre les deux ouvrages une différence de caractère et de qualité.

Dans l'intervalle, La Place eut une longue maladie : fut-ce encore son ennemie la goutte ? Mais à soixante-seize ans, comme à cinquante ou trente-cinq, il tint tête à cette visiteuse avec une gaieté indomptable, et produisit deux œuvres dont l'une au moins fut originale. C'était un recueil d'épithames « sérieuses, badines, satiriques et burlesques », en trois volumes, contenant toutes les épithames qu'il put trouver ou inventer (ces dernières en plus grand nombre), pour toutes sortes de gens, morts et vivants. En général il accompagnait l'épithame d'une notice historique ou d'une anecdote. Ainsi pour l'Abbé Prévost :

Ci-gît, qui, toujours énergique,  
Intéressant et pathétique,  
Mais toujours sombre, et respirant la mort,  
Sembloit, dans ses écrits, avoir prévu son sort<sup>1</sup>.

Toutes les épithames ne furent pas aussi lugubres. Pour Adam et Eve il en composa une dont on devine qu'il était fier :

Ci-gît que nul n'engendra,  
Que pourtant l'on enterra ;  
Et qui, sans être engendrée,  
Près de lui fut enterrée<sup>2</sup>.

1. Tome I, p. 152.

On sait que le sort auquel il fait allusion, et qu'il raconte dans une notice, est le suivant : l'Abbé Prévost mourut sous le scalpel d'un malade droit médecin de village, qui se trompait sur l'état de syncope où Prévost était tombé.

Cette histoire est énergiquement niée par Harrisson, qui la qualifie de « pure invention d'Antoine de La Place, le plus grand hâbleur de son temps. » *L'Abbé Prévost*, par Henry Harrisson, Paris, 1896, p. 66.

2. *Recueil d'Épithames*, t. II, p. 163.

Il n'oublia (pour ne citer que quelques noms choisies au hasard) ni Loth, ni Aristophane, ni Xantippe, ni Charlemagne, ni le Baron de Lévis, « qui le premier aborda sur les côtes du Canada<sup>1</sup> ». Et voici un exemple de ce qu'il pouvait faire pour les vivants :

*De Mlle du Mesnil,  
célèbre actrice du Théâtre Français :*

Ici gira Françoise du Mesnil.  
Cherchez sa pareille? — En est-il?<sup>2</sup>

Comme on le voit, il n'y a guère rien ici qui mérite d'être relevé. Aussi ces épitaphes n'eurent-elles pas de succès auprès du public. Ce fut une vive déception pour l'auteur, qui s'y attachait plus qu'à toutes ses autres compositions, sauf peut-être à *Venise sauvée*. Il se dédommagea comme il put, et dans les tomes II à VIII des *Pièces intéressantes*, chaque fois qu'il avait à parler de quelqu'un pour qui il avait fait une épitaphe, ce qui arriva souvent, il la cita avec référence à son Recueil « que, sur son titre seul, plusieurs personnes avaient imaginé devoir être bien triste<sup>3</sup> » ; c'est, — dit-il — « un livre moins triste qu'on ne pense<sup>4</sup>. » Puis, avec les années, il se contenta de citer, en notant seulement : « l'Editeur a fait dans le temps cette épitaphe....<sup>5</sup> »

L'autre ouvrage de cette période de conception est moins originale, mais surprend bien davantage. On a

1. *Ibid.*: respectivement, t. II, p. 163; t. III, p. 195; I, p. 172; III, p. 193; I, 258.

2. *Ibid.*, t. I, p. 255.

3. *Pièces intéressantes*, t. III, p. 269.

4. *Ibid.* t. IV, p. 210.

5. *Ibid.* t. III, p. 113, etc..

beau savoir que La Place faisait partie du cercle joyeux du Prince de Ligne à Baudour, et qu'il menait une vie de fêtes à Paris<sup>1</sup>, on est mal préparé aux *Amusements, Gaielés et Frivolités d'un bon Picard*, sortant de la plume d'un écrivain qui jusqu'à ce moment s'était toujours montré soucieux de la dignité et du bon goût. Il ne faut vraiment pas être d'une humeur puritaine pour goûter les *Amusements* de La Place, où il donne tout à fait dans la gauloiserie. On dirait qu'il veut donner un défi à la maladie et à la vieillesse en se laissant aller aux propos les plus grivois et les plus scabreux. Cependant il n'y a rien de pervers dans ces vers. Le ton en est rabelaisien. Cela fait penser à Chaucer, qui, tout en écrivant des choses exquises dans les *Contes de Cantorbéry*, se régale, à côté, de contes franchement grossiers.

La Place retourna aux bienséances avec le deuxième tome des *Pièces intéressantes*. Ce volume vaut malheureusement infiniment moins que le premier; néanmoins l'éditeur put continuer sa compilation jusqu'au tome huit, en 1790<sup>2</sup>.

Nous y trouvons désormais une source de renseignements sur les goûts et sur le caractère de notre auteur. Habitué dès sa jeunesse à mettre dans son portefeuille tout ce qui le frappait à la lecture, et ayant beaucoup pratiqué tous les genres de périodiques quand il était chargé du *Nouveau choix des Mercur*es, il avait

1. Anecdotes et allusions personnelles dans les *Pièces intéressantes*: t. III p. 443; t. IV, p. 306; t. IV, p. 401; t. V, p. 361; t. VII, pp. 272-282.

2. tome II, 1784; t. III et IV, 1785; t. V, 1787; t. VI, 1788; t. VII, et VIII, 1790.

en main des centaines d'articles divers, dont il remplit, sans plan, ni but défini, les sept derniers volumes des *Pièces intéressantes*.

Parmi la grande masse de « pièces historiques », nous chercherions en vain des théories philosophiques sur la vie des peuples, ou sur la naissance et le déclin des empires. Pour La Place, l'histoire est constituée d'événements frappants et de potins divers, dont il ne se lasse jamais. Il en a collectionné un nombre vraiment extraordinaire, tirés pour la plupart de l'histoire anglaise. Il cherche des curiosités aussi bien dans la révolte de Wat Tyler<sup>1</sup> que dans la débâcle de Jacques II.

Il ne se donne pas le mal de faire de longues enquêtes sur les faits qu'il utilise; pourvu qu'il ait une autorité, il l'accepte de bonne foi. C'est de la sorte qu'il commença de donner les fameuses Lettres de la Cassette<sup>2</sup>, qui condamnent Marie Stuart, mais ayant lu le compte-rendu d'une apologie sur Marie<sup>3</sup> il revisa son opinion, et pensa justifier la reine en inscrivant cette réflexion en tête d'un nouvel article :

Opprimés, je vous plains !... mais cédant à l'orage,  
Songez que tôt ou tard l'innocence surnage<sup>4</sup> !

Et il ajoute cette note à son texte :

P.-S. — On pardonnera peut-être à l'éditeur de se féliciter d'avoir eu le bonheur de contribuer dans ce recueil à rétablir la réputation de trois Reines<sup>5</sup>, également intéressantes, éga-

1. 1381.

2. T. II, pp. 1-47.

3. par Whitaker, 1787.

4. T. VI, pp. 345-372.

5. Note de La Place : « Mathilde d'Angleterre, reine de Danemarck, t. I, p. 87; Eudoxie Federovna, épouse du Czar Pierre I<sup>er</sup>, t. IV, p. 444; Marie Stuart, reine d'Ecosse, t. VI, p. 345. »

lement opprimées par la calomnie et par les sourdes intrigues de la Politique.

Au cas contraire, croyez, Messieurs (dira-t-il à certains critiques de sa connaissance) que :

Si l'horreur que chez moi produit la calomnie,  
Aux yeux d'un esprit fort, n'est qu'une maladie,  
Je ne dirai pas moins franchement : plutôt aux Dieux  
Que ce mal en effet devînt contagieux !

Parmi les pièces anglaises se trouvent la lettre d'Henri VIII aux princes d'Allemagne les appelant à se réunir contre Luther<sup>1</sup>; — la loi qu'il fit passer rendant coupable du crime de lèze-majesté une femme qui, n'étant pas vierge, épouserait le roi sans le déclarer<sup>2</sup>; la lettre curieuse d'Elisabeth au fils de Marie Stuart écrite le jour où elle fit trancher la tête à cette infortunée<sup>3</sup>; et les instructions du vieil Henri VII à ses ambassadeurs quand il forma le projet d'épouser la reine de Naples si elle se trouvait être assez riche et jolie<sup>4</sup>.

La Place conte plusieurs histoires sur Cromwell. En bon Français et en élève des Jésuites anglais, il regardait Cromwell comme un monstre, qui cependant exerçait une horrible fascination sur lui. Outre l'histoire merveilleuse qui avait déjà paru dans les *Lettres à Milady*, notre Editeur raconte qu'une députation juive voulait proclamer Cromwell le Messie<sup>5</sup>; il raconte aussi qu'une négociation secrète était tramée

1. t. VIII, pp. 171-191 (Nouv. Ed. de Maestricht).

2. t. VIII, p. 165.

3. t. VI, p. 368.

4. t. VII, p. 98-102. La Place n'alla pas chercher cet article chez Bacon. Il l'avait trouvé dans le *Journal Encyclopédique* d'octobre 1761, et s'en était servi pour le *Nouveau Choix de Mercures*, t. XCV, août 1763.

5. t. V, pp. 45-46.

pour marier la fille du Protecteur au fils de Charles I<sup>er</sup>, mais que Cromwell ne s'y prêta pas<sup>1</sup>. Il donne cette note intéressante :

Que Cromwell ait séduit tous les esprits, la chose est moins étonnante en Angleterre qu'ailleurs. Mais que la France même ait porté le deuil de cet usurpateur, c'est ce que la postérité aura peine à croire. De toute la Cour, Mlle de Montpensier fut la seule qui refusa constamment de le prendre<sup>2</sup>.

Nous ne voulons pas quitter cette partie des *Pièces intéressantes* sans citer certaines curiosités très frappantes rapportées par La Place :

Une remarque singulière à faire sur l'Histoire d'Angleterre, dit-il, c'est que des Rois qui ont porté le nom de *Second*, il n'en est pas un dont la destinée n'ait été malheureuse. Et il cite :

Edward II (Saxon), assassiné le 18 mars, 978.

Edmund II (Saxon), surnommé Ironside. Assassiné, à ce qu'on croyait, en 1016.

Harold II, qui perdit sa couronne et sa vie à la bataille de Hastings, en 1066.

William II, tué à la chasse, 1135.

Henry II, qui vit ses fils en révolte contre lui, ce qui lui brisa le cœur.

Edward II, qui subit une mort violente en prison, 1327.

Richard II, qui eut le même sort en 1399.

Charles II, qui passa toute sa jeunesse en exil.

James II, son frère, de même, et, en plus, chassé de son royaume en 1689.

Il n'y eut que le dernier *second*, George (1727-1760), qui échappa à ce sort<sup>3</sup>.

Et cette autre dans le même genre :

Le titre d'Essex a toujours été très malheureux pour les familles qui l'ont porté, depuis le règne de Henri VIII.

1. t. VI, p. 279 et suiv.

2. *Ibid.* p. 298.

3. t. V p. 26.

Thomas Cromwell, qui, par lui, fut créé Comte d'Essex, fut décapité dans la Tour de Londres.

Elizabeth fit trancher la tête à son favori de ce nom.

Le comte d'Essex, sous le règne de Jacques I<sup>er</sup>, fit divorce avec sa femme; et elle fut donnée en mariage à Kear (*sic*) de Somerset, favori du Roi, ce qui engagea Essex dans la guerre civile.

Capel, créé comte d'Essex sous le règne de Charles II, eut la tête tranchée dans la Tour<sup>1</sup>.

Et encore une troisième :

ANECDOTE HISTORIQUE, QUI PROUVE QU'UN MINISTRE  
D'ETAT RISQUE BEAUCOUP PLUS EN ANGLETERRE  
QUE PARTOUT AILLEURS...

Sous le règne de Charles II, les ennemis du comte de Damby (*sic*)<sup>2</sup>, alors ministre, se disposaient à exiger qu'on lui fit son procès, sans le comte de Carnarvon, son ami, qui, sans être ce qu'on appelle un homme de génie, parvint, par le singulier discours suivant, à détourner la foudre au moment où elle allait éclater :

« Mylords, dit-il, je sais assez mal le latin, mais passablement l'anglais, et je crois connaître l'histoire de mon pays. Cette étude, nécessaire à tout bon patriote, m'a mis au fait des suites fâcheuses qu'eurent presque toujours ces sortes de procédures inspirées par l'esprit de parti, ainsi que du sort funeste de presque tous ceux qui les ont entreprises. J'en pourrais citer nombre d'exemples anciens. Mais, Mylords, pour ne pas risquer d'ennuyer l'assemblée, je ne remonterai pas plus haut qu'au règne d'Elizabeth.

« En ce temps, le comte d'Essex fut poursuivi par Sir Walter Raleigh, et vous savez ce qui est arrivé à Sir Walter Raleigh. Milord Bawn (*sic*)<sup>3</sup> poursuivit ce même Sir Walter Raleigh, et vous savez ce qui est arrivé à Mylord Bawn. De là le Duc de Buckingham poursuivit Mylord Bawn, et vous savez ce qui est arrivé au Duc de Buckingham. Sir Thomas Wentworth, depuis comte de Strafford, poursuivit le Duc de Buckingham, et vous

1. t. VII, p. 180.

2. pour *Danby*.

3. pour *Bacon*.

savez ce qui est arrivé au comte de Strafford. Sir Harry Vane poursuivit le Comte de Strafford, et vous savez ce qui est arrivé à Sir Harry Vane. Le Chancelier Hyde poursuivit Sir Harry Vane, et vous savez ce qui est arrivé à ce Chancelier. Sir Thomas Hosburny, (*sic*)<sup>1</sup> à présent comte de Damby, a poursuivi le Chancelier Hyde : Mais qu'arriva-t-il au Comte de Damby ? C'est ce que votre décision va nous apprendre. En attendant pourtant, que celui qui veut poursuivre le Comte de Damby paraisse, il ne me sera, je vous jure, pas difficile de lui prédire ce qui pourra lui arriver à lui-même ».

On ne saurait exprimer l'effet qu'un tel Martyrologe, prononcé d'une voix aussi forte qu'imposante, produisit sur la Chambre des Pairs. Il suffit de dire que le Duc de Buckingham, le plus grand adversaire du Comte de Damby, frappé de ce qu'il avait d'effrayant, ne put s'empêcher de s'écrier : « Cet homme est inspiré ! Un verre ou deux de vin de plus ont, ma foi, terminé l'affaire ! » (il est vrai que le comte de Carnarvon était un peu ivrogne).

Et, en effet, il n'en fut plus parlé<sup>2</sup>.

L'Angleterre ne fournit pas à tous les articles historiques du recueil. Le récit de l'exécution à Fontainebleau de Monaldeschi, grand écuyer de la reine Christine de Suède<sup>3</sup>; les articles relatifs à l'impératrice Elizabeth de Russie<sup>4</sup>, qui avait été sur le point d'épouser l'ambassadeur de France, rappellent que La Place avait collaboré aux *Anecdotes du Nord*, et qu'il avait souvent rendu compte des livres d'histoire dans le *Mercur*.

Les anecdotes prises dans l'histoire de son propre pays sont en assez petit nombre, mais elles dénotent des goûts personnels qui semblent relever de l'ins-

1 Pour *Osborne*.

2. t. VIII, pp. 116-118 (Nouv. Ed. Maestricht).

3. t. IV, p. 139-169.

4. t. VII, pp. 342-364.

tinct atavique. On ne peut s'empêcher de voir les préventions héréditaires d'un fils de huguenots, dans son admiration, sa révérence sans bornes, pour Henri IV. « ce grand et bon roi<sup>1</sup> », alors qu'en même temps ses anecdotes sur Louis XIV sont le plus souvent conçues dans un esprit de dénigrement<sup>2</sup>. Il parle autre part de « la saint-Barthélemy d'exécration mémoire<sup>3</sup>. » Dans ses fréquentes allusions aux Jésuites<sup>4</sup>, il a aussi et presque toujours une pointe légère à leur endroit. On a le droit de trouver quelque peu ingrate pareille attitude envers ses anciens maîtres. Mais après leur disgrâce, combien de leurs élèves agirent de même façon ! Voici, à titre d'exemple, une des flèches que La Place leur décoche :

*Prétendue clef d'Esther,  
Tragédie de Racine.*

Racine, cet homme excellent,  
Dans l'antiquité, si savant,  
Des Grecs imitant les ouvrages  
Nous peint, sous des noms empruntés,  
Les plus illustres Personnages  
Qu'Apollon ait jamais chantés.

Sous le nom d'Aman le cruel  
Louvois est peint au naturel;

1. Anecdotes sur Henri IV :  
t. II, p. 396; t. III, pp. 28-38; t. V, pp. 1-8; 219, 315-41; t. VI, p. 2, 416; t. VII, p. 429; t. VIII, pp. 171-6 (Nouv. Ed. Maest.).

Son idolâtrie pour Henri IV fut sans doute bien connue de ses amis. Cf. ses vers à *Mlle Clairon, en recevant d'elle un médaillon de Henri IV* (*Lettres à Milady*, t. III, p. 220).

2. Sur Louis XIV :  
t. I, pp. 116, 118, 119 (citées supra), t. I, p. 188; t. III, pp. 76-76; 116-120; t. VI, pp. 316-326.

3. t. VII, p. 114.

4. t. I, pp. 115, 187, 219, 232; t. II, p. 90; t. III, p. 234-5; t. V, p. 3 et 4; t. VI, p. 366, t. VII, p. 87, 119; t. VIII, p. 135-6 (Nouv. Ed. Maest.).

Et de Vashti la décadence  
Nous retrace un portrait vivant  
De ce qu'a vu la Cour de France  
A la chute de Montesperan.

La persécution des Juifs  
De nos Huguenots fugitifs  
Est une vive ressemblance.  
Et l'Esther qui règne aujourd'hui  
Descend des Rois dont la puissance  
Fut leur asyle et leur appui.

Mais pourquoi, comme Assuérus,  
Notre Roi, comblé de vertu,  
N'a-t-il pas calmé sa colère ?  
Je vais vous le dire en deux mots :  
Les Juifs n'eurent jamais affaire  
Aux Jésuites et aux Bigots<sup>1</sup>.

A son titre : *Pièces intéressantes pour servir à l'histoire*, La Place ajouta dans les sept derniers volumes la mention : *et à la Littérature*. En fait, les contributions littéraires se trouvent placées pêle-mêle parmi les pièces historiques. Elles sont de deux catégories. La première comprend des contes, des vers, des romances, jadis publiés pour un bon nombre dans le *Mercur*. Ici pourtant il fait un petit effort de critique littéraire.

Donnant une parodie sur Inès de Castro, il s'en justifie de la façon suivante : « Ce n'est qu'à titre de *singularité*, et comme à une espèce de monument de la gaieté française, que nous avons cru pouvoir accorder place à cette plaisanterie dans notre Recueil <sup>2</sup> »,

1. t. III, pp. 234-5.

2. t. II p. 435.

A propos des romances, il demande pourquoi les Français ne feraient pas collection des leurs, quand ils recherchent les recueils étrangers, et quand le succès de *Malbrouck* pourrait répondre de l'intérêt qu'on y prendrait :

En attendant que cette question faite pour inviter quelque plume plus exercée dans ce genre que celle de l'Editeur, soit décidée, il fera des vœux pour que les Littérateurs et les Amateurs des anciennes romances répandues, ne dût-ce être que parmi le peuple de nos différentes provinces, les communiquent au public, ainsi qu'il en donne l'exemple en insérant celle qui suit dans un recueil dont le but est de rassembler les parties ou négligées ou presque oubliées servant à l'histoire ou aux belles lettres de la Nation<sup>1</sup>.

Nous lui savons gré de ce zèle quand il cite des couplets comme ceux-ci :

PETITE CHANSON PRINTANIÈRE.

Ami, laissons regrets et pleurs à la Vieillesse;  
Jeunes, il faut cueillir les Fleurs de la Jeunesse.  
En ce tant joli mois de mai,  
Tandis que le ciel est plus gai,  
Aimons mignonne;  
Ne combattons pas le désir :  
En ce monde n'a de plaisir,  
Qui ne s'en donne !

Croirait-on, demande La Place, que ce couplet, vraiment anacréontique, se chantait en France, il y a plus de deux cents ans ? Il est de Jean Passerat, professeur d'Eloquence au Collège Royal à Paris, né à Troyes, en 1534, et mort en 1602. Son zèle pour le progrès des Lettres ne contribua pas peu à en répandre le goût parmi ses contemporains<sup>2</sup>.

1. t. III, p. 238. Cf. Gérard de Nerval : « Avant d'écrire, chaque peuple a chanté; toute poésie s'inspire à ces sources naïves, et l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre, citent chacune avec orgueil leur romancero national. Pourquoi la France n'a-t-elle pas le sien ? » *La Sylphide*, 1842. (Je remercie M. N. Popa de cette indication).

2. t. VI, p. 178.

Et celui-ci du Régent, écrit dans sa jeunesse, après un souper très gai :

Plus inconstant que l'onde et le nuage,  
Le temps s'enfuit, pourquoi le regretter ?  
Malgré la pente volage,  
Qui le force à nous quitter,  
C'est être sage  
D'en profiter.  
Goûtons-en les douceurs,  
Et si la vie est un passage,  
Sur ce passage  
Au moins semons des fleurs<sup>1</sup>.

Ce ne sont pas seulement les romances et les chansons qui éveillent chez La Place le goût de se faire historien des lettres. Au bas d'un dialogue entre Molière et Chapelle, il met cette note :

Nous avons cru, dans ce qui va suivre, ne devoir rien changer aux expressions du dialogue, ne fusse (*sic*) que pour montrer ce que le courant d'un siècle peut apporter de différence dans le style d'une nation dont la langue était regardée comme irrévocablement fixée<sup>2</sup>.

Les pièces de la seconde catégorie, sont d'un intérêt bien supérieur. Avec elles, La Place quitte la fiction et nous donne des anecdotes sur des gens de lettres. Quelques-unes sur les littérateurs du passé valent vraiment la peine d'être citées :

La réputation de *Balzac* était si grande qu'on allait de fort loin à sa terre, uniquement pour le voir. Un de ses admirateurs y arrivant un jour commença sa harangue en ces termes : « Le respect et la vénération, Monsieur, que j'eus toujours pour vous et pour Messieurs vos livres, etc.<sup>3</sup> »

1. t. IV, p. 210.

2. t. IV, t. 178-9.

3. t. VI, p. 417.

Sur Boileau :

On sait que Patru, de l'Académie Française, et aussi pauvre que célèbre avocat, se trouvant forcé de vendre sa bibliothèque, et que Boileau l'ayant achetée, voulût qu'il en conservât la jouissance. Voici des vers que fit l'honnête satirique, à la mort de *Patru*; et qui ne se trouvent pas dans les œuvres imprimées du bienfaiteur :

Je l'assistai dans l'indigence :  
Il ne me rendit jamais rien.  
Mais quoiqu'il me dût tout son bien,  
Sans peine il souffrait ma présence..  
Oh ! la rare reconnaissance !<sup>1</sup>.

Sur Voltaire :

Après la représentation de *Zulime*, tragédie de Voltaire, dont le dernier vers est :

« Souvenez-vous de moi, mais oubliez mon crime »,

quelqu'un ayant demandé à l'auteur ce qu'il pensait de cette tragédie, il répondit par les deux vers suivants :

« Du temps, qui détruit tout, Voltaire est la victime;  
Souvenez-vous de lui, mais oubliez *Zulime*<sup>2</sup> ».

Nous pourrions continuer, mais l'élément original ne se trouve pas ici. Nous le rencontrons lorsque La Place conte des anecdotes sur ses contemporains, et se laisse aller à ses souvenirs de gais soupers et d'espiègles plaisanteries. La plupart se rapportent à l'époque où il était Editeur du *Mercur de France*, et tout naturellement porté à se lier avec les gens du métier. Il raconte des farces et des incidents auxquels prirent part Moncrif et Duclos, Crébillon fils et Mari-

1. t. VI, p. 181.

2. t. VI, p. 388

vàux, Piron, Favart, Collé, Monticourt, Rameau, et l'Anglais Garrick, dont il garda toujours un si heureux souvenir<sup>1</sup>.

Ce qui frappe n'est pas seulement ce que La Place fait entrevoir de bonhomie et de gaieté chez ces gens qui aimaient la bonne chère et la vie sociale, et parmi lesquels l'ami Pierrot<sup>2</sup> ne fut pas le moins aimable, mais c'est ce vrai sens de l'amitié dont il se faisait si justement gloire, l'admiration généreuse et sans envie qui ne se démentait jamais, et à laquelle Du Belloy avait été, dans le temps, si sensible. Qu'on prodigue son hom-

1. Sur Moncrif, t. I, p. 264; t. II, pp. 290-1; t. VIII, pp. 26-35 (Nouv. Ed. Maes.)

Duclos, t. VI, p. 26. Voir aussi les *Lettres à Milady*, t. III, lettres X et XI et p. 219, les vers *Sur la mort de Duclos après trente ans d'amitié*. Crébillon fils et Favart, t. IV, p. 306; t. IV p. 40.

Collé et Monticourt, t. VIII, p. 14 (Nouv. Ed Maes.).

Marivaux, t. II, pp. 357-8;

Rameau, t. VI, p. 515; Du Belloy, t. VIII, pp. 211-212 (Maes).

Garrick, t. III, pp. 98-108; t. IV, pp. 395-410. La Place lui dédia son roman de *Lydia ou Mémoires de Milord D...* (1772).

Piron, t. V, pp. 150-2; 379-383; VII, pp. 212-222. Et voir les *Lettres à Milady*.

Il a une anecdote curieuse sur Marivaux (II, pp. 357-8) :

Une fois que La Place était fort enrhumé, Marivaux, dans le même état, vint lui rendre visite. Comme notre auteur s'écria contre cette imprudence, Marivaux lui déclara qu'aucun danger ne le menaçait. Pressé par son ami, il fut obligé de dire les raisons d'une si étrange confiance, et finit par raconter qu'une espèce de sorcier lui avait promis un jour qu'il ne mourrait pas sans l'avoir revu — et qu'il l'attendait toujours. Et voici les vers que lui avait inspirés son amitié pour Piron; La Place les raconte à propos de la candidature du satirique à l'Académie Française (1753) :

« Lorsque Piron se mit sur les rangs, l'Editeur de ce recueil se rappelle que quelques académiciens lui proposèrent de se présenter, en l'assurant de leurs suffrages; et qu'après les avoir remerciés, il se hâta d'envoyer les vers suivants à l'auteur de la *Métromanie* :

« Piron, dis-tu, pense à l'Académie?...

Eh bien, l'Ami, tant mieux, j'y pense aussi.

— Quoi ! ton aîné ? ton maître ? ton ami ?...

Quoi ! ce Piron dont la Muse applaudie,

Toujours fidèle à cet aimable auteur,

Dans aucun temps n'assoupit le Lecteur;

Tu le voudrais, au sommet du *Parnasse*,

Précéder ? — Oui; pour lui céder,

La Place. » (t. V p. 383).

2. « Sobriquet de société », comme il le répète dans tous ses recueils.

mage aux grands morts ou, parmi les vivants, aux maîtres incontestés, comme La Place le fit pour Shakspeare, pour Fielding et pour Voltaire, ce n'est pas étonnant. Qu'on le fasse pour ses camarades, ses égaux, comme il le fait dans le Recueil des *Pièces intéressantes*, c'est montrer une magnanimité qui mérite d'être soulignée. « Le soin que nous avons toujours eu de recueillir tout ce qui peut concourir à la gloire de nos bons auteurs, et surtout de ceux avec lesquels nous avons eu le bonheur de vivre<sup>1</sup> » — voici son attitude.

Quelquefois un cri de regret lui échappe pour le bon vieux temps :

On buvait, on mangeait, on riait, on chantait gaiement alors avec ses amis, parce que l'on se croyait sûr d'en avoir, et peut-être même après leur mort ! Mais à supposer que ce ne fût qu'une chimère (ainsi que de plus fortes têtes le prétendent aujourd'hui) avouons pourtant que cette chimère était du moins bien douce ! Aussi, après cela soyons assez brave pour dire :

Si la mort des amis chers à notre vieillesse  
Pour une âme sensible est le plus grand des maux,  
Dût le plus froid Zénon nous taxer de faiblesse,  
N'osons pas moins jeter des fleurs sur leurs tombeaux<sup>2</sup>.

Les souvenirs de toute sorte reviennent en foule quand on a quatre-vingts ans. De ceux qui concernent ses contemporains, il passa à d'autres plus proprement personnels, à des souvenirs de son père<sup>3</sup>, de sa jeunesse à Calais<sup>4</sup>, de son séjour à Paris comme étudiant en

1. t. VII, p. 218.

2. t. III, p. 446.

3. t. III, pp. 206-210.

4. t. III, pp. 169-179.

droit<sup>1</sup>, comme Député des Etats d'Artois<sup>2</sup>, et à des souvenirs de Bruxelles<sup>3</sup>.

Il y a dans les huit volumes des *Pièces intéressantes* quantité de ces pièces qui méritent l'épithète que La Place leur donne; on y trouve aussi des contes et des vers insipides, des souvenirs diffus, mais la personnalité de leur auteur s'en dégage à la longue, et nous le quittons avec des sentiments empreints de cordialité envers elle.

1. t. VII pp. 240; 272-282.

2. t. V, pp. 69-78; VI, p. 26; VII, pp. 71-81.

3. t. III, pp. 109-115; 319-328.

---

## CHAPITRE IX

### Dernières années. — Derniers écrits.

---

Pendant les dernières années de La Place, nous assistons à ce phénomène : la vieillesse apporta à notre auteur un renouvellement de forces. Quand il quitta le *Mercur*e à l'âge de soixante ans, sa vie active d'auteur semblait finie. Pendant des années, il ne fit que publier d'anciens ouvrages et donner des compilations. Puis, pendant une grande maladie, il se remit à composer pour se désennuyer<sup>1</sup>. Ce fut comme un signal de recommencement, et à quatre-vingts ans il redevint traducteur. L'acharnement de ce vieil homme de lettres est vraiment étonnant. Il avait de quoi vivre<sup>2</sup>; il ne poursuivait plus avec la même assurance une renommée illusoire; il écrivait parce qu'écrire était devenu pour lui une habitude et un besoin. Traducteur, patriote, et moraliste, il s'épanchait dans la mesure de sa force intellectuelle, restée toujours la même.

Ce furent, d'abord, les deux romans de Clara Reeve<sup>3</sup>,

1. Les *Epitaphes* et les *Amusements* (Voir ch. VIII).

2. *Anecdote moderne*.

3. Voir ch. IV.

suivis en 1789 de sa dernière traduction : *Hermippus Redivivus ou le triomphe du sage sur la vieillesse et sur le tombeau, contenant une méthode pour prolonger la vie et la vigueur de l'homme, traduction de l'Anglais, d'après le Docteur Cohausen et la seconde édition de Londres*. Ce livre, d'un genre tout à fait différent de tout ce qu'il avait déjà fait, développe en deux volumes très mal ordonnés, très verbeux, la thèse suivante :

Un certain Hermippus, selon une inscription antique, parvint à l'âge de cent cinq ou cent quinze ans en se nourrissant de l'haleine de jeunes filles ou de jeunes garçons.

Partant de là, Cohausen recommande aux vieillards de se garantir contre l'approche des infirmités en s'entourant de jeunes gens sains ou, mieux encore, de jeunes filles vierges, et de respirer leur *aura*, autant par les pores que par les poumons. Il n'y a rien dans la Religion ni dans la Nature, dit-il, pour faire penser qu'il y ait un terme fixe à la vie. Suit une longue liste de patriarches bibliques et autres qui vécurent longtemps, et des exemples de gens qui, ayant perdu dents et cheveux par vieillesse, les virent repousser. Comment y sont-ils arrivés? — Il répond : puisqu'on voit que dans les épidémies l'infection est propagée par les haleines corrompues, pourquoi ne pas inférer qu'une haleine jeune et saine pourrait avoir l'effet contraire? Du reste, il faut éviter tout excès : excès de nourriture ou de volupté.

Dans son second volume, Cohausen cherche à dé-

montrer que les Astrologues et la Fraternité des Illuminés, qui croient posséder la Pierre philosophale, ont tort. Pourtant il donne beaucoup d'exemples en leur faveur, et conte l'histoire du fameux Nicolas Famel, qui vécut sous Charles V. et découvrit, dit-on, le secret pour prolonger la vie de plusieurs centaines d'années.

L'intérêt que prit La Place à cet ouvrage bizarre n'est pas difficile à expliquer. Lui-même, vieux et souvent malade, le lut avec un intérêt sympathique. sans plus, pouvons-nous penser. Il escompta un succès de curiosité, selon la prédiction en vers qu'il mit comme avertissement au début de son livre. Il saisit l'occasion de rendre hommage à son médecin en le lui dédiant, avec épigraphe :

Votre plus inviolable ami et serviteur, De La Place,  
Et dont le bon Sayffert, aidant la destinée,  
A ses quatre-vingt-deux, joint encore une année !

De plus il orna ce livre de son portrait.

Notre auteur commençait maintenant à se réjouir et à s'enorgueillir de son grand âge. Jadis constamment menacé par la mort, le seul fait de se trouver en vie était pour lui un triomphe dont il se faisait gloire. D'autant plus qu'il sortit de la lutte contre la maladie plus actif que jamais. Il ne laissa pas passer une seule occasion de dire son âge au public. Ainsi, en 1787, il data quelques vers patriotiques :

Le... mars, jour où l'Auteur,  
Votre féal serviteur,

Survit (grâce à sa destinée !)  
A sa quatre-vingtième année.

P.-S.—Si ces vers, Cher Marquis, ne sont qu'un radotage,  
Convien's qu'il est du moins pardonnable à mon âge<sup>1</sup>?

Quand il réimprima les mêmes vers, deux ans plus tard, il ne manqua pas d'en changer le dernier, pour lui faire dire : quatre-vingt-deuxième année.

Du jour où il tira vanité de son grand âge, il se mit à devenir susceptible. Autrefois il avait été bon compagnon, fier, il est vrai, du crédit qu'il croyait posséder, et que toujours il employait volontiers pour autrui, mais il n'avait jamais été jaloux d'égards. Dans sa vieillesse, il s'irritait des négligences et voulait faire valoir ses titres au respect de la nouvelle génération. A l'occasion de l'ouverture des Etats Généraux, il composa quelques vers qu'il intitula, *Essor de sentiment patriotique*<sup>2</sup>, et qu'il signa, *De La Place. Doyen des Gens de Lettres en France*. Il les fit imprimer à ses frais<sup>3</sup>, avec cette note :

Ces vers, avec une lettre aussi pressante que polie, ont été envoyés, dès le 28 avril, à MM. du *Journal de Paris*, pour y être insérés, le jour même de l'ouverture des Etats Généraux. Ils ont sans doute (et surtout vu la circonstance) eu de bien puissantes raisons pour ne pas déferer à la demande de l'Auteur.

Quelques temps après il publia une brochure intitulée *Anecdote moderne, historique et Française, avec*

1. *Eptre à Monsieur le Marquis de... à l'occasion de l'Assemblée des Notables, ou Effusion de cœur d'un vieux citoyen français*. A Paris, de l'Imprimerie de Monsieur 1787.

2. S. L. N. D.

3. Il le dit dans une note ajoutée à ces vers quand ils furent republiés à la suite de son *Anecdote moderne* (1789) p. 24.

*quelques poésies légères*, 1789. La première partie, l'anecdote moderne, est une justification de ses titres de noblesse. Il arriva, (ou La Place imagina le cas pour avoir l'excuse d'offrir sa généalogie au Public) qu'un grand seigneur, duc et pair de France, mit en question sa qualité de gentilhomme, en raison de l'intérêt trop vif qu'il paraissait prendre à la cause du Tiers-Etat. La Place répondit en lui envoyant sa table de descendance du seigneur de La Place, grand vassal de Charles VIII; de Pierre de La Place, seigneur de Javerhac, sous François I<sup>er</sup>, et de Pierre de La Place, avocat général au Parlement de Paris sous Henri II, Premier Président de la Cour des aides sous Charles IX, et victime de la Saint-Barthélemy.

Dans la même brochure où il fit valoir ses titres de noblesse, La Place exprima ses griefs contre la nouvelle génération :

*Epître chagrine d'un Octogénaire,  
au sujet des Jeunes Gens d'aujourd'hui.*

Toi qui, loin des Français, dont le sort t'intéresse,  
Voudrais savoir (dis-tu) quelle est notre jeunesse?...  
Tu le veux?... j'y souscris....

Ces petits paons, tout fiers de leur petite queue,  
Lestes, se pavanant sous leur casque bleue,  
Bien longue, bien étroite, honteux d'être Français,  
Et jusqu'au fanatisme, engoués des Anglais;  
Renonçant, par faux airs, aux grâces de leur âge,  
D'un grand feutre, clabaud, obombrant leur visage,  
Avec culotte jaune, et cravate à gros nœuds,  
Crinière ébouriffée, et boucles d'équipage,  
L'air distrait et pensif, sans penser davantage.

D'un salut protecteur honorant les passants;  
Pour comble de plat faste et de haute sottise,  
Honorant plus encor, de leurs soins complaisants,  
Un énorme jabot sur ombre de chemise;  
Le propos sec et froid, le maintien dédaigneux,  
Se flattant de fixer et charmer tous les yeux !

Près du sexe ajoutons leur suffisance insigne  
(Présumant, par instinct, qu'il peut en être digne !)  
Leurs fades madrigaux, moins polis qu'offensants,  
Leurs coups d'œil familiers, leurs écarts insultants;  
Ivres de leur figure, ingrats par caractère,  
De leur père excédés, et gâtés par leur mère,  
Jaloux d'être cités, fût-ce par leurs travers,  
Et des Grands gauchement imitant les grands airs;  
Peu contents du galop, quoique rien ne les presse,  
Du haut de leur *Wiski*, trône de leur bassesse,  
Ravis d'éclabousser, d'effrayer les passants,  
Imaginant régner en écrasant les gens :  
Telle est, sage Penseur, la merveilleuse engeance,  
Sur qui de nos Badauds se berce l'espérance !

Ayant épanché sa bile dans cette diatribe, La Place revint sans doute à sa bienveillance ordinaire pour les jeunes gens.

C'était le moment de grands événements politiques. Les effusions patriotiques étaient à l'ordre du jour; chez lui elles jaillissaient de son caractère même. Non pas qu'il fût de ceux qui commencent les révolutions, ou qui donnent dans les excès. Il n'avait ni assez d'amour, ni assez de haine pour son espèce, ni assez de génie original pour prêcher la révolte ou le changement. Naturellement tolérant, il aimait la vie facile, et n'eut jamais l'ambition de se faire le champion des causes difficiles. Comme en matière de littérature il s'était incliné, contre son propre penchant, devant le goût exclusif

de ses compatriotes, de même il avait accepté sans en être gêné le gouvernement et la religion absolus de son pays. Sans faire de discours sur sa philosophie, il la résuma dans les petits vers de sa vieillesse, sous forme de conseils à l'adolescence :

Si tu veux vivre en paix, sois soumis à la Loi;  
Des grands redoute la disgrâce;  
Accorde aux magistrats ce qu'on doit à leur place;  
Sur le Gouvernement — tais-toi<sup>1</sup>.

Mais cette prudence, cette acceptation facile du monde tel qu'il était, ne l'empêchait pas d'être bienveillant et de détester l'oppression. Dans les *Pièces intéressantes*, il avait publié une ancienne romance, où un grand seigneur, méchant homme, pour s'amuser aux dépens de certaines nonnes, s'introduisit, au moyen d'un déguisement, dans un couvent. La Place mit en note :

On sait quelle était la licence des mœurs et la tyrannie des seigneurs, sous le gouvernement féodal... Et puis, regrettons le bon vieux temps<sup>2</sup> !

Une autre fois, racontant une histoire de l'Inquisition, il fit cette réflexion honorable :

Que d'infortunés on pourrait citer, à qui les horreurs de la torture ont arraché l'aveu de crimes dont ils se sont dans la suite trouvés innocents ! Et que de grâces les Français n'ont-ils pas à rendre à un souverain dont l'âme, aussi bienfaisante qu'humaine, vient de les rassurer sur les craintes qu'avait droit d'inspirer à tout homme sensible l'abus d'un usage aussi injuste que barbare<sup>3</sup> !

1. *La nouvelle Ecole du monde, par un vieillard qui croit l'avoir connu*, Amsterdam, 1787 — Première partie, 138.

2. *Pièces intéressantes*, t. III, p. 241 (1785).

3. *Ibid*, t. V, p. 36 — 1787.

Avec ces sentiments, on conçoit qu'il fût de ceux qui se laissaient entraîner par le nouveau courant, et qui accueillaienient avec plaisir les réformes et les promesses par où débuta la révolution.

Il est reconnaissant envers Louis XVI d'avoir permis l'inauguration des réformes, et d'avoir fait naître l'espoir d'un avenir heureux chez les gens du Tiers-Etat. Dans son *Epître à M. le Marquis de...*, à l'occasion de l'Assemblée des Notables, ou *Effusion de cœur d'un vieux citoyen français*, il peint la nouvelle ère de bonheur et de prospérité à venir, grâce à la convocation des Etats :

Il a parlé [le Roi]... tous les maux disparaissent.

Moins surchargés, les opprimés renaissent ;

Le jour pour eux luit avec plus d'éclat ;

Ils sont heureux... quel trésor pour l'Etat !

Mais, cher Marquis, je t'entends par avance :

Quoiqu'à bon droit pour ton Roi prévenu.

Ainsi qu'à moi son cœur te soit connu :

Comment, dis-tu, fera-t-il ce miracle ? —

En le voulant... Je n'y vois d'autre obstacle

Qu'un vain orgueil, d'antiques préjugés,

En droits prescrits, par le temps érigés,

Qui, d'un grand corps absorbant la substance,

Ont dans son sein fait germer l'indigence,

Qui, jointe au luxe, en énervant les bras,

Fut le tombeau des plus puissants Etats...

Autrefois le Clergé, continue-t-il, eût opposé ses droits à toute réforme; aujourd'hui il est plus éclairé, plus sage :

Mais qu'a d'ailleurs le tribut dans sa forme,

De révoltant?... Rien est-il plus conforme

A l'équité, que nul des citoyens

N'y soit soumis qu'à raison de ses biens?

de ses compatriotes. de même il avait accepté sans en être gêné le gouvernement et la religion absolus de son pays. Sans faire de discours sur sa philosophie. il la résuma dans les petits vers de sa vieillesse, sous forme de conseils à l'adolescence :

Si tu veux vivre en paix, sois soumis à la Loi;  
Des grands redoute la disgrâce;  
Accorde aux magistrats ce qu'on doit à leur place;  
Sur le Gouvernement — tais-toi<sup>1</sup>.

Mais cette prudence, cette acceptation facile du monde tel qu'il était, ne l'empêchait pas d'être bienveillant et de détester l'oppression. Dans les *Pièces intéressantes*, il avait publié une ancienne romance, où un grand seigneur, méchant homme, pour s'amuser aux dépens de certaines nonnes, s'introduisit, au moyen d'un déguisement, dans un couvent. La Place mit en note :

On sait quelle était la licence des mœurs et la tyrannie des seigneurs, sous le gouvernement féodal... Et puis, regrettons le bon vieux temps<sup>2</sup> !

Une autre fois, racontant une histoire de l'Inquisition, il fit cette réflexion honorable :

Que d'infortunés on pourrait citer, à qui les horreurs de la torture ont arraché l'aveu de crimes dont ils se sont dans la suite trouvés innocents ! Et que de grâces les Français n'ont-ils pas à rendre à un souverain dont l'âme, aussi bienfaisante qu'humaine, vient de les rassurer sur les craintes qu'avait droit d'inspirer à tout homme sensible l'abus d'un usage aussi injuste que barbare<sup>3</sup> !

1. *La nouvelle Ecole du monde, par un vieillard qui croit l'avoir connu*, Amsterdam, 1787 — Première partie, 138.

2. *Pièces intéressantes*, t. III, p. 241 (1785).

3. *Ibid*, t. V, p. 36 — 1787.

Avec ces sentiments, on conçoit qu'il fût de ceux qui se laissaient entraîner par le nouveau courant, et qui accueillaient avec plaisir les réformes et les promesses par où débuta la révolution.

Il est reconnaissant envers Louis XVI d'avoir permis l'inauguration des réformes, et d'avoir fait naître l'espoir d'un avenir heureux chez les gens du Tiers-Etat. Dans son *Epître à M. le Marquis de...*, à l'occasion de l'Assemblée des Notables, ou *Effusion de cœur d'un vieux citoyen français*, il peint la nouvelle ère de bonheur et de prospérité à venir, grâce à la convocation des Etats :

Il a parlé [le Roi]... tous les maux disparaissent.  
Moins surchargés, les opprimés renaissent ;  
Le jour pour eux luit avec plus d'éclat ;  
Ils sont heureux... quel trésor pour l'Etat !  
Mais, cher Marquis, je t'entends par avance :  
Quoiqu'à bon droit pour ton Roi prévenu,  
Ainsi qu'à moi son cœur te soit connu :  
Comment, dis-tu, fera-t-il ce miracle ? —  
En le voulant... Je n'y vois d'autre obstacle  
Qu'un vain orgueil, d'antiques préjugés,  
En droits prescrits, par le temps érigés,  
Qui, d'un grand corps absorbant la substance,  
Ont dans son sein fait germer l'indigence,  
Qui, jointe au luxe, en énervant les bras,  
Fut le tombeau des plus puissants Etats...

Autrefois le ( lergé, continue-t-il, eût opposé ses droits à toute réforme; aujourd'hui il est plus éclairé. plus sage :

Mais qu'a d'ailleurs le tribut dans sa forme,  
De révoltant ?... Rien est-il plus conforme  
A l'équité, que nul des citoyens  
N'y soit soumis qu'à raison de ses biens ?

Cette *Epttre*, ainsi que l'*Essor de sentiment patriotique*, trouve une place dans la brochure qui contient son *Anecdote moderne*, avec plusieurs petites pièces, « Relatives aux grandes affaires actuelles. » La Place reflétait trop bien l'opinion publique moyenne pour que ces petites pièces soient sans intérêt pour l'historien, aussi bien que pour son biographe. Cueillons en quelques-unes :

*Au Corps de la Noblesse*

Homme noble ! pour être encor plus respectable,  
Songe qu'un Laboureur n'est pas moins ton semblable ?  
Et que par son travail (ton seul et sûr appui !)  
S'il peut vivre sans toi, tu périras sans lui.

*Motif de consolation à un membre du Tiers-Etat.*

Comment espérer l'union  
Chez ceux que la discorde brouille ?...  
Ami, pour faire un bon bouillon,  
Il faut, d'abord, que le pot bouille.

(*Note de La Place*) : Pour purger d'écume.

*Cri de joie d'un Vieillard Français, le 25 juillet 1789.*

Je suis rajeuni de vingt ans !  
Necker, le Tiers-Etat, et les vrais (*sic*) bonnes gens,  
De quelque ordre qu'ils puissent être,  
(Dussent se pendre les méchants)  
Sont également triomphants.

Grâce au cœur paternel de notre auguste maître,  
Sous les nouvelles lois qui de leurs soins vont naître  
Les Français de l'Etat se verront tous enfants.  
Peuple ! quel avenir pour toi je vois paraître ?  
Je suis rajeuni de vingt ans !

*Epitaphe de la Bastille, faite sur ses ruines.*

Ici le despotisme, en fondant sa puissance,  
Avait fixé son trône et l'Enfer de la France !

*Distiques*

POUR QUELQUES-UNS DES PORTRAITS DE LA COLLECTION RELATIVE AUX ETATS GÉNÉRAUX, ENTREPRISE PAR LE SIEUR LE VACHEZ, MARCHANDS D'ESTAMPES, etc.

*Pour celui de Louis XVI...*

Quelques titres à l'amour de tous tant que nous sommes !  
C'est le meilleur des Rois, et le meilleur des hommes.

*De M. Necker.*

Vois, qui pour nous chercha le bien,  
Et qui pour lui ne chercha rien !

*De M. l'Abbé Sieyès.*

Pour lui la rhétorique est un art imposteur :  
Il parle à la raison, comme Racine au cœur.

*De M. le Comte de Mirabeau.*

Ce fut, plus d'une fois, grâce à la circonstance,  
Que de plus d'un mortel on connut l'importance.

*De M. le Marquis de La Fayette.*

Ainsi qu'en Amérique, il prouve à tous les yeux,  
Qu'il est des descendants dignes de leurs aïeux.

A ces pièces patriotiques, La Place joignit un « Petit mélange de Pièces de tout genre ». On y trouve encore des références aux événements du jour, et à ses intérêts personnels, mais on voit que, même au moment

de la Révolution, un citoyen inoffensif pouvait exercer sa gaieté en plein jour.

*Sur l'hiver de 1789.*

Hiver, pâle tyran ! quand tes froides rigueurs  
Sur nous de jour en jour étendent les conquêtes,  
Lorsqu'un bon Roi prend soin de réchauffer nos cœurs,  
Ah ! du moins puisses-tu glacer certaines têtes !

*A M. le Marquis de...*

Après trois paroles données  
Depuis un mois, mais toujours éludées,  
Mon cher Marquis, songe que le repos  
M'est nécessaire?... Et retiens bien ces mots :  
Au moment où finit l'empire despotique  
D'un gouvernement trop gothique,  
Prétends-tu qu'un infirme et très vieux citoyen  
Jour et nuit, soit encore victime de ton chien ?

Il fait des mots sur la Mort, sur le Goût, sur lui-même :

Quand Pierrot rit avec la mort,  
Pourquoi plaindriez-vous son sort ;  
Surtout lorsqu'après une vie  
D'au moins seize lustres, dit-on,  
Que nul opprobre n'a ternie,  
Il reste à ce Barbon,  
Pour égayer sa vieillesse,  
Gogo, Dumesnil et Clairon ?

Il a plusieurs effusions enthousiastes pour le Prince de Ligne, « Son Charlot », duquel il dit : Puisse-t-il mourir vingt ans plus tard que moi !. vœu qui fut exaucé, soit dit en passant ; il adresse des compliments à toute la famille Necker :

*Sur le retour de M. Necker.*

Tous mes vœux sont comblés ! Un seul vers les contient.  
Ma patrie est sauvée, et son sauveur revient.

*A Madame Necker.*

Si Necker, aujourd'hui, de la France est le père,  
La modeste indigence en vous trouve une mère.  
Vivez donc, l'un et l'autre, au gré de mon désir  
Tout, jusqu'au laboureur, reverra le plaisir !

*Pour le Portrait de Madame l'Ambassadrice de Suède.*

Heureuse qui sait joindre à l'esprit de son père,  
Les grâces de son sexe, et l'âme de sa mère !

Il montre aussi que l'admirateur de l'Angleterre  
n'est pas mort en lui :

*Réflexion sur MM. Necker et Pitt.*

De mortels d'un mérite rare  
Combien la nature est avare !  
En ministres, depuis *Colberi*,  
Trouvez mieux que *Pitt* et *Necker* ?

*Idée patriotique.*

Ministres qui voulez le repos de la Terre,  
Tâchez de réunir la France et l'Angleterre :  
Toute haine a son terme ; et l'intérêt commun  
Chez deux vieux ennemis peut n'en plus trouver un !

Sur les questions de Religion, La Place s'était toujours tu, à la fois par prudence et par bon goût ; néanmoins, on peut démêler qu'il avait toujours eu une espèce d'aversion pour la religion dans laquelle son père avait été forcé de l'élever. Avec la Révolution, toute réserve fut bannie, et quatre brochures contre la religion parurent, dont trois, *les lettres à Cérutti*, sont signées de la Place. Une autre lui est attribuée : *Les Forfaits de l'Intolérance Sacerdotale, ou Calcul modéré*

*de ce que les Hérésies, les pratiques prétendues pieuses, l'ambition et la cupidité tant des Papes que du clergé, ont produit de victimes humaines dans la Chrétienté, par le feu Lord<sup>1</sup>...*».

L'auteur, un Protestant anglais, y dresse une table des morts causées par les persécutions au nom de la Religion, en commençant par les schismes sous Décus, et en continuant par les Croisades, l'Inquisition, et toutes les guerres de religion, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un total de 11, 506, 600 personnes tuées. Toutes ses victimes sont choisies parmi les Protestants ou les Païens; les victimes catholiques ne sont pas mentionnées, même quand il invoque les assassinats en Irlande.

Les *Lettres à Cérutti*<sup>2</sup>, composées par La Place, n'ont pas cette férocité; s'il prend plaisir à railler la religion, c'est avec bonne humeur et légèreté; il pique, il n'étourdit pas. Après tout, il n'est pas polémiste anglais, et il n'a pas été toute sa vie à l'école de Voltaire sans rien apprendre. Son titre et ses avertissements sont significatifs :

LETTRE A M. CÉRUTTI,

*Sur les prétendus prodiges et faux miracles, employés de tous les temps pour abuser et subjuguier les peuples, avec nombre d'exemples de ces pieuses fraudes, non moins amusantes qu'instructives.*

Grâce au nouveau gouvernement,  
A la Cour, ainsi qu'à la Ville,  
Tout peut se dire maintenant,  
Surtout si le *dire* est utile.

1. Les *Lettres à Cérutti* et l'origine anglaise de la brochure l'*Intolérance sacerdotale*, rendent très vraisemblable l'attribution de cette pièce à La Place.

2. Jésuite, ami et collaborateur de Mirabeau. Elu membre de l'Assemblée nationale avant sa mort en 1792.

C'est en partant, Monsieur (La Place s'adresse à Cérutti), de vos écrits, si vraiment patriotiques, que votre vieil admirateur, ainsi que la *Mouche* de notre bon La Fontaine, s'est vu tenté de joindre ses faibles efforts aux vôtres, en faveur de la cause de l'humanité que vous défendez avec de si puissantes armes !

Les deux premières Lettres racontent quantité de miracles de la Vierge, tels qu'on les lit dans les hagiographies. L'auteur veut bien y joindre de temps en temps une pointe de malice, et s'étonner que telle ou telle guérison miraculeuse eût seulement confondu les infidèles, et ne les eût pas convertis. Néanmoins, on a bien l'impression, en les lisant, qu'il trouva du plaisir dans ces récits pour eux-mêmes, malgré leur ton ironique<sup>1</sup>.

La troisième Lettre, de 1791, est en grande partie une suite d'histoires qui racontent la richesse et la débauche des moines, mais toujours sur un ton léger. Elle se termine par ces observations sur le Décret contre le Haut-Clergé :

A cette occasion cinq choses au moins sont bien dignes de remarque :

1<sup>o</sup> C'est que le jour-même (2 nov. 1789) il y eut à Paris une éclipse de lune.

2<sup>o</sup> Que c'est un Prélat (M. l'Evêque d'*Autun*), qui a fait cette fameuse motion contre son *ordre* même.

1. Cf. ce quatrain dans la *Nouvelle Ecole du Monde* (deuxième partie, 134) :

« Dût Caton s'en moquer, nous croyons et disons  
Qu'aux yeux des bons esprits tous les genres sont bons,  
Et que le Merveilleux, qu'il traite de Chimère,  
S'il touche, amuse, instruit, a toujours droit de plaire. »

3° Que c'est M. *Camus*, ci-devant *avocat* du Clergé, qui occupait le fauteuil de Président de l'Assemblée.

4° Que c'est dans la salle de l'Archevêché de Paris que cette *motion* a été décrétée.

5° Chose qui n'est pas la moins frappante, c'est que c'est à un Ministre d'Etat, *protestant*, que sont dues et la *convocation* et l'*organisation* de l'auguste assemblée à qui ce beau Royaume opprimé aura dû sa renaissance et sa gloire !

D'après tout ceci, et surtout d'après les trois célèbres journées (où Paris s'est vu si miraculeusement sauvé d'une perte presque certaine) pourrait-on regarder comme bien ridicule une bonne âme qui s'écrierait : O Providence !

Existe-t-il un homme qui, pratiquant les Lettres, ne rêve pas de se survivre dans la Littérature, de laisser son monument parmi les livres ? Quand on n'est pas Milton, on n'ose pas sans ridicule avouer la prétention gigantesque de donner au monde quelque chose qu'il ne voudrait pas laisser mourir ; mais la douce espérance de le faire est là. Jeune, La Place avait voulu se faire une renommée comme tragédien ; Melpomène le trahit. Vieux, il fit une autre offrande à la postérité, et qui convenait mieux à ses talents :

#### LA NOUVELLE ECOLE DU MONDE

*Par un Vieillard qui croit l'avoir connu, ou recueil de nouveaux quatrains et distiques moraux, satiriques et galants, propres à tous les âges, avec cette promesse à la suite du titre :*

Si je ne suis bon moraliste,  
Je ne serai, du moins, pas triste.



Par volonté testamentaire,  
Avant, comme après mon décès,  
De ces quatrains, bons ou mauvais,  
Je fais le Public légataire.

D. L. P.

Il avait toute sa vie conservé l'habitude de jeter sur des cartes à jouer toutes les idées qui lui passaient par la tête, et pendant une attaque de goutte, il se fit apporter, pour se distraire, le carton qui les renfermait. Un peu effrayé par le nombre, il jeta au feu ce qu'il croyait ne pas être digne d'intérêt, et fit son recueil du reste.

Il se pourrait même, écrit-il dans sa Préface, et le cas ne serait pas étonnant, qu'on pût y rencontrer des réminiscences, et avec d'autant plus de raison que, surtout en ce genre, elles sont, d'ordinaire, assez fréquentes chez les personnes de mon âge... Quoi qu'il en soit.

Ils sont, du moins, d'un bon Français,  
Qui longtemps vécut, digne Amie,  
Et crut, quel que fût leur succès,  
Devoir ce legs à sa Patrie.

D. L. P.

Les premiers quatrains (pour l'adolescence), sont des lieux-communs des plus plats. Respectez la Religion, et vos parents, dit-il aux jeunes gens; craignez la femme, le flatteur, la mauvaise compagnie, le jeu; soyez bon citoyen; ayez de la patience et du courage, cherchez à vous instruire; soyez aimables avec tous, simples et naturels, honnêtes, modestes, justes et bons; ne soyez pas trompés par un brillant dehors; évitez l'excès; bornez vos dépenses aux deux-tiers de votre revenu. Parmi ces platitudes, il y en a qui sont assez bien tournées :

Sois muet, cher bienfaiteur !  
Songe qu'il n'est si grand service,  
Dont le souvenir ne périsse  
Par le caquet de son auteur.

D'autres, moins sentencieuses, sont plus spirituelles :

Malheur à qui connaît Paris,  
Et qui de quelque oubli s'offense.  
On y doit compte à ses amis  
Même de la réminiscence.

Bientôt il se débarrasse de la moralité pour faire de  
l'esprit :

Rien aujourd'hui, je le regrette !  
Disais-je à la pauvre Pérette.  
Rien tout seul, dit-elle, n'est rien ;  
Rien qu'un sol me ferait grand bien.

~ ~

Ce cher Monsieur qui ne dit mot,  
De la langue a pourtant l'usage?...  
Si c'est un sage, il est bien sot !  
Si c'est un sot, il est bien sage !

Les quatrains tout à fait personnels, qui mettent  
en valeur son caractère et sa philosophie aussi bien  
que le ferait un traité, sont en grand nombre.

Il est tolérant :

N'attends rien, si tu veux, des cieux :  
Mais sens-tu bien la barbarie  
D'ôter au mourant malheureux  
L'espérance d'une autre vie ?

~ ~

Tous talents, quels qu'ils soient, ne peuvent plaire à tous ;  
Mais le goût exclusif est le pire des goûts.

Il aime les douceurs de la vie :

Boire, aimer, et bien digérer :  
Le bon temps ! — s'il pouvait durer !

~ ~

Pour la vieillesse, Ami, sais-tu ce qu'il faut craindre ?  
L'indigence, où les sots tombent et tomberont :  
Les malheureux toujours sont et seront  
Au rang des morts, et beaucoup plus à plaindre !

Il se fait gloire de sa gaieté :

Ami, si la Nature avare  
De ses dons, surtout de la santé,  
Rarement la donne sans tare,  
Tâche d'y joindre la gaité.



La goutte en vain me tracasse;  
Toujours gai, toujours content,  
Tandis que le temps me passe,  
Je cherche à passer le temps.

*Vœu d'un Vieillard honnête.*

S'il plaisait au destin de doubler ma carrière,  
De permettre à mes yeux de fixer la lumière,  
De conserver ma tête, et surtout ma gaieté,  
Quel mortel atteindrait à ma félicité?

Et le ton sur lequel il répond à ses critiques :

Quoi ! les vers t'occupent encor  
Vieux Pierrot?... Ce sont de pures folies :  
Tu pourrais faire mieux ? — D'accord :  
Mais je m'amuse, et tu t'ennuies !



Vécût-il plus vieux que Nestor,  
L'Homme garde toujours son caractère :  
Toujours bercé par sa chimère,  
Cléon radote... et rime encore !

(*Note de La Place* : Pâturage pour ceux que les vieux talents blessent.)

Il est l'homme de son temps et doit priser le sentiment :

O sentiment ! source divine  
Des vertus chères aux mortels !  
Celui qui prêche ta ruine,  
En voudra bientôt aux autels.



En ce siècle, blasé par la Philosophie,  
Fléau du sentiment, éteignoir du Génie,  
Raisonnant, dissertant, bâillant à l'unisson,  
Le Français, alourdi, n'en a plus que le nom !

Il a des quatrains pour ses amis, pour le Prince de  
Ligne, pour les événements publics, pour son héros  
Henri IV, et ces deux-ci, sur Voltaire et Rousseau,  
au lendemain de leur apothéose :

L'ambition d'être sans maître,  
Et de mieux faire a toujours nui :  
Si Voltaire eût voulu moins être,  
Quel autre eût été plus que lui ?



Rêves sont rêves, quoique beaux,  
Jean-Jacques ! la preuve en est claire :  
Rendez tous les hommes égaux ;  
Qui voudra labourer la terre ?

L'inspiration patriotique subsiste, et nous retrouvons  
des vers sur les Français et les Anglais extraits de ses  
propres tragédies ; ce sont toujours des alexandrins,  
car il dit de cette forme de vers :

Il est dans notre oreille en dépit de nos soins ;  
Je l'éprouve souvent, quand j'y pense le moins ;

mais le ton en est changé, et lui convient mieux que  
le style noble :

Vieux jaloux de la France, Autrichiens, Anglais,  
Dénigrez bien ses mœurs, ses talents, ses succès,  
Vous conviendrez pourtant (soyez de bonne foi !)  
Que c'est une catin qu'on aime malgré soi ?

L'indomptable vieillard ne se contenta pas d'écrire  
des vers, ou de lancer des flèches contre le clergé.

On trouve parmi les Pièces de l'Assemblée législative, sous la date du 5 février 1792, cette minute :

L'Assemblée accueille avec bienveillance et honore des témoignages de son estime Messieurs La Place (*sic*), Goldoni, Favart, qui viennent réclamer la justice au nom de toute la Littérature dramatique. Elle leur donne les honneurs de la séance, et décrète que jeudi prochain, dans une séance extraordinaire du soir, le Comité d'instruction publique présentera son rapport sur cet objet<sup>1</sup>.

Sa ville natale lui fut fidèle, et continuait de lui conférer, sur la fin de sa vie, l'hommage qu'il lui avait toujours lui-même rendu. Le 7 janvier 1785, le détroit du Pas-de-Calais fut traversé en ballon par Blanchard, un Français, et le docteur Jeffries, un Anglais. La Place dut assister aux honneurs prodigués à Blanchard, à qui le corps municipal accordait les titres de citoyen de Calais, présentés dans une boîte d'or, comme jadis au poète Du Belloy. Un splendide dîner fut offert aux aéronautes. Un peintre Calaisien saisit les traits de Blanchard pendant le repas; au bal qui eut lieu le soir, le portrait fut placé dans la salle avec le quatrain suivant, de La Place :

Autant que le Français, l'Anglais fut intrépide.  
Tous les deux ont plané jusqu'au plus haut des airs;  
Tous les deux sans navire ont traversé les mers,  
Mais le Français était le guide<sup>2</sup> !

Il envoya son dernier ouvrage à la Municipalité de Calais, qui lui écrivit, le 9 juin 1792 :

1. Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution, t. VI. A. Tuetey, 1890-1900, et Archives Nationales (cote C 143, No. 157).

2. *Annales de Calais*, par Chas. Demotier, Calais, 1856.

Recevez les témoignages de notre sincère reconnaissance pour l'envoi que vous nous avez fait d'un exemplaire de votre ouvrage du *Valère-Maxime français*<sup>1</sup>. Il nous devient d'autant plus précieux que les glaces de l'âge, au lieu de vous inviter au repos, vous donnent de nouvelles forces pour travailler à l'instruction de la jeunesse. Ces titres, Monsieur, honorent notre patrie qui s'enorgueillit de vous avoir vu naître dans son sein. Recevez l'expression de notre attachement inviolable<sup>2</sup>.

Pareille appréciation de sa ville natale dut être bien douce à ce vieillard dont l'existence était presque terminée, et qui prisait si fort la loyauté.

Il mourut le 10 mai 1793.

Comme de juste, le *Mercur*e publia une notice nécrologique<sup>3</sup>. Il avait changé de forme depuis l'époque où La Place l'éditionait; c'était alors un journal patriotique hebdomadaire, sous la direction de La Harpe. Ce dernier, critique mordant et venimeux, n'épargna pas l'écrivain bienveillant qui se disait le doyen des gens de lettres. Impitoyablement, il montra son manque de génie, ses défauts de goût et d'instruction. Il alla plus loin, et voulut lui refuser tout talent, tout mérite, et même le succès qu'il avait eu. Il renchérit à plaisir sur la

1. *Le Valère-Maxime français, pour servir à l'éducation de la jeunesse*, 2 vol. in-8, 1792 (Nous n'avons pu trouver cet ouvrage ni à Paris ni à Calais).

2. C. Landrin, dans la *Vie calaisienne* du 28 janvier 1912.

Charles Monselet, toujours dans la vie de Plancher-Velcœur (*op. cit.*), raconte ainsi, la mort de La Place sans, toutefois, donner de source :

« Le pauvre La Place était bien près de sa fin; telle est la force des habitudes qu'il mourut pour avoir été forcé de quitter un logement qu'il occupait depuis vingt ans. Le propriétaire lui annonça un jour que la maison était vendue; frappé de cette nouvelle, le Nestor de la littérature s'écria : « Ah! vous me faites un grand chagrin; je ne m'y attendais pas, et je m'étais arrangé pour mourir ici. — L'acquéreur ne vous pressera pas, répondit le propriétaire; prenez un mois, six semaines... Quinze jours, c'est assez, » murmura tristement La Place. Effectivement, saisi par ce coup imprévu, il mourut avant l'expiration de la quinzaine, le 10 mai 1793. »

3. Le 20 juillet 1793.

vérité médisante et, la répétant plus tard dans son Cours de Littérature<sup>1</sup>, il condamne La Place sans appel. Tous les dictionnaires biographiques à l'article de La Place, citent les phrases piquantes de La Harpe, et se fiant à lui sans réserve, n'ont pour notre auteur qu'un dédain plus ou moins tolérant.

Sans doute il n'y a nulle raison pour que les qualités de l'homme fassent oublier les défauts de l'écrivain. Si la médiocrité aimable fait mener en général une vie plus heureuse que le génie, elle ne doit rien attendre de la postérité. Malgré cela, l'histoire de la littérature comparée ne peut pas tout à fait négliger le premier traducteur français de Shakespeare, de *Tom Jones*, et de tant d'autres pièces et romans anglais. Il suivait le courant de la pensée et de l'esprit de son siècle : et, parlà, il est lui-même une manière de document.

A part l'intérêt historique qu'elle peut susciter, que reste-t-il de l'œuvre volumineuse de La Place? Même de son vivant, son Shakespeare fut supplanté; son *Tom Jones* eut une carrière plus longue, pour céder le pas à son tour; en tant que traducteur, La Place garda le flambeau un moment pour le passer aux autres. Ses tragédies sont bien mortes, mais les tragédies de La Harpe et de Du Belloy, de Crébillon et, en partie, celles de Voltaire, sont mortes aussi. Le chercheur curieux trouverait encore de quoi s'amuser dans ses Recueils, et reviendrait avec un volume en poche : le premier tome des *Pièces intéressantes*. Celui-ci, par

1. tome XIV, p. 312-327 (Paris, Agasse, an XII).

son intérêt intrinsèque, mérite une réédition et un succès de librairie. De pouvoir survivre par un seul livre, et cela encore par une compilation, ce n'est pas là la gloire dont rêvent les écrivains, mais c'est toujours une survivance. Si l'Ombre de La Place, errant au pied du Parnasse, rencontrait celles de ses contemporains, peut-être ne se dirait-elle pas plus malheureuse qu'elles quand elles compteraient toutes leurs ambitions déçues.

---

# Appendices

---

## APPENDICE I

### Œuvres de Pierre-Antoine de La Place

par ordre chronologique des premières éditions

1738. **Lettre à M. de B...**, ou **Essais sur le goût de la tragédie**, contenant plusieurs pièces tant en prose qu'en vers, par le S<sup>r</sup> D..., Amsterdam, A. Schelte, 1738, in-8, 98 p.
1745. **Oronoko**, traduit de l'anglais de Mme Behn. Amsterdam, aux dépens de la Compagnie 1745. 1 vol. in-12.
- Les Aventures curieuses et intéressantes d'Oronoko, prince africain, traduit de l'anglais de Mme Behn. La Haye, 1755-6, 2 parties en 1 vol. in-12.
  - Oronoko, imité de l'anglais (de Mme A. Behn), nouvelle édition revue et corrigée par M. de La Place. Paris, S. Jorry, 1756, 2 parties en 1 vol. in-12.
  - *Ibid.* Londres, et se trouve à Paris, 1769, 1 vol. in-12.
  - *Ibid.* Versailles, 1779, 1 vol. in-12.
  - Oronoko ou le Prince nègre, 1788, dans la « Collection des romans et contes de M. de La Place » (Voir plus loin).

- 1745-9. **Le Théâtre anglais**, Londres, chez Jean Nourse, 8 vol. in-12.
1747. **Venise Sauvée**, tragédie imitée de l'anglais d'Otway, représentée par les comédiens français, le 5 décembre 1746. Paris, J. Clousier, in-8, VIII-84 p.  
— Deuxième édition, *ibid.*, S. Jorry, in-12, 1747.  
— 1750.  
— 1758.  
— 1769.  
— 1772 (dans « Théâtre de M. de La Place ». Voir plus loin).  
— 1777. Duchesne.  
— 1782. Barrois l'aîné, in-8, VI-88 p.
1749. **Le Vritable ami ou la Vie de David Simple** traduit de l'anglais, à Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1749.  
— *Ibid.*, traduit de l'anglais de M. Fielding (Sarah Fielding). (Bibliothèque ou choix des meilleurs romans anglais). A Genève, t. XIII-XIV, chez Nouffer de Rodon et Compagnie, 2 vol. in-12, 1782.  
— **David Simple** ou le Vritable ami. (Petite bibliothèque de campagne, ou collection de romans). Reims, Cazin, 1784.
1750. **Histoire de Tom Jones**, ou l'Enfant Trouvé, traduction de l'anglais de M. Fielding, par M. D. L. P. Londres, Nourse, 4 t. en 2 vol. in-8.  
— 1767, 4<sup>e</sup> édition, revue et corrigée.  
— 1777, 1782, 1783, 1784 (deux éditions), 1788. 1801, 1823 (trois éditions); 1832, 1836, 1837, 1847. (Voir la note 54 du chapitre V, sur *Tom Jones*).
1751. *Ed. Guichard (Mlle Eléonore) Mémoires de Cécile* écrits par elle-même... Paris, 1751. 4 tomes en 2 vol. in-12.

— 1788 « Coll. de romans et contes de M. de La Place ». Voir plus loin).

1751. **L'Orpheline anglaise**, ou Histoire de Charlotte Summers, imitée de l'anglais de M. N.. (Sarah Fielding). Londres, et se trouve à Paris chez Prault fils, chez Rollin fils, 1751. 4 vol. in-12.

— *Ibid.*, 1752.

— *Ibid.*, 1756-57.

— *Ibid.* 1771.

— *Ibid.* 1773.

— 1788. (Coll. de romans et contes de M. de La Place. Voir plus loin).

— An VIII, chez Bleuet jeune.

1752. **La Laideur aimable et les dangers de la beauté**. Londres et Paris, Rollin, 1752. 2 tomes en 1 vol. in-12.

1754. Trad. **Thomas Kenbrook**, histoire anglaise. Londres, 1754. 2 tomes en 1 vol. in-12.

1754. **Les Erreurs de l'amour-propre** ou **Mémoires de Mylord D...**, imités de l'anglais par M. de La Place. Londres, Nourse, 1754, 3 t. en 2 vol. in-12.

— *Ibid.*, La Haye et Versailles, 1779.

1758. **Adèle, Comtesse de Ponthieu**, tragédie par M. de La Place, représentée par les comédiens ordinaires du Roi, le 8 avril 1757, et remise au théâtre au mois de novembre de la même année. Paris, S. Jorry, 1758, in-12, 88 p. Frontispice gravé.

— *Ibid.*, 1758.

— La Haye, 1759.

— Paris, S. Jorry, 1772.

— Dans : « Théâtre de M. de La Place », 1772. (Voir plus loin).

1760-1768. Ed. *Mercure de France*, février 1760-juin 1768. Paris, 34 t. in-6, 7 v. in-12.

1760-1764. Ed. nouveau choix des pièces tirées des anciens

*Mercures* et des autres journaux, t. XL-CVIII.  
Paris, 1760-1764, 69 t. en 35 vol. in-12.

1761. \***Amusements d'un convalescent** : recueil de chansons.
1768. **Les désordres de l'amour, ou les Étourderies du Chevalier des Brières**. Mémoires secrets contenant des anecdotes historiques sur les glorieuses campagnes de Louis XIV et de Louis XV, par l'auteur des « Mémoires de Cécile ». Amsterdam et Paris, Cailleau, 1768. 2 t. en 1 vol. in-12.
1770. **Anecdotes du Nord**, comprenant la Suède, le Danemarck, la Pologne et la Russie. Paris, Vincent, 1770. 4 parties en 1 vol. in-8.
1772. **L'Heureuse Infortune**, comédie en deux actes, par M. de La Place. Paris, S. Jorry, 1772, in-8, 45 p.
1772. **Tancrède et Sigismonde**, tragédie, traduction libre de l'anglais de James Thomson. Paris, 1772, in-8.
1772. **Théâtre** de M. de La Place. Paris, Veuve Duchesne, 1772. 4 parties en 1 vol. in-8.
1772. **Lydia ou Mémoires de Mylord D...**, imitée de l'anglais par M. de La Place. Londres et Bruxelles, J. L. de Boubers, 1772. 4 t. en 2 vol. in-12, pl. gravées.  
— *Ibid.*, 4 parties en 1 vol. in-12. (Bibliothèque de campagne), 1772.  
— *Ibid.*, Londres et Bruxelles, 1773, 4 t. en IV in-8,  
— 1788. (Coll. de romans et contes de M. de La Place. Voir plus loin).
1773. **Lettres à Miladi** et autres œuvres mêlées tant en prose qu'en vers, par M. de La Place. Bruxelles, L. de Boubers, 1773. 3 vol. in-12.
1777. *Journal de Paris* (direction du), 1-18 janv. 1777.
- 1781-1790. **Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire**, tome I. — Pièces... à l'histoire et à la littérature. Tome II-VII. Bruxelles et Paris, impr. de Prault, 1781-1790, 7 v. in-12.

- *Ibid.*, Bruxelles et Paris, t. I-VIII, 1785-1790.
- Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire, ou Mémorial de M. Duclos, historiographe de France (t. I). Nouvelle Edition, t. I-VIII, Maestricht, 1781-1790, in-12.
1781. **Jeanne Gray**, tragédie par M. de La Place, lue et reçue à la Comédie française le 1<sup>er</sup> mars 1777. Paris, Barrois l'aîné, 1781, in-8, VI-83 p.
1782. **Recueil d'épithaphes sérieuses, badines, satiriques et burlesques...** par M. D. L. P., Bruxelles, 1782. 3 vol. in-8.
1783. **Amusements, gayetés et frivolités poétiques**, par un bon Picard. Londres, 1783. In-8, 138 p.
1783. **Polixène**, tragédie.
1784. **Les Deux Mentors** ou Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs anglaises au xviii<sup>e</sup> siècle. Traduction libre de l'anglais de M... [Clara Reeve] par M. D. La P. A Amsterdam, et se trouve à Paris, chez Prault, 1784. 2 t. en 2 vol. in-12.
- *Ibid.*, 1 vol. in-12, 1785.
- 1788. (Coll. de romans et contes de M. de La Place. Voir plus loin).
1787. **Le Vieux baron anglais**, ou les Revenants vengés, histoire gothique imitée de l'anglais de Mistriss [sic] Clara Réeve (*sic*), par M. D. L. P. Amsterdam et Paris, Didot fils aîné, 1787. In-12; IV-325 p.
- *Ibid.*, sous le titre : le Champion de la vertu, ou le vieux baron anglais, histoire gothique, traduite de l'anglais par M. D. L. P. Paris, 1787.
- 1788. (Collection de romans et contes de M. de La Place. Voir plus loin).
1787. **La Nouvelle Ecole du monde**, par un vieillard qui croit l'avoir connu, ou Recueil de nouveaux quatrains

et distiques moraux, satyriques et galans. Amsterdam et Paris, Didot fils aîné, 1787. In-8, VI-236 p.

1787. **Epître à M. le marquis de...**, à l'occasion de l'Assemblée des notables, ou Effusion de cœur d'un vieux citoyen français. (Signé : de La Place) Paris, Impr. de Monsieur, 1787, in-8, 7 p.

1788. **Collection de romans et contes imités de l'anglais...** par M. de La Place, Paris, Cussac, 1788, 8 vol. in-8, pl. gravées.

I. Oronoko (par Mrs Behn). Mémoires de Cécile (par Mlle Eléonore Guichard) 1<sup>re</sup>-3<sup>e</sup> parties.

II. Mémoires de Cécile, 4<sup>e</sup> partie. — L'Orpheline anglaise (par Miss Sarah Fielding), 1<sup>re</sup>-4<sup>e</sup> parties.

III. L'Orpheline anglaise, 5<sup>e</sup> partie. — Les Deux Mentors (par Miss Clara Reeve).

IV. Lydia.

V-VI. Tom Jones (par Henry Fielding).

VII. Le Vieux baron anglais (par Clara Reeve). — Mémoires et lettres de Mlle de Gondreville et du Cte de Saint-Fargeol.

VIII. Contes divers.

1789. **Hermippus redivivus**, ou le Triomphe du sage sur la vieillesse et le tombeau; contenant une méthode pour prolonger la vie et la vigueur de l'homme; traduction de l'anglais, d'après le Dr Cohausen et la seconde édition de Londres. Par M. De La Place. Paris et Bruxelles, 1789, 2 vol. in-8.

1789 (?) **Essor de sentiment patriotique** à l'occasion de l'ouverture des Etats généraux (signé de La Place, doyen des gens de lettres en France). — (S. l. n. d.) In-8, 1 p.

1789. **Epître à M. le Marquis de...** à l'occasion de l'assemblée

des Etats généraux, ou Effusion de cœur d'un vieux citoyen français. (Signé : de La Place).

Paris, Impr. de Monsieur 1789. Gr. in-8, 8 p.

1789. **Anecdote moderne, historique, française et relative aux circonstances présentes**, avec quelques poésies légères, par M. de La Place, Paris, Maradan, 1789. In-8, VIII-79 p.

- 1789 (?) **Les forfaits de l'intolérance sacerdotale**, ou Calcul modéré de ce que les hérésies, les pratiques prétendues pieuses, l'ambition, et la cupidité, tant des papes que du clergé, ont produit de victimes humaines dans la chrétienté, par le feu Lord... Paris, Impr. du « Cercle Social ». (S. d.) in-8, 12 p.

- 1790 (?) **Le Supplice des Cloches**, ou Epître amicale écrite, en 1783, à la Dame supérieure des Filles de Saint Thomas, et autres pièces, par M. de La Place. (S. l. n. d.) in-8, 40 p.

- 1790-1791. **Lettre [Seconde et troisième lettre] à Cérutti**, sur les prétendus prodiges et faux miracles employés de tous les temps pour abuser et subjuguier les peuples, avec nombre d'exemples de ces pieuses fraudes, suivie de la romance ou légende du grand saint Gengoule, patron des bons maris, par l'auteur ou éditeur des « Pièces intéressantes et peu connues ». Paris, de Bray, 1790-91. 3 pièces in-8.

1792. \* **Le Valère-Maxime français** pour servir à l'éducation de la jeunesse, 2 vol. in-8, 1792.

\* Nous n'avons pu trouver ces ouvrages.

## APPENDICE II

### Œuvres attribuées à La Place

1. **Mémoires de Milord**, roman traduit de l'anglais par Monsieur D. L. P. Paris, 1737, in-12.
2. **Eloge historique de M. Jolyot de Crébillon**, de l'Académie française (S. l. n. d.). In-12, 57 p. (Extrait du II<sup>e</sup> vol. du *Mercur* de juillet 1762). — Attribué aussi à Crébillon le fils.
3. **Griefs et plaintes des femmes mal mariées**. (S. l. n. d.) 1790 (?) in-8, 42 p.  
— Attribué aussi à Cailly.

\* Marqué « douteux » dans Quérard.

Et par sa date, et plus encore par son style rapide et serré, ce roman (qui ressemble beaucoup aux *Mémoires d'une fille de qualité*, par l'Abbé Guillot de Chassagne, longtemps attribués à La Place), ne nous semble pas être de notre auteur. Il ne l'a jamais réclamé; au contraire, dans la dédicace de son *David Simple*, il donne ce dernier roman comme son *second* choix, *Oronoko* ayant été le premier.

Les initiales « D. L. P. » sont sans doute responsables de cette attribution. En effet La Place se cachait volontiers sous un nom de plume : tantôt le pseudonyme peu harmonieux de « Skunk » (*Adèle*), tantôt et plus souvent les initiales « M. D. L. P. ». Quelquefois ses livres parurent sous le couvert de l'anonymat, et ce fut sans doute en connaissance de cause que certain jour il s'écria :

*Qu'un pauvre auteur en publiant ses œuvres.*

*Sous l'anonyme, avale de couleuvres !*

(Nouvelle Ecole du Monde, 1787).

### APPENDICE III

#### Autres textes

**Manlius Capitolinus**, tragédie d'Antoine de Lafosse, 1698.  
Ed. de Petitot, Répertoire du Théâtre français, 1803,  
t. II.

#### I. — LE THEATRE ANGLAIS.

\***Shakespeare**. — *The Works*, Ed. de Pope, in-4, Londres,  
1723-25.

— Ed. de Theobald. Londres, 1762.

— *A New Variorum Edition*, by Howard Horace Furness,  
Philadelphia, 1877-1893.

\* Il semble probable que La Place se servit de la deuxième édition de Pope (1728). Nous n'avons pu l'avoir entre les mains.

**Addison (Joseph)**. — *Cato* (1713). Ed. de 1722. Londres.

**Congreve (William)**. — *Love for Love* (1695). Ed. de 1735.

— *The Mourning Bride* (1697). Ed. de 1735.

**Dryden (John)**. — *Aureng-zebe or The Great Mogul* (1674).  
Ed. de 1721.

**Hughes (John)**. — *The Siege of Damascus* (1720). Ed. 1720.

**Jonson (Ben)**. — *Catiline, his Conspiracy* (1611). Ed. 1611.

**Otway (Thomas)**. — *Venice Preserv'd* (1681- 2). Ed. 1720.

**Rowe (Nicholas)**. — *The Fair Penitent* (1703). Ed. 1735.

— *Tamerlan* (1702). Ed. 1720.

**Southerne (Thomas)**. — *The Fatal Marriage, or the Innocent Adultery*, 1694. Ed. 1721

**Steele (Richard)**. — *The Funeral, or Grief à la Mode* (1701).  
Ed. 1735.

**Waller (Edmund)**. — *The Mail's Tragedy*. Ed. Works, 1744.

**Young (Edward)**. — *Busiris, king of Egypt* (1719). Ed. 1735.

## II. — ROMANS.

**Behn (Mrs).** — *The History of Oroonoko, or the Royal Slave.*  
The Seventh edition, London, 1722.

**Fielding (Henry).** — *The History of Tom Jones, a Foundling*  
(1749). Ed. Paris, Pissot, 1780.

**Fielding (Sarah).** — *The Adventures of David Simple*, containing an account of his travels through the cities of London and Westminster, in search of a real friend. By a Lady, in 2 vol. 2nd edition revised and Corrected, London, 1744.

## APPENDICE IV

### Documents inédits concernant Pierre-Antoine de la Place

*Archives communales de Calais.*  
*Actes paroissiaux de l'Eglise N.-D.*

#### I

« Le deuxième jour de mars, 1707, je soussigné prestre, ay baptisé un fil né le jour précédent du mariage légitime de M. Pierre de La Place et demoiselle Jeanne Lauret qui a été nommé Pierre Autoine. Son parein M. Antoine Lauret, sa mareine D. Suzanne Le Mahieu, tous de cette paroisse. »

Archives Communales de Calais,  
Série G. G. 37.

#### II

« 1710, 30 septembre.

« Naissance de deux fils jumeaux de Pierre de La Place, marchand, et Jeanne Loret. Le premier s'appelle Philippe

(meurt le 16 novembre 1710), le second Pierre (meurt le 9 novembre 1726). »

G. G. 38.

### III

« 1712, 30 octobre.

« Naissance de Jean De La Place, fils de Pierre et de Jeanne Loret. »

G. G. 39.

### IV

« Le 6 mars 1724 est mort M. Pierre De La Place, ancien juge, Consul et directeur de la chapelle de N.-D. mari de Dlle Jeanne Loret, âgé de 48 ans, et a été inhumé le 7 dans la nef de cette église en présence des soussignés : Mallet de Bresme, Pierre De La Place. »

G. G. 43.

### V

« 1<sup>er</sup> juillet 1727.

« Mariage entre Jean-Baptiste Mallet, seigneur de Brêmes, Conseiller du Roi, Lieutenant particulier du siège royal de Calais, veuf de Madeleine Teughe, et Jeanne Suzanne Delaplace.

Témoins : Jeanne Loret, veuve de Pierre Delaplace, A. Loret, Pierre Delaplace, Ph. Delaplace, De Noyelle, Es. Bridault père, E. Bridault fils, François Bridault, Marie Cormier. »

G. G. 44.

### VI

« Août 1733.

« Nous avons donné permission au sieur Pierre De La Place de cette paroisse d'aller épouser Dlle Jeanne Thérèse Martin de la paroisse N.-D. à Aire. »

G. G. 46.

**Extrait des Registres aux actes de l'Etat-civil  
de la commune d'Aire.**

« Cejourd'hui, vingt-septième jour du mois de juillet de cette année mil sept cent trente-trois, après la publication d'un ban faite au prône de la manière accoutumée, la dispense des deux autres obtenue de M. Dourlens grand vicaire, ne s'étant trouvé aucun empêchement légitime ni civil ni canonique, je soussigné curé et doyen de la paroisse, ai reçu le mutuel consentement et conjoint en mariage le sieur Pierre de La Place, jeune homme, âgé de vingt-six ans et demi, fils de M. Pierre et de demoiselle Jeanne Loret de la paroisse de N.-Dame de Calais, et damoiselle Jeanne Thérèse Martin, fille du feu M. Martin, chirurgien major des hôpitaux du roi de cette ville et de damoiselle Laurence Senigon de cette paroisse, en présence des témoins soussignés, savoir, de M. Antoine Lovet, oncle du marié, de M. Michel Senigon, échevin régnant de cette ville, de M. Etienne Bridault fils, de M. François Bernard Clou, et de M. Antoine Martin cousin germain à la mariée qui ont signé avec moi les jour et an que dessus. »

*(Suivent les signatures).*

**Archives de la Comédie Française.**

*6 lettres manuscrites de La Place :*

La première est datée de Bruxelles le 7 mai 1776; et les autres de Paris, le 12, le 17 et le 19 mai 1777; le 20 mai 1780; et le 5 mars 1781.

La Comédie possède également les manuscrits de *Venise Sauvée* et d'*Adèle de Ponthieu*, et « l'Extrait de *Jeanne d'Angleterre*, «tragédie en cinq actes et en vers, par La Place, représentée sur le Théâtre Français le 8 mai 1748 ».

## APPENDICE V

### Documents édités

**Pilatte** [Réédition des] : Edits, Déclarations et arrêts concernant la religion prétendue réformée, 1662-1751. Paris, 1885.

**Tuetey (A.)**. — Répertoire général des sources manuscrites de la Révolution à Paris, Paris, 1890-1900. Tome VI, p. 325, article 2517. (Archives Nationales, cote C. 143, numéro 157).

## APPENDICE VI

### Ouvrages consultés

#### A. — DIX-HUITIEME SIECLE

##### I. — Travaux historiques et critiques.

**Alembert (Jean Le Rond d')**. — Quelques observations sur l'art de traduire. Œuvres, Beuchot, 1822, in-8, t. IV.

**Carli**. — Quelques observations sur l'art de traduire. Lettre adressée à M. d'Alembert (*Mercure de France*, octobre, 1759).

**Clément (Pierre)**. — Les Cinq années littéraires, ou Lettres de M. Clément sur les ouvrages de littérature qui ont paru dans les années 1748, 1749, 1750, 1751, 1752, en 2 tomes. Berlin, 1755.

**Collé (Charles)**. — *Journal Historique*, tome II, Paris, 1807.

**Desfontaines (abbé Pierre-François Gyuot)**. — Jugements sur quelques ouvrages nouveaux, t. V et t. IX, Avignon, 1745, in-12.

— Observations sur les écrits modernes, t. XVII. Paris, 1739.

**Fiquet de Bocage (Pierre-Joseph).** — Lettre sur le théâtre anglais, t. I, Paris, 1752, in-12.

**Fréron.** — Avertissement du *Journal Etranger*, septembre 1755.

**Grimm (Baron de).** — Correspondance littéraire, philosophique et critique, avec plusieurs cours d'Allemagne par Grimm, Diderot, Raynal et Meister. Paris, Garnier frères, 1877-1882.

**La Harpe (Jean-François de).** — Correspondance littéraire. adressée à S. A. I. Mgr le grand-duc, aujourd'hui empereur de Russie, et à M. le comte André Schowalow... depuis 1774 jusqu'à 1789. Paris, Migneret, 1801-1807, 6 t. en 5 vol. in-8. t. II.

— Lycée, ou Cours de Littérature ancienne et moderne. Paris, Agasse, an VII-an XIII, 16 t. en 19 vol. in-8, t. XIV.

— (*Mercur de France*, 20 juillet 1793).

**La Porte (abbé Joseph de)** — Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût, ou tableau de la littérature ancienne et moderne revue par l'abbé de La Porte, Paris, 1777, 4v. in-12.

**Lefebvre (abbé).** — Histoire générale et particulière de la ville de Calais et du Calaisis, ou pays reconquis, t. II Paris, 1766.

**Trublet (abbé Charles-Joseph).** — Essais sur divers sujets de littérature et de morale, t. III. Paris, 1754.

**Voltaire.** — Œuvres complètes, 52 vol. in-8. Beuchot, 1883.

**Anon.** — Histoire du Collège de Douay, à laquelle on a joint la politique des Jésuites anglais. Ouvrages traduits de la langue anglaise. A Londres, 1762.

## II. — Périodiques.

*Almanach des Muses.* — 1767, 1771, 1782, 1786, 1787, 1794, 1795 (poésies de La Place), 1790, critique.

*Année Littéraire.* — 1754, 1756, 1767, 1769, 1773, 1783, 1787.

*Journal Etranger.* — Juillet 1754; septembre 1755; décembre 1755.

*Journal Littéraire.* — 11 mai 1797.

*Journal de Paris* — 1777.

*Mémoires de Trévoux.* — Août 1745; juillet 1746; mai, août, septembre 1747; août 1748; octobre (1<sup>er</sup> et 15) 1749.

*Mercur de France.* — Novembre 1745; mai 1746; 6 juin 1789; 20 juillet 1793; et de février 1760 à juin 1768.

## B. — DIX-NEUVIEME ET VINGTIEME SIECLE.

### I. — Travaux historiques et critiques.

**Baldensperger (Fernand).** — Etudes d'histoire littéraire, 2<sup>e</sup> série. Paris, 1910, in-16. (Esquisse d'une histoire de Shakespeare en France).

**Bastide (Charles).** — Anglais et Français du xviii<sup>e</sup> siècle. Paris 1912, in-16.

**Cushing (Mary G.).** — Pierre le Tourneur, New-York, 1908, in-16.

**Darmesteter (James).** — Essais de littérature anglaise, 1883.

**Demotier (Charles).** — Annales de Calais. Calais, 1856.

**Digeon (Aurélien).** — La condamnation de *Tom Jones* à Paris. (*Revue anglo-américaine*, août 1927).

**Doran (Dr).** — Shakespeare en France. (The Nineteenth Century, January 1878).

**Dumont-Wilden (L.).** — La vie de Charles-Joseph de Ligne, Prince de l'Europe française. Paris, 1927, in-16.

**Duval (Georges).** — L'œuvre shakespearienne, son histoire, 1616-1910. Paris, 1911, in-16.

**Faguet (Emile).** — Propos de Théâtre, 3<sup>e</sup> série, Paris, 1903.

**Gérard (John, The Rev.).** — Stonyhurst College, its life beyond the seas (1592-1794), and on English soil (1794-1894). Belfast, 1894.

- Harris** (Henry). — L'abbé Prévost, histoire de sa vie et de ses œuvres. Paris, 1896.
- Hazard** (Paul). — L'Invasion des littératures du Nord en Italie. (*Revue de littérature comparée*, n° 1, janv.-mars, 1921).
- Joannidès** (A.). — La Comédie française de 1680 à 1920. Tableau des représentations par auteurs et par pièces. Paris, 1921.
- Jusserand** (J.-J.). — Shakespeare en France sous l'ancien régime. Paris, 1898 in-8.
- Killen** (Alice M.). — Le roman terrifiant, ou le roman noir. Paris, 1923 (2<sup>e</sup> éd.).
- Lacroix** (Albert). — Histoire de l'influence de Shakespeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours. Bruxelles, 1856, gr. in-8.
- Landrin** (C.). — Tablettes historiques du Calaisis. Calais, 1888. Articles dans la *Vie Calaisienne* du 24 déc. 1911 et du 28 janv. 1912. (Cf. plus loin « Périodiques »). in-8.
- Le Breton** (André). — Le roman au xviii<sup>e</sup> siècle. Paris, 1898.
- Ledoux** (L.). — Articles dans la *Vie Calaisienne* du 31 août, 7 sept. et 14 sept. 1913. (Cf. plus loin « Périodiques »).
- Lennel** (F.). — Calais par l'Image, 2 fascicules in-folio. Calais, 1905-06.
- Lentilhac** (Eugène). — Shakespeare et le public français. (*Journal des Elèves de lettres*, du 16 février 188).
- Lounsbury** (Thomas R.). — Shakespeare and Voltaire. London, 1902. in-8.
- Mézières** (Alfred). — Shakespeare, ses œuvres et ses critiques. Paris, 1860, in-8.
- Monselet** (Charles). — Les originaux du siècle dernier : les oubliés et les dédaignés. Paris, 1864.
- Mornet** (Daniel). — La Pensée française au xviii<sup>e</sup> siècle. Paris, 1926.

- Pellissier (Georges).** — Essais de la littérature contemporaine. (Le drame shakespeareien en France). Paris, 1893, in-18.
- Rosières (Raoul).** — La Littérature anglaise en France de 1750 à 1800 (*Revue politique* du 19 août 1882).
- Sarcey (Francisque).** — Quarante ans de théâtre, t. III. Paris, 1900.
- Texte (Joseph).** — L'hégémonie littéraire de la France au XVIII<sup>e</sup> siècle. (*Revue universitaire* de février, 1896).  
— Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire. Paris, 1895. In-8.
- Van Drival (E.).** — Histoire de l'Académie d'Arras, depuis sa fondation en 1737 jusqu'à nos jours. Arras, 1872.
- Van Tieghem (P.).** — L'Année Littéraire (1754-1790) comme intermédiaire en France des littératures étrangères. Paris, 1917.  
— Ossian en France, 2 v. in-8. Paris, 1917.
- Yvon (Paul).** — Traits-d'union normands avec l'Angleterre avant, pendant et après la Révolution. Caen, 1919, in-8.

## II. — Périodiques.

- La France du Nord.* — Causerie Boulonnaise, 23 sept., 30 sept., 7 oct. 1901.
- La Vie calaisienne.* — 24 déc. 1911; 28 janv. 1912; 31 août, 7 sept., 14 sept., 21 sept. 1913.  
(Cf. plus haut articles « Landrin » et « Ledoux »).

Vu pour le Doctorat d'Université  
29 Mars 1928  
*Le Doyen de la Faculté des Lettres*  
de l'Université de Paris,  
Ferdinand BRUNOT

Vu et permis d'imprimer :  
*Le Recteur de l'Académie de Paris,*  
S. CHARLETY



# INDEX

## des principaux noms propres et ouvrages cités

- 
- Adam et Eve (*Epitaphe pour*), 164.  
 Addison, 8, 53 n., 56-58, 78, 140.  
*Adèle de Ponthieu*, 12 n., 121-125, 126, 128, 129.  
 Akenside, 9 n.  
*Alchimiste* (l'), 89.  
 Alembert (d'), 137, 143.  
*Almanach des Muses*, 145.  
*Alzire*, 23, 62 n.  
*Amusements, gaietés et frivolités d'un bon Picard*, 166.  
 Androuins (Vicomte des), 158 n., 162.  
*Anecdote moderne française et relative aux circonstances présentes*, 183-191.  
*Anecdotes du Nord*, 154-155, 171.  
*Année Littéraire*, 51, 80 n.  
 Annet 9 n.  
 Arnaud (d'), 140 n.  
 Arras, 19, 23, 26, 151.  
 Artois (La Place député des Etats d'), 19, 23, 25, 113 n., 179.  
 Aubert (abbé), 140 n.  
 Bacon, 7, 168, 170.  
*Bajazet*, 7.  
 Baldensperger, 7 n.  
 Balzac (J. L. Guez de), 175.  
 Bastide, 7 n.  
 Bastille (*Epitaphe sur les ruines de la*), 189.  
 Beaumont et Fletcher, 54.  
 Behn (Mrs), 27, 69, 70-75, 87.  
 Blanchard, 199.  
 Boileau, 176.  
 Boismorand (Abbé de), 25-26.  
 Boneau de Visé, 170 n.  
 Bonneval (Comte de), 158 n., 167.  
 Bougainville, 142.  
 Boyer, 57 n., 78.  
 Boyle, 140.  
 Brunet fils, 150 n.  
 Bucanan, 7.  
 Buckingham, 170. 171.  
 Calais, 11, 12, 12 n., 13 n., 14, 51 n., 147-151, 159 n., 178, 199-201.  
 Calvin, 11.  
 Cantorbéry (Archevêque de), 25.  
*Caton*, 8, 53 n., 56-58, 78.  
 Carnarvon (Comte de), 170-171.

- Cerutti, 191, 192 n.; (*Lettres Deux mentors (les)*), 79.  
     *à*), 192-194. Dickens, 94.  
 Chapelain, 163. Diderot, 9, 137.  
 Chapelle, 175. Dixmerie (de la), 140 n.  
 Charles I<sup>er</sup>, 161, 169. Dryden, 53 n., 55, 56, 77.  
 Charles II, 53, 161, 170. Du Bellay, 145.  
 Charles de Lorraine, 157- Du Beloy, 137, 138, 147-150,  
     158. 177, 199, 201.  
 Chancer, 166. Ducis, 52.  
 Chéron, 109 n., 110. Duclos, 121, 162, 176, 177 n.  
 Christine (la reine), 155 n., Dumont-Wilden, 156 n.  
     171, 177. Dupré, 24, 25.  
 Cicéron, 107.  
 Clairon, 124, 172 n., 190. Elisabeth d'Angleterre, 13,  
     *Clarisse Harlowe*, 9 n., 61, 78. 168, 170.  
 Clément de Genève, 95 n. Elisabeth de Russie, 155 n.,  
 Cohausen, 181. 171.  
 Colardeau, 60 n. *Epitaphes* (Recueil d'), 147 n.,  
 Colbert, 163, 191. 164-165.  
 Coleridge, 89. *Épître chagrine d'un octo-*  
     *général*, 184-185.  
 Collé, 10, 18 n., 19 n., 121, *Épître à M. le Marquis de...*,  
     124, 156, 177, 177 n. 182-183, 187-188.  
*Collection de romans et con-* *Épître à Voltaire*, 20-21.  
*tes de La Place*, 80-81, *Epouse à la mode (l')*, 125.  
     143. *Erreurs de l'amour-propre (les)*,  
 Collins, 9 n. 78, 151,  
 Congreve 53 n., 56, 63-66, *Essais sur le goût de la tra-*  
     107. *gédie*, 20, 151, 160.  
*Contes de Cantorbéry*, 166. Essex, 169-170.  
 Corneille, 21, 115, 163. *Essor de sentiment patrioti-*  
 Crébillon, 21, 115, 121, 201. *que*, 183, 188.  
 Crébillon fils, 152 n., 176, Estaing (comte d'), 148 n.  
     177 n. *Esther*, 172.  
 Cromwell 160-161, 168-169, E. T. 190 n., 110.  
 Cromwell (Thomas), 170. *Etourderies du chevalier des*  
     *Brières*, 82-84.  
 Danby (Comte de), 170-171. Eudoxie Federovna, 167 n.  
 Danjan, 14-17.  
 Davaux, 109-110.  
*David Simple*, 69, 75-77, Faguet, 47.  
     81, 107 n. Famel (Nicolas), 182.  
 Demotier, 199 n. *Fanime*, 125.  
 Desfontaines, 8, 9, 19 n., 49. Fauconpret (de), 109 n.  
*Désordres de l'amour*, 82-84. Favart, 18 n., 121, 177, 199.

- Fielding, 9, 76, 78; 86-111 (*Tom Jones*); 87-89 (lettre de La Place à); 139, 178.  
Fielding (Sarah), 69, 76, 78 n.  
Fiquet de Bocage, 49.  
Fontenelle, 12, 115 n.  
*Forfaits de l'intolérance sacerdotale* (les), 191-192.  
Fouquet, 7.  
François, 138, 140 n.  
  
Fréron, 18 n., 50.  
  
Garrick, 106, 177.  
Goldoni, 199.  
Graffigny (Mme de), 121.  
Grandison 9 n., 51 n.  
Grimm, 10, 67, 84, 117 n., 124, 125 n., 131 n., 134 n., 170 n.  
Guichard, 81 n.  
Gulliver, 8.  
Gustave Vasa, 155.  
  
Hardouin, 151.  
Harris, 164 n.  
Hay (Lord Charles), 136.  
Hazard, 87 n.  
Hévétius, 121.  
Henri IV, 172, 198.  
Henri VII, 168.  
Henri VIII, 100, 168, 169.  
*Hermippus redivivus*, 181.  
Hervey, 9.  
*Heureuse infortune* (l'), 126.  
Hobbes, 9 n.  
Holbach (d'), 9.  
Hughes 53 n., 56, 58-60.  
Huguenot, 11, 173.  
Hume, 139.  
Hunt (Leigh), 64.  
  
Jacques II, 167.  
  
James (Robert), 9 n.  
Javerhac, 184.  
*Jeanne d'Angleterre*, 121, 129.  
*Jeanne Gray*, 127, 128, 129-130.  
Jeffries, 199.  
Jésuites, 12, 13 n., 24, 57, 107, 168, 172, 173.  
Joannidès, 131 n.  
Jonson (Ben), 53 n., 54-5, 89.  
*Joseph Andrews*, 9 n., 87.  
*Journal encyclopédique*, 168 n.  
*Journal de Paris*, 161, 183.  
Jully de Thomassin, 140 n.  
Jusserand, 7 n.  
  
Killen, 80 n.  
  
La Barre, 12 n.  
La Bédoyère, 109 n.  
Lacroix, 7 n., 52.  
La Fayette, 189.  
La Fontaine, 51 n., 193.  
Lafosse, 116-117, 119.  
La Garde, 134 n.  
La Harpe, 10, 50, 110, 133, 134 n., 140 n., 200, 201.  
*Laideur aimable* (la), 82.  
Landrin, 11 n., 200 n.  
Lanevère, 140 n.  
La Place-Torsac (Marquis de), 11.  
La Porte, 87 n.  
Leclerc, 140 n.  
Ledoux, 149.  
Lefebvre, 150 n.  
Lemaitre, 47.  
Lennel, 12 n.  
*Lettre à Mr de B...*, 20.  
*Lettres à Milady*, 159-161, 168.  
Le Tourneur, 9, 50, 51, 86, 87.  
Lévis (Baron de), 165.  
Lichtenstein (Prince de), 136.

- Ligne (Prince de), 156-157, 166, 190, 198.  
Lillo, 77.  
Loudon (Lord), 136.  
Louis XIV, 7, 12, 61, 163, 172.  
Louis XVI, 187, 189.  
Louvois, 163, 172.  
*Lydia*, 78 n., 126 n.  
Macpherson, 9 n.  
*Mahomet*, 112-114.  
Mallet (Seigneur de Brêmes), 18.  
*Manlius*, 116-117, 119, 120.  
Marie-Antoinette, 155 n.  
Marie Stuart, 163, 167-168.  
Marigny (Marquis de), 133, 145 n.  
Marivaux, 121, 152 n., 176, 177 n.  
Marmontel, 18 n., 140 n.  
Marot (Clément), 145.  
Martin (Jeanne-Thérèse), 18.  
Mathilde d'Angleterre, 167 n.  
Mead (le Dr), 24.  
*Mémoires de Cécile*, 81.  
*Mémoires et lettres de Mademoiselle de Gondreville et du comte de Saint-Fargeol*, 82.  
*Mémoires de Milord* (Appendice II).  
*Mémoires de Milord D...*, 78, 79.  
*Mémoires de Trévoux*, 47, 66, 67-68, 117 n., 118-120.  
Mémorial à Duclos, 162.  
*Mercur de France*, 10, 18 n., 48, 50, 51 n., 60, 81, 125, 126; 132-152 (La Place éditeur du); 153, 156, 159, 170, 171, 173, 176, 180, 200.  
*Mérope*, 77.  
Mesnil (Françoise du), *Epi-taphe sur*, 165.  
Milton, 7, 59, 62 n., 107, 194.  
Mirabeau, 189.  
Molé, 147.  
Molière, 89, 175.  
Moncrif, 145, 176, 177 n.  
Monselet, 146 n., 200 n.  
Montcalm, 142.  
Monticourt, 18 n., 19 n., 121, 177, 177 n.  
Montpensier (Mademoiselle de), 169.  
More, 7.  
*Mort de César*, 77.  
Muralt (Beat de), 8.  
Murphy, 109 n.  
Nantes (Edit de), 8, 11.  
Necker, 189, 190, 191.  
Necker (Mme), 191.  
Nerval (Gérard de), 174 n.  
*Nouveaux choix des Mercur*, 153-154, 166, 168 n.  
*Nouvelle Ecole du monde*, 194-198.  
*Nouvelle Héloïse* (la), 137, 146.  
*Oedipe*, 89.  
Olivier, 159.  
Orange (Prince d'), 163.  
*Oronoko*, 27, 69, 70-75, 87, 93, 151.  
Ossian, 9.  
*Orpheline anglaise* (l'), 78, 79, 151.  
Otway, 53 n., 56, 60, 116-117, 118-120.  
Ovide, 107.  
Paméla, 9 n.  
Passerat, 174.

- Patru, 176.  
 Pellissier, 7 n.  
*Philadelphie*, 14, 17.  
*Pièces intéressantes et peu con-*  
*nues*, 162-164, 165, 166-179,  
 201.  
 Pierre (le czar), 155 n., 167 n.  
 Pilatte, 13 n.  
 Piron, 152 n., 177, 177 n.  
 Pitt, 142, 191.  
 Plancher-Valcour, 146 n.  
 Poinsinet, 140 n.  
*Polixène*, 130.  
 Pompadour (Marquise de),  
 133 n.  
 Pope, 34 n.  
*Pour et Contre* (le), 8, 67 n.,  
 142, 153, 154.  
 Prévost (abbé), 8, 9, 10,  
 51 n., 67, 70 n., 78, 87,  
 139, 164.  
 Prior, 140.  
  
 Québec, 142, 148 n.  
 Quinault (Mlle), 121.  
  
 Racine, 16, 17, 21, 56, 115,  
 172.  
 Raleigh, 170.  
 Rameau, 137, 177.  
*Recueil d'épitaphes*, 147 n.,  
 164-165.  
 Reeve (Clara), 79, 180.  
 Régent (le), 25, 163, 175.  
 Regnard, 126.  
 Richardson, 9.  
 Richelieu (duc de), 12, 123.  
 Robertson, 139.  
*Robinson Crusoe*, 8.  
 Ronsard, 145.  
*Romances*, 144-145, 160, 174-  
 175.  
 Rousseau, 96, 137, 146, 198.  
 Rowe, 53 n., 60-61.  
  
 Sainville (Giraud de), 17.  
 Saint-Barthélemy (la), 11,  
 172, 184.  
 Sainte-foix, 140 n.  
 Saint-Omer, 12, 13, 13 n.,  
 24, 55, 57.  
 Sarcey, 47.  
 Saurin, 121, 126.  
 Sayffert, 182.  
 Sénéchal (le), 148, 149.  
 Sénéque, 107.  
 Second (rois qui portent le  
 nom de), 169.  
 Shadwell, 45, 49 n., 54.  
 Shaftesbury, 9 n.  
 Shakespeare 7, 9; 28-52 (*tra-*  
*duit par La Place*); 54, 56,  
 63 n., 68, 76, 77, 86, 87,  
 89, 107, 140, 178, 201.  
*Siège de Calais* (le), 138,  
 147, 148 n.  
 Sieyès (abbé de), 189.  
 Smollett, 139.  
 Sophocle, 89.  
 Southerne, 53 n., 56 n.  
 Staël (Mme de), 191.  
 Stanyan, 9 n.  
 Steele, 53 n., 66-67.  
 Stendhal, 86.  
 Strafford (Comte de), 171.  
 Suard, 9.  
 Swift, 139, 140, 143.  
  
*Tancrède et Sigismonde*, 125,  
 126.  
 Texte, 7, 86.  
*Théâtre anglais* (le), 27, 28-  
 68; (*discours sur*), 30-32,  
 51; (*critiques du*), 47-50,  
 51 n., 66, 67-68; 78, 87,  
 107, 118.  
*Thomas Kenbrook*, 78, 79, 81.  
 Thomson, 125, 139, 140.  
*Tom Jones*, 78, 86-111; (cri-

- tiques du), 109, 111; 201.    Voltaire, 9, 10, 20, 21, 22,  
*Trévoux (Mémoires de)*, 47,    23, 29, 45, 49, 50, 50 n.,  
66, 67-68, 117 n., 118-120.    51 n., 56, 61-62, 62 n., 77,  
Trublet (abbé), 140 n.    95, 112-114, 120, 123, 124-  
Tuetey, 199 n.    125, 137, 138, 140 n., 141,  
146, 157, 176, 178, 192,  
198, 201.
- Vadé, 121.    Wailly, 109 n.  
*Valère-Maxime français (le)*,    Waller, 54.  
200.    Walpole, 80 n.  
Van Drival, 19 n., 26 n.    Wat Tyler, 167.  
Vane, 171.    Wycherley, 49 n.
- Venise Sauvée*, 53 n., 60,    Ximènes, 51 n.  
88, 115-121, 125, 126, 127,  
128, 129, 130, 151, 157,  
165.    Young, 9, 53 n., 62, 62 n., 87.  
Vernes (le pasteur), 137.    Yvon, 7 n., 9.
- Veuvage trompeur (le)*, 125,  
126, 127, 156 n.  
*Vieux baron anglais (le)*, 80.  
Villon, 145.    *Zaïre*, 51 n., 77, 123.  
Voisenon (abbé de), 121, 137.    *Zulime*, 176.
-

## Table des Matières

---

|                                                                                |     |
|--------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>Préface</b> .....                                                           | 5   |
| <b>Introduction.</b> .....                                                     | 7   |
| <b>Chapitre I.</b> — Les débuts de Pierre-Antoine de La Place .....            | 11  |
| <b>Chapitre II.</b> — Le Théâtre anglais — Shakespeare. ....                   | 28  |
| <b>Chapitre III.</b> — Le Théâtre anglais — De Ben Jonson à Addison. ....      | 53  |
| <b>Chapitre IV.</b> — Romans. ....                                             | 69  |
| <b>Chapitre V.</b> — La Place et le <i>Tom Jones</i> . ....                    | 86  |
| <b>Chapitre VI.</b> — Théâtre .....                                            | 112 |
| <b>Chapitre VII.</b> — La Place et le <i>Mercure</i> . ....                    | 132 |
| <b>Chapitre VIII.</b> — Compilations diverses. ....                            | 153 |
| <b>Chapitre IX.</b> — Dernières années, derniers écrits. ....                  | 180 |
| <b>Appendices bibliographiques</b> .....                                       | 203 |
| I. — Œuvres de Pierre-Antoine de La Place .....                                | 203 |
| II. — Œuvres attribuées à La Place .....                                       | 210 |
| III. — Autres textes .....                                                     | 211 |
| IV. — Documents inédits concernant Pierre-Antoine de La Place .....            | 212 |
| V. — Documents édités .....                                                    | 215 |
| VI. — Ouvrages consultés : travaux historiques et critiques, périodiques ..... | 215 |
| A. — Dix-huitième siècle .....                                                 | 215 |
| B. — Dix-neuvième et vingtième siècles .....                                   | 217 |
| <b>Index</b> .....                                                             | 221 |

---





